This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

TAYLOR
INSTITUTION

Bequeathed
by Professor
VIVIENNE
MYLNE

MYLNE 487

OXFORD
1992

MMF 60.R27

150 F.
Les 2 Vol.

MÉMOIRES
DU COMTE
DE GRAMMONT.

ANTOINE
COMTE HAMILTON,
Mort en France en 1720. agé de 74 ans.

Ch. Duponchel del et Sculp.

MÉMOIRES
DU COMTE
DE GRAMMONT,

Par le C. Antoine HAMILTON.

TOME PREMIER.

A LONDRES.

M. DCC. LXXXI.

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
14 SEP 1992
OF OXFORD
LIBRARY

AVERTISSEMENT.

LE Public a fait un accueil si favorable à ces Mémoires, que nous avons cru devoir en procurer une nouvelle Édition. Outre les aventures du Comte de Grammont, très-piquantes par elles-mêmes, ils contiennent l'Histoire amoureuse d'Angleterre, sous le regne de Charles II. Ils sont d'ailleurs écrits d'une maniere si vive & si ingénieuse, qu'ils ne laisseroient par de plaire infiniment, quand la matiere en seroit moins intéressante.

Le Hérôs de ces Mémoires a trouvé dans le Comte Hamilton un Historien digne de lui. Car on n'ignore plus qu'ils sont partis de la même main, à qui l'on doit encore d'autres Ouvrages frappés au même coin.

Nous avons enrichi cette Édition d'un Discours mêlé de Prose & de

Vers, où l'on exagere la difficulté qu'il y a de bien repréſenter le Comte de Grammont. On reconnoîtra facilement que ce Diſcours eſt du même Auteur que les Mémoires, & qu'il devoit naturellement en orner le frontiſpice. Au reſte il ne nous appartient point d'en apprécier le mérite. Nous dirons ſeulement, que des perſonnes d'un goût sûr & délicat le comparent au *Voyage de la Chapelle*, & qu'ils y trouvent les mêmes graces, le même naturel & la même légéreté.

Il ne nous reſte plus qu'à dire un mot de M. Hamilton lui-même, Auteur de ces Mémoires & du Diſcours qui les précede.

Antoine Hamilton, dont nous parlons, étoit de l'ancienne maiſon de ce nom en Écoſſe. Il naquit en Irlande. Il eut pour pere le Chevalier Georges Hamilton, petit-fils du Duc d'Hamilton, qui fut auſſi Duc de Châtellegraud en France.

Sa mere étoit Madame Marie But-

ler, sœur du Duc d'Ormond, Vice-roi d'Irlande, & Grand-Maître de la Maison du Roi Charles.

Dans les révolutions qui arriverent du tems de Cromwel, ils suivirent le Roi & le Duc d'Yorc, son frere, qui passerent en France. Ils y amenerent leur famille. Antoine ne faisoit à peine que de naître.

Lorsque le Roi fut rétabli sur son Trône, il ramena en Angleterre les jeux & la magnificence. On voit dans les Mémoires de Grammont combien cette Cour étoit brillante; la curiosité y attira le Comte de Grammont. Il y vit Mademoiselle d'Hamilton, il ne tarda pas à sentir le pouvoir de ses charmes, il l'épousa enfin; & c'est la tendresse qu'*Antoine* avoit pour sa sœur, qui l'engagea à faire plusieurs voyages en France, où il a été élevé, & où il a passé une partie de sa vie.

M. Antoine Hamilton étant Catholique, il ne put obtenir d'emploi en Angleterre; & rien ne fut capable d'é-

branler ni ſa Religion, ni la fidélité qu'il devoit à ſon Roi.

Le Roi Jacques étant monté ſur le Trône, il lui donna un Régiment d'Infanterie en Irlande, & le Gouvernement de Limeric. Mais ce Prince ayant été obligé de quitter ſes États, le Comte d'Hamilton repaſſa avec la Famille Royale en France. C'eſt là, & pendant le long ſéjour qu'il y a fait, qu'il a compoſé les divers Ouvrages qui lui ont acquis tant de réputation. Il mourut à Saint Germain, le 21 Avril 1720, dans de grands ſentimens de piété, & après avoir reçu les derniers Sacremens. Il étoit âgé alors d'environ 74 ans. Il a mérité les regrets de tous ceux qui avoient le bonheur de le connoître. Né ſérieux, il avoit dans l'eſprit tous les agrémens imaginables: mais ce qui eſt plus digne de louanges, à ces agrémens qui ſont frivoles ſans la vertu, il joignoit toutes les qualités du cœur.

ÉPITRE
A MONSIEUR LE COMTE
DE GRAMMONT.

HONNEUR des rives éloignées,
Où Corizande (1) vit le jour,
De Menodaure (2) heureux séjour
D'où vos errantes destinées
Semblent vous bannir sans retour;
Et d'où l'Astre du jour, passant les Pyrenées,
Voit tant de faces basanées,
Et va finir son vaste tour
Devers les Isles fortunées.
Vous, qui dans une auguste Cour,
Fameux depuis maintes années,
Sans prendre aucun mauvais détour,
Avez signalé vos menées
Et dans la Guerre & dans l'Amour.

(1) Corizande des Andoüains, aïeul du Comte de Grammont.

(2) Menodaure, un des Ancêtres de la Famille.

C'eſt à vous, Monſieur, que cet Ecrit s'adreſſe, car à quel autre pourroit-il convenir ? Mais vous auriez de la peine à vous imaginer qui vous l'adreſſe, puiſqu'il n'eſt plus queſtion de nous depuis des tems infinis, & qu'une longue abſence doit nous avoir effacés de votre ſouvenir. Cependant nous oſons un peu nous flatter que cela n'eſt pas, puiſque

Vous n'oubliez jamais perſonne,
Témoins Don Brite à Lérida,
Donna Raguez à Barcelonne,
Gaſpar Boniface à Bréda :
Enfin Catalane & Gaſconne,
Depuis Bordeaux juſqu'à Bayonne :
De Perpignan à Puycerda,
Et nous, vos deux amis des bords de la Garonne.

C'eſt dans ces lieux écartés & paiſibles, que nous apprenons chaque jour, que vous êtes plus agréable, plus rare & plus merveilleux que ja-

mais. Nos voisins, grands nouvellistes, informés des vivacités dont on leur mande que vous surprenez la Cour, nous demandent si vous n'êtes pas le petit-fils de ce fameux Chevalier de Grammont, dont on lit tant de merveilles dans l'Histoire des guerres civiles. Indignés que votre caractere soit si peu connu dans des Provinces, où votre nom l'est tant, nous avions formé le dessein de donner ici quelque idée de votre mérite : mais qui sommes-nous pour l'entreprendre ? Médiocres pour le génie, & rouillés par une longue interruption de commerce avec la Cour, comment seroit-il possible que nous eussions ce goût & cette politesse, qui ne se trouvent point ailleurs, & qu'il faudroit pourtant avoir pour bien parler de vous ? Car

Il ne faut pas un talent ordinaire,
Pour réussir dans une affaire
Où les talens succombent tous :
Et quelque empressement que l'on ait à vous plaire,

Dès qu'il faut écrire pour vous,
Le projet devient téméraire :
Et des Campagnards comme nous,
Sont bientôt réduits à se taire.

Ainsi nous ne songions plus qu'à ramasser tout ce que notre mémoire pourroit nous fournir des particularités de votre vie, pour les communiquer aux plus habiles des lieux où vous êtes : mais le choix nous embarrassa. Tantôt nous voulions adresser nos Mémoires à l'Académie, persuadés qu'ayant autrefois soutenu des Theses de Logique, vous en saviez assez pour être reçu dans cet illustre Corps, & pour y être loué depuis les pieds jusqu'à la tête à votre réception. Tantôt nous voulions que, comme il n'y a pas d'apparence qu'il reste quelqu'un sur la terre, quand vous n'y serez plus, les Révérends Peres Massillon ou de la Rue vous entreprissent par avance. Mais nous jugeâmes que le premier de ces partis

ne convenoit point à votre caractere : & qu'à l'égard de l'autre, il étoit contre l'usage de vous envelopper tout vif dans les figures d'une Oraison funebre. Le fameux Despréaux s'offrit ensuite à notre imagination, & nous crûmes d'abord que c'étoit ce que nous cherchions : mais quelques momens de réflexion nous firent comprendre que ce n'étoit pas votre fait.

Des Ouvrages d'esprit arbitre souverain,
Il jouit en repos de sa premiere gloire ;
Si du plus grand des Rois il composa
l'Histoire,
Phébus est attentif à conduire sa main,
Et c'est l'unique soin des filles de Mémoire.
Lui seul peut consacrer à l'immortalité
Un mérite comme le vôtre ;
Mais sa muse a toujours quelque malignité,
Et vous caressant d'un côté,
Vous égratigneroit de l'autre.

L'expédient qui nous vint en tête après celui-là, fut de vous mettre tout de votre long au milieu du Recueil.

où l'on voit depuis peu cette belle Lettre de l'illustre Chef de votre Maison : & voici l'adresse qu'on nous avoit donnée pour cela,

Non loin des superbes lambris,
Qu'habitoient nos Rois à Paris,
Dans un certain recoin du Louvre
Est un Bureau fécond, qui s'ouvre
A tous Auteurs, à tous écrits (1)
A des Ouvrages de tous prix,
Sur-tout à ceux des beaux esprits,
Quand par hasard il s'en découvre.
De ce lieu chaque mois sortent galants cahiers,
Où tous faiseurs de chansonnettes,
(Tendres héros de leurs quartiers)
Viennent dans des Vers familiers
Usurper le nom de Poëtes,
Et sur des tons irréguliers,
Montant Chalumeau & Musettes,
Contes champêtres, amourettes,
Ou couronnent de vains lauriers
Des Ecrivains & des Guerriers,

(1) Le Mercure Galant.

Qui sont inconnus aux Gazettes.
De ces atours capricieux
C'est là que l'Enigme se pare,
Met un masque mystérieux,
Et d'un voile mince & bizarre
Embarrassant le curieux,
Est toujours neuve, & jamais rare.
C'est là qu'on voit en vieux transports
Gémir nouvelles Elégies;
Et là s'impriment tous les Morts,
Avec leurs généalogies,
Leurs éloges, leurs effigies,
Leurs dignités & leurs trésors.

Nous vîmes bien qu'il n'y avoit pas moyen de vous insérer dans un recueil qui devoit être farci de tant d'autres choses; & toutes ces difficultés nous remirent enfin sur nos premieres voies, résolus malgré notre insuffisance, de tenter l'aventure nous-mêmes, & d'appeller à notre secours deux hommes que nous n'avons pas l'honneur de connoître, mais dont quelques Ouvrages sont parvenus jusqu'à nous; & pour les engager

par quelques petites honnêtetés, un de nous deux, & justement celui qui porte encore à l'oreille cette perle que vous disiez que sa mere y avoit mise par dévotion, se mit à les apostropher, comme vous allez voir:

O vous, dont la facile veine
Enchante par d'heureux transports,
Tantôt les rives de la Seine,
Et tantôt la fertile plaine
Que la Marne suit de ses bords;
Quand vos chants, ornés de trésors
Du Permesse ou de l'Hypocrene,
Badinent pour quelque Climene,
Ou, quant imitant les accords
De Thalie ou de Melpomene,
Vous nous rendez les fameux Morts
De Rome & de l'antique Athene;
La Fare! & vous, Abbé savant,
Que Phébus de son influence
Anime & soutient en rimant,
Donnez chacun dans une Stance
Quelque relief à ce fragment;
Nous implorons votre assistance.

A peine cette invocation fut-elle mise au net, que nous trouvâmes Melpomène & Thalie, quelque peu déplacées, puisque ces Messieurs ne paroissoient pas avoir rien écrit qui soit du département de nos deux Muses. Cette réflexion nous embarrassoit, & nous songions au tour qu'il falloit donner à cet endroit de notre Ecrit, lorsque tout-à-coup parut au milieu de la chambre où nous écrivions, une figure qui nous surprit, sans nous effrayer : c'étoit celle de votre Philosophe l'inimitable Saint-Evremont. Rien de tout ce tintamarre qui annonce d'ordinaire l'arrivée des Morts de conséquence, n'avoit précédé son apparition.

L'on ne vit point trembler la Terre ;
Le Ciel resta clair & serein ;
Point de murmure souterrain,
Et pas un seul coup de tonnerre.
Il n'étoit point couvert de lambeaux mal cousus,

Tels qu'étala près de Philippe
Le spectre qui de nuit apparut à Brutus.
Il n'avoit point l'air de Laïus,
Qui ne portoit pour toute nippe
Qu'un petit manteau d'Emaüs,
Quand il vint accuser Œdipe.
Il n'avoit rien du funeste appareil
Que l'on croit voir à ces affreuses ombres,
Qui sortent des Royaumes sombres
Pour interrompre le sommeil.

Tout cela nous fit connoître qu'il n'avoit pas eu envie de nous faire peur. Il s'étoit mis tout comme nous l'avions vu la premiere fois que vous nous procurâtes le plaisir de sa connoissance à Londres. C'étoit ce même air goguenard, mais un peu refrogné ; & c'étoient les mêmes habits, qu'il avoit sans doute gardés pour nous venir rendre cette visite ; & afin que vous n'en doutiez pas,

Il avoit pris pour ce voyage
Sa calotte de marroquin ;
Et cette loupe à double étage,
Dont il ne vit jamais la fin,

Ornoit le haut de son visage :
Bref, il parût dans l'équipage,
Où chez la belle Mazarin
Toujours paré du nom de Sage,
Il venoit noyer dans son vin
Les engourdissemens de l'âge,
Et rendoit chaque jour hommage
A l'éclat renaissant qui brilloit sur son teint.

Comme il étoit arrivé sans façon, il se mit entre nous sans cérémonie : mais il ne put s'empêcher de sourire du respect avec lequel nous éloignons nos siéges d'auprès de lui, sous prétexte de ne le pas incommoder. J'avois toujours entendu dire qu'il falloit interroger les gens de l'autre monde, pour les faire parler : mais il nous fit bientôt voir le contraire; & après avoir jetté les yeux sur le papier que nous avions laissé sur la table : J'approuve, dit-il, votre projet, & je viens vous donner quelques conseils pour l'exécution : mais je ne comprends pas le choix que vous faites de

ces deux Meſſieurs, pour vous aider. Je conviens qu'on ne peut écrire avec plus d'agrément, qu'ils font l'un & l'autre : mais ne voyez-vous pas qu'ils ne font rien que par boutade, & que les ſujets qu'ils traitent ſont auſſi extraordinaires que le caprice qui les entraîne ?

L'un tendre, fidele & goutteux
Se révoltant d'un air profane
Contre l'anodine ptiſane
Et contre l'objet de ſes vœux,
Ne chante dans ſes vers heureux,
Que l'Inconſtance & la Tocane.
L'autre d'un ſtyle gracieux,
Et dignes des bords du Permeſſe,
Par mille traits ingénieux,
Fait tout céder à la pareſſe,
Et de l'indolente molleſſe
Vante le repos glorieux.

Laiſſez-les donc là, s'il vous plaît; il importe peu que vous les ayez invoqués, ils n'en viendront pas plutôt à votre ſecours; arrangez du mieux que vous

vous pourrez les matieres que vous alliez rassembler pour d'autres ; ne vous embarrassez ni de l'ordre des temps, ni de celui des événemens. Je vous conseillerois au contraire d'avoir pour objet principal les dernieres années de celui pour qui vous écrivez ; les premieres sont trop éloignées pour pouvoir en rapprocher les aventures jusqu'au temps où vous êtes. Faites quelques remarques : mais courtes & légeres, sur la résolution qu'il a prise de ne point mourir, & sur le pouvoir qu'il paroît avoir de l'exécuter.

Son trépas par lui seul tant de fois retardé,
Est un miracle que l'envie
D'un œil jaloux n'a jamais regardé ;
Mais de tant de secrets qu'à sa gloire il publie,
Celui d'éterniser sa vie
Est l'unique secret qu'il ait jamais gardé (1).

(1) Pensée fausse. C'est peut-être la seule chose qui soit repréhensible dans ce morceau, que d'ailleurs on peut regarder comme un chef-d'œuvre en son genre.

Ne vous allez pas embarrasser l'esprit à chercher des ornemens ou des tours d'éloquence pour tracer son caractere, cela sentiroit le Panégyrique ; & ce sera assez le louer que de le peindre au naturel. Gardez-vous bien de vouloir rendre ses récits ou ses bons mots ; le sujet est trop grand pour vous. Tâchez seulement en parlant de ses aventures, de donner des couleurs à ses défauts, du relief à ses vertus.

C'est ainsi qu'autrefois par des routes faciles,
A l'immortalité j'élevois mon Héros ;
Pour vous, peignez d'abord en gros
Cent beautés à ses vœux dociles ;
Faites le voir, suivant en tous lieux les drapeaux.
D'un Guerrier égal aux Achilles ;
Qu'au milieu de la paix, ennemi du repos,
Il donne des leçons utiles
Aux Courtisans les plus habiles ;
Et toujours actif à propos,
Sans leurs empressemens serviles,
Qu'il efface tous leurs travaux.

Que vos pinceaux enfin, en nouveaux traits
fertiles,
Le fassent voir en différens tableaux,
Tyran des fâcheux & des sots,
Historien d'amour & des guerres civiles,
Recueil vivant d'antiques Vaudevilles,
Redoutable par ses complots
Aux Amans heureux ou tranquilles,
Désolateur de ses Rivaux;
Fléau des discours inutiles,
Agréable & vif en repos,
Célebre diseur de bons mots,
Et sur-tout, grand preneur de Villes.
N'oubliez pas le cheval blanc (1),
Sur lequel, soutenant téméraire menace,
Il parut inopinément
Vers les campagnes de l'Alsace,
Aux yeux d'un Prince triomphant.
Dites par quel enchantement,
Par quelle adresse ou quelle audace,
En dépit du vieux Saint-Albant,

(1) Il avoit promis à Monseigneur le Dauphin qui commandoit l'Armée d'Alsace, qu'il le verroit arriver sur un Cheval blanc, avant la fin de la campagne.

Il enleva le (1) Bouquinguant.
Contez ces Faits tout uniment.
Gens comme vous n'auroient pas bonne grace
A s'élever insolemment ;
Et ce n'est pas toujours au sommet du Parnasse
Que l'on chante avec agrément.
Que par un tour aisé chaque récit s'explique ;
Suivez la nature de près,
Et que pour chaque Vers la rime faite exprès,
Du misérable Poétique,
Evite l'un & l'autre excès.
N'adorez point les goûts de la vogue publique,
Mais ne les condamnez jamais :
Il est un lieu près du Marais,
Où depuis quelque temps le genre Marotique
Se renouvelle avec succès.
Empruntez les nouveaux attraits
Que l'on trouve à son air antique ;
De Ronsard ou de Rabelais

---

(1) Il persuada au Duc de Bouquinguant de passer en France avec lui, pour rompre la triple Alliance, malgré les efforts que les Ministres d'Angleterre & la Comtesse de Shrewsbury, firent pour l'en empêcher ; Bouquinguant étoit alors favori de Charles II.

Inſtruiſez-vous dans la boûtique ;
Il ne faut que cinq ou ſix traits
D'un langage obſcur & gothique,
Pour divertir à peu de frais.

Nous l'aſſurâmes que nous tâcherions de profiter de ce dernier avis : mais que celui de ne pas tomber dans la verſification rampante nous paroiſſoit plus difficile à ſuivre. Encore une fois, dit-il, faites de votre mieux ; des gens qui écrivent pour le Comte de Grammont, peuvent compter ſur quelque indulgence : en tout cas, vous n'êtes guere connus que de lui, & ſelon les apparences, ce que vous allez faire ne donnera pas au Public une grande envie de vous connoître. Finiſſons cette viſite, pourſuivit-il ; & par les ſouhaits que je vais faire, faites connoître à mon Héros que je m'intéreſſe toujours pour lui.

Que de ſes jours nombreux l'immuable Deſtin
D'un eſprit éternel ſoutienne encore les charmes ;

Qu'il dorme un peu plus le matin,
Qu'il renonce à jamais au tumulte des armes ;
Et que le Pere Séraphin,
Toujours sur de fausses alarmes,
Le vienne exhorter à sa fin :
Et que ce soit toujours en vain
Qu'abandonné du Médecin,
La Cour pour lui verse des larmes ;
Par ses soins redoublés, que le Roi, convaincu
Qu'il ne vit plus que pour le suivre,
Puisse apprendre de lui l'heureux art de revivre,
Après avoir aussi long-tems vécu.

A tant, se tut le Normand Philosophe,
De son temps gentil Clerc, ains gaudisseur juré,
Et que pieça, dit-on, aviez pour tout Curé,
Mais dont Prônes meshui, ne sont pas de l'étoffe
D'un Pasteur ensépulturé.
Or, s'en partit revoir la (1) cointe bande

(1) Vieux mot qui se disoit des personnes belles, ajustées, du Latin *comptus*, ou peut-être du Celtique *coant*.

D'amis féals qu'en l'autre monde avez ;
Ja n'est métier qu'illec il vous attende,
Si ne dira pourquoi celle légende,
Trop mieux que nous la raison en savez.
Que si dans cinquante ans sans être grain malade,
Force vous est pourtant à la parfin
Sur lit gésir en piteuse parade,
Et vers les Morts prendre votre chemin ;
A donc verrez maint & maint Camarade,
Qui menant feste & moult joyeux (1) Hutin,
A grand (2) randon vous feront accolade ;
Là trouverez Messire Benserade,
Le Preux Chapelle & Maître Chapelain,
Les Damoisels Voiture & Sarrasin,
Et cil qui Chanson ne Balade
Onc ne rima sans hanap de bon vin.
Adieu, Seigneur, qui jadis par le monde
Fin ne mettiez d'aimer ou batailler,
Roi de joûteur, & courtois Chevalier,
Assez devant les guerres de la Fronde,
Si revenez ès bords de la Gironde
En coche clos, & sans vous travailler,

(1) Ce mot signifie querelle, débat. Du Cange dit que Louis *Hutin* fut ainsi appellé, parce que dans son enfance il étoit mutin.

(2) Avec empressement.

Verrez Châtel ſis à dextre de l'onde,
Qui perron n'a, ne ſuperbe eſcalier,
Mais dont foſſés ont eau claire & profonde;
Là demeurons; veuillez ne l'oublier.

Souvenez-vous-en donc, s'il vous plaît, Monſieur, ſi par haſard l'envie vous prend de revoir votre belle maiſon de Sémeac. En attendant, trouvez bon que nous finiſſons cette longue Lettre; nous avons eu beau changer de ſtyle & de langage, pour en faire quelque choſe, vous voyez combien nous ſommes reſtés au-deſſous de notre ſujet: il faudroit pour y réuſſir, que celui que nos fictions viennent de reſſuſciter, fût encore parmi les vivans. Mais,

Il n'eſt plus de Saint-Evremont
Et ce Chroniqueur agréable
Du ſérieux & de la fable,
Ce favori du ſacré Mont,
N'a pu trouver le Cocyte guéable:
Et de ce Fleuve redoutable
Le retour n'eſt permis qu'au Comte de Grammont.

MÉMOIRES

MÉMOIRES
DE
GRAMMONT.

CHAPITRE PREMIER.

COMME ceux qui ne lisent que pour se divertir me paroissent plus raisonnables que ceux qui n'ouvrent un Livre que pour y chercher des défauts, je déclare, que sans me mettre en peine de la sévere érudition de ces derniers, je n'écris que pour l'amusement des autres.

Je déclare de plus, que l'ordre des tems, ou la disposition des faits, qui coutent plus à l'écrivain, qu'ils ne divertissent le lecteur, ne m'embarrasseront guere dans l'arrangement de ces mémoires.

Dans le dessein de donner une idée de celui pour qui j'écris, les choses qui le distinguent auront place dans ces fragmens, selon qu'elles s'offriront à mon imagination, sans égard à leur rang.

Qu'importe, après tout, par où l'on commence un portrait, pourvu que l'assemblage des parties forme un tout, qui rende parfaitement l'original. Le fameux *Plutarque*, qui traite ses héros comme ses lecteurs, commence la vie des uns comme bon lui semble, & promene l'attention des autres sur de curieuses antiquités, ou d'agréables Traités d'érudition, qui n'ont pas toujours rapport à son sujet.

Demétrius le preneur de villes, n'étoit pas à beaucoup près si grand que son pere *Antigonus*, à ce qu'il nous dit. En récompense, il nous apprend que son pere *Antigonus* n'étoit que son oncle : mais tout cela n'est qu'après avoir commencé sa vie par un abrégé de sa mort ; par un sommaire de ses divers exploits, de ses bonnes & de ses mauvaises qualités, où il fait entrer le pauvre *Marc-Antoine*, par compassion pour toutes ses foiblesses.

Dans la vie de *Numa Pompilius*, il entre en matiere par une dissertation sur son précepteur *Pythagore ;* & comme il croit qu'on est fort en peine de savoir, si c'est l'ancien philosophe, ou bien un certain Pythagore,

qui après avoir gagné le prix de la courſe aux jeux olympiques, vint à toutes jambes trouver *Numa*, pour lui enſeigner la philoſophie, & lui aider à gouverner ſon royaume; il ſe tourmente beaucoup pour éclaircir cette difficulté, qu'il laiſſe enfin là.

Ce que j'en dis, n'eſt pas pour reprocher quelque choſe à l'hiſtorien de toute l'antiquité, auquel on doit le plus; c'eſt ſeulement pour autoriſer la maniere dont j'écris une vie plus extraordinaire que toutes celles qu'il nous a laiſſées.

Il eſt queſtion de repréſenter un homme, dont le caractere inimitable efface des défauts qu'on ne prétend point déguiſer; un homme illuſtre par un mélange de vices & de vertus qui ſemblent ſe ſoutenir dans un enchaînement néceſſaire, rares dans leur parfait accord, brillantes par leurs oppoſitions.

C'eſt ce relief incompréhenſible, qui, dans la guerre, l'amour, le jeu, & les divers états d'une longue vie, a rendu le comte de Grammont l'admiration de ſon ſiecle. C'eſt par-là qu'il a fait les délices de tous les pays où il a promené ſes agrémens

& son inconstance ; de ceux où la vivacité de son esprit a répandu de ces mots heureux, qu'une approbation universelle transmet à la postérité ; de tous les endroits enrichis des profusions de sa magnificence, & de ceux enfin, où il a conservé la liberté de son jugement, dans les périls les plus pressans ; tandis que le badinage de son humeur au milieu des dangers les plus sérieux de la guerre, marquoit une fermeté qui n'appartient pas à tout le monde.

Je ne ferai point son portrait. A l'égard de sa figure, *Bussi* & *Saint-Evremont*, auteurs plus agréables que fideles, en ont écrit. Le premier a peint le chevalier de Grammont, artificieux, volage, & même un peu perfide en amour, infatigable & cruel sur la jalousie. *Saint-Evremont* s'est servi d'autres couleurs pour exprimer le génie, & pour tracer en général les manieres du comte. Mais l'un & l'autre s'est fait plus d'honneur dans ces différentes peintures, qu'il n'a rendu de justice à son héros.

C'est donc lui-même qu'il faut écouter dans ces récits agréables de siéges & de batailles, où il s'est distingué à la suite d'un

autre héros ; & c'eſt lui qu'il faut croire dans des événemens moins glorieux de ſa vie, quand la ſincérité, dont il étale ſon adreſſe, ſa vivacité, ſes ſupercheries, & les divers ſtratagêmes dont il s'eſt ſervi, ſoit en amour, ſoit au jeu, exprime naturellement ſon caractere.

C'eſt lui-même, dis-je, qu'il faut écouter dans cet écrit, puiſque je ne fais que tenir la plume à meſure qu'il me dicte les particularités les plus ſingulieres & les moins connues de ſa vie.

CHAPITRE II.

EN ce tems-là, il n'en alloit pas en France, comme à préſent. Louis XIII régnoit encore, & le cardinal *de Richelieu* gouvernoit le royaume. De grands hommes commandoient de petites armées, & ces armées faiſoient de grandes choſes. La fortune des grands de la cour dépendoit de la faveur du miniſtre ; les établiſſemens n'y étoient ſolides qu'à meſure qu'on lui étoit dévoué. De vaſtes projets jettoient au cœur des états voiſins les fondemens de cette grandeur re-

doutable, où l'on voit celui-ci. La police étoit un peu négligée. Les grands chemins étoient impraticables de jour, & les rues durant la nuit; mais on voloit encore plus impunément ailleurs. La jeunesse, en entrant dans le monde, prenoit le parti que bon lui sembloit. Qui vouloit se faisoit chevalier; abbé qui pouvoit; j'entends, *abbé à bénéfice.* L'habit ne distinguoit point le chevalier de l'abbé; & je crois que le chevalier de Grammont étoit l'un & l'autre au siége de *Trin.* Ce fut sa premiere campagne, & il y porta ces dispositions heureuses, qui préviennent favorablement, & qui font qu'on n'a besoin, ni d'amis pour être introduit, ni de recommandations pour être agréablement reçu par-tout.

Le siége étoit formé quand il arriva. Cela lui épargna quelques témérités; car un volontaire ne dort pas en repos, s'il n'a essuyé les premiers coups qu'on tire. Il alla donc reconnoître les généraux, n'y ayant plus rien à faire à l'égard de la place sur cet article. Le prince *Thomas* commandoit l'armée; & comme la charge de lieutenant-général n'étoit pas encore connue, *du Plessis-Pralin*,

& le fameux Vicomte *de Turenne* étoient ses maréchaux de camp.

On portoit quelque respect aux places de guerre, avant qu'une puissance, à laquelle rien ne peut résister, eût trouvé moyen de les abîmer par une grêle affreuse de bombes, & par le ravage de cent pieces de canon en batterie. Avant ces furieux orages, qui réduisent le gouverneur aux souterrains, & la garnison en poudre, de fréquentes sorties vivement repoussées, de vigoureuses attaques vaillamment soutenues, signaloient l'art des assiégeans & le courage des assiégés; & par conséquent les siéges étoient d'une longueur raisonnable; & les jeunes gens avoient le tems d'y apprendre quelque chose.

Il y eut de belles actions de part & d'autre dans celui de *Trin*. On y essuya des fatigues, on souffrit des pertes : mais on ne s'ennuya plus dans l'armée depuis que le chevalier de Grammont y fut; plus de fatigue dans la tranchée; plus de sérieux chez les généraux; plus d'ennui dans les troupes depuis son arrivée. Il cherchoit & portoit par-tout la joie.

Parmi les officiers de l'armée, comme

par-tout ailleurs, on voyoit des gens de mérite, ou des gens qui en vouloient avoir. Les derniers imitoient le chevalier de Grammont dans les choses qui le faisoient briller, & n'y réussissoient pas; les autres admiroient ses talens, & recherchoient son amitié. *Matta* fut de ce nombre. Il étoit agréable par sa figure, plus encore par le caractere de son esprit. Il l'avoit simple & naturel: mais le discernement & la délicatesse, des plus fins & des plus déliés. Plein de franchise & de probité dans toutes ses manieres, le chevalier de Grammont ne fut pas longtems à démêler les qualités qui le distinguoient. Ainsi la connoissance fut bientôt faite, & l'amitié bientôt liée entr'eux.

Matta voulut absolument que le chevalier de Grammont vînt s'établir chez lui. Il n'y consentit, qu'à condition qu'il partageroit la dépense. Comme ils avoient l'humeur libérale & magnifique, ce fut à frais communs qu'ils donnerent les repas les mieux entendus, & les plus délicats qu'on eût encore vus. Le jeu rendoit à merveille dans les commencemens, & le chevalier rendoit en cent façons ce qu'il ne prenoit que d'une seule.

Les généraux, tour-à-tour régalés, admirerent leur magnificence, & voulurent mal à leurs officiers de ce qu'ils n'étoient pas si bien servis. Le chevalier avoit le don de faire valoir les choses les plus communes; & son esprit étoit tellement à la mode, que c'étoit se déshonorer, que de ne pas se soumettre à son goût. *Matta* lui laissoit le soin de louer la table, & d'en faire les honneurs; & charmé d'un applaudissement universel, il se persuada qu'il n'y avoit rien de si beau, que de vivre comme ils faisoient, & rien de plus aisé que de continuer: mais il s'apperçut bientôt que les plus grandes prospérités ne sont pas les plus durables.

Une grosse chere, une petite économie, des domestiques infideles, une fortune ennemie, tout cela s'unissant pour déranger le ménage, la table s'alloit réformer tout doucement d'elle-même, quand le génie du chevalier, fertile en ressources, entreprit de soutenir son premier honneur par l'expédient qu'on va voir.

Ils ne s'étoient point parlé de l'état de leurs affaires; quoique celui qui en avoit le soin les eût séparément avertis, prêt à rece-

voir de l'argent pour continuer la dépenſe, ou à rendre ſes comptes pour le paſſé. Un jour que le chevalier de Grammont étoit revenu plutôt qu'à l'ordinaire, il trouva *Matta* tranquillement endormi dans un fauteuil; & ne voulant pas interrompre ſon repos, il ſe mit à rêver à ſon projet. *Matta* s'éveilla ſans qu'il s'en apperçût; & ayant quelque-tems admiré la contemplation où il paroiſſoit enſeveli, & ce profond ſilence entre deux hommes qui ne l'avoient jamais gardé un moment enſemble, il le rompit par un ſoudain éclat de rire, qui ne fit qu'augmenter à meſure que l'autre le regardoit. « Voilà, dit le chevalier, un réveil » aſſez gai & aſſez bouffon; & à qui en » as-tu donc? où ſi c'eſt aux anges que tu » ris? Ma foi, chevalier, dit *Matta*, je ris » d'un ſonge que je viens de faire, ſi naturel » & ſi plaiſant, qu'il faut que je t'en faſſe » rire auſſi. Je rêvois que nous avions ren» voyé M. le maître-d'hôtel, M. le chef-de» cuiſine, & M. notre officier; réſolus pour » le reſte de la campagne d'aller manger » chez les autres, comme les autres étoient » venu manger chez nous. Voilà mon » ſonge; & toi, chevalier, à quoi rêvois-tu?

» Pauvre esprit, dit le chevalier en haus-» sant les épaules, te voilà d'abord sur le » côté, te voilà dans la consternation & » l'humilité, pour quelques mauvais propos » que le maître d'hôtel t'aura tenus comme » à moi. Quoi ! après la figure que nous » avons faite, à la barbe des grands & des » étrangers de l'armée, quitter la partie ; » & comme des sots, plier bagage comme » des croquans, au premier épuisement de » finance ? Tu n'as point de sentiment. Où » est l'honneur de la France ? Et où est l'ar-» gent, dit *Matta ?* Car mes gens se don-» nent au diable qu'il n'y a pas dix écus » dans la maison ; & je crois que les tiens » ne t'en gardent guere davantage : car il y » a plus de huit jours que je ne t'ai vu, ni » tirer ta bourse, ni compter ton argent ; » amusement qui t'occupoit volontiers en » prospérité.

» Je conviens de tout cela, dit le cheva-» lier. Mais je veux te faire convenir, que tu » n'es qu'une poule mouillée dans cette » occasion ; & que seroit-ce de toi, si tu te » voyois dans l'état où je me suis trouvé à » Lyon, quatre jours avant d'arriver ici. Je » t'en veux faire le récit ».

CHAPITRE III.

» VOICI, dit *Matta*, qui sent bien le » Roman, hors qu'il faudroit que ce fût ton » écuyer qui me contât ton histoire. C'est » l'ordre, dit le chevalier. Cependant je » pourrai te parler de mes premiers ex- » ploits, sans blesser ma modestie ; outre » que mon écuyer a l'accent un peu burles- » que pour un récit héroïque.

» Tu sauras donc qu'en arrivant à Lyon ». Est-ce comme cela qu'on commence, dit *Matta* ? Prends ton histoire d'un peu plus loin ; les moindres particularités d'une vie comme la tienne méritent d'être contées : mais sur-tout la maniere dont tu saluas le cardinal *de Richelieu* la premiere fois. On m'en a fait rire. Au reste, je te dispense de me parler des gentillesses de ton enfance, de la généalogie, du nom & de la qualité de tes ancêtres ; car tu n'en sais pas un mot.

« Ah ! que tu fais le mauvais plaisant ! » Tu crois que tout le monde est de ton

» ignorance. Tu t'imagines donc que je ne » connois pas les *Mendores*, ni les *Corifan-* » *des*, moi ! Je ne ſais peut-être pas qu'il n'a » tenu qu'à mon pere d'être fils d'Henri IV. » Le Roi vouloit à toute force le reconnoî- » tre, & jamais ce traître d'homme n'y » voulut conſentir. Vois un peu ce que ce » ſeroit que les Grammont ſans ce beau tra- » vers ? Ils auroient le pas devant les *Céſars* » *de Vendôme*. Tu as beau rire, c'eſt l'E- » vangile. Mais venons à notre fait.

» On me mit au collége de Pau, dans la » vue de me faire d'Egliſe : mais comme » j'avois bien d'autres vues, je n'avois garde » d'y profiter : j'avois tellement le jeu dans » la tête, que le précepteur & les régens per- » doient leur latin, en me le voulant ap- » prendre. Le vieux Brinon, qui me ſervoit » de valet-de-chambre & de gouverneur, » avoit beau me menacer de ma mere, je n'é- » tudiois que quand il me plaiſoit, c'eſt-à- » dire preſque jamais. Cependant on me trai- » toit en écolier de ma qualité ; j'eus toutes » les dignités de la claſſe, ſans les avoir méri- » tées, & ſortis du collége à-peu-près comme » j'y étois entré. On trouva que j'en ſavois

» encore de reſte pour l'abbaye que mon
» frere avoit demandée pour moi.

» Il venoit d'épouſer la niece d'un Miniſtre
» devant qui tous genoux fléchiſſoient. Il
» voulut me préſenter à lui. J'eus peu de
» peine à quitter mon pays, & beaucoup
» d'impatience d'arriver à Paris. Mon frere
» m'ayant tenu quelque tems auprès de lui
» pour me dégourdir, il me lâcha par la
» ville pour perdre l'air de la campagne, &
» trouver celui du monde. Je l'attrappai ſi
» bien que je ne voulus plus m'en défaire
» quand il fut queſtion de me préſenter à la
» Cour en équipage d'Abbé. Tu ſais comme
» on ſe mettoit alors. Tout ce qu'on obtint
» de moi fut de mettre une ſoutane par-deſſus
» mes habits; & mon frere mourant de rire
» de mon habillement eccléſiaſtique, voulut
» en faire rire les autres. J'avois la plus belle
» tête du monde, bien poudrée & bien friſée,
» par-deſſus ma ſoutane; & par-deſſous, des
» bottines blanches & des éperons dorés. Le
» cardinal qui avoit l'eſprit pénétrant, n'avoit
» garde de rire. Cette élévation de ſentiment
» lui donna de l'ombrage. Il jugea de ce que
» ſeroit un génie, qui à cet âge ſe moquoit

» de la tonsure, & méprisoit le petit collet.

» Quand mon frere m'eut remené chez lui : » *Or ça notre petit collet*, me dit-il, *cela* » *s'est passé à merveille, & votre ajustement* » *mi parti de Rome & d'épée, a beaucoup ré-* » *joui la Cour : mais ce n'est pas tout : il faut* » *opter, mon petit Cavalier. Voyez donc, si,* » *vous en tenant à l'église, vous voulez possé-* » *der de grands biens, & ne rien faire ; ou,* » *avec une petite légitime, vous faire casser* » *bras & jambes, pour être le* Fructus Belli » *d'une Cour insensible, & parvenir sur la fin* » *de vos jours à la dignité de maréchal de camp* » *avec un œil de verre & une jambe de bois.*

» *Je sais*, lui dis-je, *qu'il n'y a aucune* » *comparaison entre ces deux états, pour la* » *commodité de la vie : mais comme il faut* » *chercher son salut, préférablement à tout,* » *je suis résolu de renoncer à l'église, pour* » *tâcher de me sauver ; à condition néanmoins* » *que je garderai mon Abbaye.* Les remon- » trances & l'autorité de mon frere furent » inutiles pour m'en détourner, & il fallut » bien me passer ce dernier article pour m'en- » tretenir à l'Académie.

» Tu sais que je suis le plus adroit homme

» de France ; ainsi j'eus bientôt appris tout ce » qu'on y montre : & chemin faisant, j'ap- » pris encore ce qui perfectionne la jeunesse, » & rend honnête-homme ; car j'appris en- » core toutes sortes de jeux aux cartes & aux » dés. La vérité est que je m'y crus d'abord » plus savant que je ne l'étois ; comme je l'ai » dans la suite éprouvé.

» Ma mere, qui sut le parti que je prenois, » pleura la profession que j'avois quittée, & » ne put se consoler de celle que j'avois prise. » Elle avoit compté que dans l'église je serois » un saint ; elle compta que je serois un » diable dans le monde, ou tué à la guerre. » Je mourois d'envie d'y aller : mais comme » j'étois encore trop jeune, il fallut faire une » campagne à *Bidache*, avant que d'en faire » une à l'armée.

» Quand je fus de retour auprès de ma » mere, j'avois tellement l'air de la Cour & » du monde, qu'elle eut du respect pour moi, » au lieu de me gronder de mon entêtement » pour les armes. J'étois son idole, & me » trouvant inébranlable, elle ne songea qu'à » me garder le plus qu'elle pourroit, en at- » tendant qu'on fît mon petit équipage.

» Le

» Le fidele *Brinon*, qui me fut donné » pour valet-de-chambre, devoit encore faire » la charge de gouverneur & d'écuyer : parce » que c'est peut-être le gascon unique, qu'on » verra jamais sérieux & rébarbatif au point » où il l'est. Il répondit de ma conduite sur » la bienséance & la morale, & promit à ma » mere qu'il rendroit bon compte de ma per- » sonne dans les dangers de la guerre. J'espere » qu'il tiendra mieux sa parole à l'égard de » de ce dernier article, qu'il n'a fait sur les » autres.

» On fit partir mon équipage huit jours » avant moi. C'étoit toujours autant de tems » que ma mere gagnoit, pour me faire des » exhortations. Enfin, après m'avoir bien » conjuré d'avoir la crainte de Dieu devant » les yeux, & l'amour du prochain en re- » commandation, elle me laissa partir sous » la garde du seigneur & du sage *Brinon*.

» Dès la seconde poste nous prîmes que- » relle. On lui avoit mis quatre cents louis » entre les mains pour ma campagne. Je les » voulus avoir. Il s'y opposa fortement. *Vieux* » *Faquin*, lui dis-je, *est-ce à toi cet argent*, » *ou, si on te l'a donné pour moi? A ton*

» *avis, il me faudroit un trésorier pour ne* » *payer que par ordonnance.* Je ne sais si ce » fut par pressentiment qu'il s'attrista : mais » ce fut avec des violences & des convulsions » extrêmes qu'il se vit contraint de céder. On » eût dit que je lui arrachois le cœur.

» Je me sentis plus léger & plus gai depuis » le dépôt dont je l'avois soulagé; lui au » contraire parut si accablé, qu'on eût dit » que je lui avois mis quatre cents livres de » plomb sur le dos en lui ôtant ces quatre » cents pistoles. Il fallut fouetter son cheval » moi-même, tant il alloit pésamment; & se » retournant de tems en tems : *M. le Cheva-* » *lier*, me disoit-il, *ce n'est pas ainsi que Ma-* » *dame l'entend.* Ses réflexions & ses douleurs » se renouvelloient à chaque poste; car au » lieu de donner dix sols au postillon, j'en » donnois trente.

» Nous arrivâmes enfin à Lyon. Deux sol- » dats nous arrêterent à la porte de la ville » pour nous mener chez le Gouverneur. J'en » pris un pour me conduire à la meilleure » Hôtellerie, & mis *Brinon* entre les mains » de l'autre, pour aller rendre compte au » Commandant de mon voyage, & de mes » desseins.

» Il y a d'aussi bons traiteurs à Lyon qu'à
» Paris : mais mon soldat, selon la coutume,
» me mena chez ses amis, dont il me vanta
» la maison, comme le lieu de la ville où
» l'on faisoit la chere la plus délicate, & où
» l'on trouvoit la meilleure compagnie.
» L'Hôte de ce palais étoit gros comme un
» muid ; il s'appelloit *Cerise*. Il étoit Suisse
» de nation, empoisonneur de profession,
» & voleur par habitude. Il me mit dans une
» chambre assez propre, & me demanda si
» je voulois manger en compagnie, ou seul.
» Je voulus être de l'auberge, à cause du
» beau-monde que le soldat m'avoit promis
» dans cette maison.

» *Brinon*, que les questions du Gouver-
» neur avoient impatienté, revint plus ré-
» frogné qu'un vieux singe, & voyant que je
» me peignois un peu pour descendre : *Et que*
» *voulez-vous donc, Monsieur*, me dit-il ?
» *Aller trotter par la ville? Non pas? n'est-ce*
» *pas assez trotté depuis le matin ? mangez*
» *un morceau, & couchez-vous à bonne heure,*
» *pour être du matin à cheval à la pointe du*
» *jour. Monsieur le contrôleur*, lui dis-je, *je*
» *ne veux ni trotter par la ville, ni manger*

» *ſeul, ni me coucher à bonne heure. Je veux* » *ſouper en compagnie là-bas. En pleine au-* » *berge?* s'écria-t-il : *Hé! Monſieur, vous* » *n'y ſongez pas. Je me donne au diable, s'ils* » *ne ſont une douzaine de baragouineurs à* » *jouer cartes & dés, qu'on n'entendroit pas* » *Dieu tonner.*

» J'étois devenu inſolent depuis que je » m'étois emparé de l'argent ; & voulant » commencer à me ſouſtraire de la domi- » nation de mon Gouverneur : *Savez-vous* » *bien, Monſieur Brinon*, lui dis-je, *que* » *je n'aime pas qu'un Sot faſſe le raiſonneur?* » *Allez-vous-en ſouper, s'il vous plaît, &* » *que j'aie ici des chevaux de Poſte avant le* » *jour.*

» J'avois ſenti pétiller mon argent au mo- » ment qu'il avoit lâché le mot de *Cartes* » & *Dés*. Je fus un peu ſurpris de trouver la » ſalle où l'on mangeoit remplie de figures » extraordinaires. Mon Hôte, après m'avoir » préſenté, m'aſſura qu'il n'y avoit que » dix-huit ou vingt de ces Meſſieurs qui au- » roient l'honneur de manger avec moi. Je » m'approchai d'une table où l'on jouoit, » je faillis à mourir de rire. Je m'étois at-

» tendu à voir bonne compagnie & gros » jeu ; & c'étoient deux Allemands qui » jouoient au triċtrac. Jamais chevaux de » carrosse n'ont joué comme ils faisoient : » mais leur figure, sur-tout, passoit l'ima- » gination. Celui auprès de qui j'étois étoit » un petit *Ragot*, grassouillet & rond com- » me une boule. Il avoit une fraise avec un » chapeau pointu haut d'une aune. Non, il » n'y a personne, qui d'un peu loin, ne » l'eût pris pour le dôme de quelque Église » avec un clocher dessus. Je demandai à » l'hôte ce que c'étoit ? *Un marchand de* » *Bâle*, me dit-il, *qui vient vendre ici des* » *chevaux : mais je crois qu'il n'en vendra* » *guere de la maniere qu'il s'y prend ; car* » *il ne fait que jouer. Joue-t-il gros jeu*, lui » dis-je ? *Non pas à présent*, dit-il ; *ce* » *n'est que pour leur écot, en attendant le* » *souper : mais quand on peut tenir le petit* » *marchand en particulier, il joue beau jeu.* » *A-t-il de l'argent*, lui dis-je ? *Oh, oh*, » dit le perfide Cerise, *plût à Dieu que vous* » *lui eussiez gagné mille pistoles & en être de* » *moitié, nous ne serions pas long-tems à les* » *attendre.*

» Il ne m'en fallut pas davantage pour » méditer la ruine du *chapeau pointu*. Je » me remis auprès de lui pour l'étudier. Il » jouoit tout de travers, écoles fur écoles, » Dieu fait. Je commençois à me fentir quel- » ques remords fur l'argent que je devois ga- » gner à une *petite citrouille* qui en favoit fi » peu. Il perdit fon écot, on fervit, & je le » fis mettre auprès de moi. C'étoit une table » de réfectoire, où nous étions pour le » moins vingt-cinq, malgré la promeffe de » mon hôte.

» Le plus maudit repas du monde fini, » toute cette cohue fe difperfa, je ne fais » comment, à la réferve du *petit Suiffe*, » qui fe tint auprès de moi, & l'hôte qui fe » vint mettre de l'autre côté. Ils fumoient » comme des dragons, & le *Suiffe* me di- » foit de tems en tems : *Demande pardon* » *à Monfieur de la liberté grande*; & là- » deffus m'envoyoit des bouffées de tabac à » m'étouffer. Monfieur *Cerife* de l'autre côté » me demanda la liberté de me demander fi » j'avois jamais été dans fon pays, & parut » furpris de me voir affez bon air, fans » avoir voyagé en Suiffe.

» Le *petit Ragot*, à qui j'avois à faire, » étoit aussi questionneur que l'autre. Il me » demanda si je venois de l'armée de Pié» mont; & lui ayant dit que j'y allois, il » me demanda si je voulois acheter des che» vaux, qu'il en avoit bien deux cents, dont » il me feroit bon marché. Je commençois à » être enfumé comme un jambon; & m'en» nuyant du tabac & des questions, je pro» posai à mon homme de jouer une petite » pistole au trictrac, en attendant que nos » gens eussent soupé. Ce ne fut pas sans beau» coup de façons qu'il y consentit, en me » demandant pardon de la *liberté grande*.

» Je lui gagnai partie, revanche & le tout » dans un clin-d'œil; car il se troubloit, & » se laissoit enfiler, que c'étoit une béné» diction. *Brinon* arriva sur la fin de la » troisieme partie, pour me mener coucher. » Il fit un grand signe de croix, & n'eut au» cun égard à tous ceux que je lui faisois de » sortir. Il fallut me lever pour lui en aller » donner l'ordre en particulier. Il commença » par me faire des reprimandes de ce que je » m'encanaillois avec un vilain monstre » comme cela. J'eus beau lui dire que c'étoit

» un *gros marchand* qui avoit force argent,
» & qui ne jouoit non plus qu'un enfant.
» *Lui, marchand?* s'écria-t-il. *Ne vous y*
» *fiez pas, Monsieur le Chevalier. Je me*
» *donne au diable, si ce n'est quelque sorcier.*
» *Tais-toi, vieux Fou*, lui dis-je, *il n'est*
» *non plus sorcier que toi; c'est tout dire:*
» *& pour te le montrer, je lui veux gagner*
» *quatre ou cinq cents pistoles avant de me*
» *coucher.* En disant cela, je le mis dehors,
» avec défense de rentrer, ou de nous in-
» terrompre.

» Le jeu fini, le *petit Suisse* déboutonna
» son haut-de-chausse, pour tirer un beau
» quadruple d'un de ses goussets, & me le
» présentant, il me demanda pardon de la
» *liberté grande*, & voulut se retirer. Ce n'é-
» toit pas mon compte. Je lui dis que nous
» ne jouions que pour nous amuser; que je
» ne voulois point de son argent; & que s'il
» vouloit je lui jouerois ses quatre pistoles
» dans un tour unique. Il en fit quelque dif-
» ficulté, mais se rendit à la fin, & les re-
» gagna. J'en fus piqué. J'en rejouai une
» autre; la chance tourna, le dé lui devint
» favorable, les écoles cesserent, je perdis
» partie,

» partie, revanche & le tout : les moitiés
» suivirent, le tout en fut. J'étois piqué,
» lui beau joueur il ne me refusa rien, &
» me gagna tout, sans que j'eusse pris six
» trous en huit ou dix parties. Je lui de-
» mandai encore un tour pour cent pistoles :
» mais comme il vit que je ne mettois pas
» au jeu, il me dit qu'il étoit tard ; qu'il
» falloit qu'il allât voir ses chevaux, &
» se retira, me demandant pardon de la
» *liberté grande*. Le sang-froid dont il me
» refusa, & la politesse dont il me fit la ré-
» vérence me piquerent tellement, que je
» fus tenté de le tuer. Je fus si troublé de
» la rapidité dont je venois de perdre jus-
» qu'à la derniere pistole, que je ne fis pas
» d'abord toutes les réflexions qu'il y a à
» faire sur l'état où j'étois réduit.

» Je n'osois remonter dans ma chambre,
» de peur de *Brinon*. Par bonheur s'étant
» ennuyé de m'attendre, il s'étoit couché.
» Ce fut quelque consolation : mais elle ne
» dura pas. Dès que je fus au lit, tout ce
» qu'il y avoit de funeste dans mon aven-
» ture se présenta à mon imagination. Je
» n'eus garde de m'endormir. J'envisageois

» lui dis-je, *car je ne suis bon à rien.* En-
» suite, comme j'étois un peu soulagé de
» lui avoir fait ma confession, il me passa
» quelques projets dans la tête, que je ne
» pus lui faire approuver. Je voulois qu'il
» allât en poste joindre mon équipage, pour
» vendre quelqu'un de mes habits. Je vou-
» lois encore proposer au marchand de che-
» vaux de lui en acheter bien cher à crédit,
» pour les revendre à bon marché. *Brinon*
» se moqua de toutes ces propositions; &
» après avoir eu la cruauté de me laisser long-
» tems tourmenter, il me tira d'affaire.
» Les parens font toujours quelque vilenie à
» leurs pauvres enfans. Ma mere avoit eu
» dessein de me donner cinq cents louis;
» elle en avoit retenu cinquante, tant pour
» quelques petites réparations à l'Abbaye,
» que pour faire prier Dieu pour moi. *Bri-*
» *non* étoit chargé de cinquante autres, avec
» ordre de ne m'en point parler, que dans
» quelque pressante nécessité. Elle arriva
» bientôt, comme tu vois.

» Voilà, pour abréger le dénouement de
» cette premiere intrigue. Le jeu m'a favorisé
» jusqu'ici; car je me suis vu quinze cents

» louis, tous frais faits depuis mon arrivée.
» La fortune est redevenue mauvaise, il la
» faut corriger. Notre argent est au bas; eh
» bien, il faut y remédier.

Rien n'est plus aisé, dit *Matta*. Il n'y a qu'à trouver quelque marchand de chevaux aussi dupe que celui de Lyon. Mais, à propos, le fidele *Brinon* n'auroit-il point encore quelque réserve pour la derniere extrémité? La voilà ma foi venue, & nous ne ferions pas mal de nous en servir.

La plaisanterie seroit de saison, lui dit le Chevalier, si tu savois où donner de la tête. Il faut de l'esprit de reste, pour en vouloir fourer par-tout, comme tu prétends faire. Que diable! tu veux toujours badiner, sans songer que la conjoncture est des plus sérieuses pour nous. Ecoute, je vais demain au quartier général, je dînerai chez le comte de *Caméran*, & je le prierai de souper. . . . Et où? dit *Matta*. Ici dit le Chevalier. Tu es fou, mon pauvre ami, dit l'autre. Voici, apparemment, un de ces projets de Lyon, tu sais que nous n'avons ni argent, ni crédit; pour raccommoder nos affaires, tu veux donner à souper!

Esprit bouché, dit le chevalier, est-il possible, que depuis le temps que nous sommes ensemble il ne te soit pas venu le moindre brin d'imagination? Le comte de *Caméran* joue au quinze, & moi aussi; nous avons besoin d'argent; il n'en sait que faire; je commanderai un excellent repas, il le paiera. Fais-moi parler à ton maître-d'hôtel, & ne te mets en peine de rien, hormis de quelques précautions, qu'il est bon de prendre dans une occasion comme celle ci. Comme quoi, dit *Matta*? Voici comme quoi, dit le chevalier; car je vois bien qu'il te faut expliquer jusques aux choses les plus claires.

Tu commandes ici les compagnies des Gardes, n'est-il pas vrai? dès que la nuit sera venue, tu feras prendre les armes à quinze ou vingt soldats commandés par *La Place*, ton sergent, & tu les posteras ventre à terre entre ci & le quartier général... Comment, Mor!.... s'écria *Matta*, une ambuscade? Je crois, Dieu me pardonne, que tu prétends voler ce pauvre Savoyard. Si c'est là ton dessein, je te déclare que je n'en suis pas.... Pauvre esprit, dit le chevalier;

voici le fait. Il y a de l'apparence, que nous lui gagnerons son argent. Les Piémontois, honnêtes gens d'ailleurs, sont soupçonneux volontiers & défiants. Celui-ci commande la cavalerie. Tu sais que tu ne saurois te taire, & tu es homme à lâcher quelque mauvaise plaisanterie pour l'inquiéter. S'il s'alloit mettre dans la tête qu'on l'a trompé, & qu'il vînt à s'en repentir, que sait-on ce qu'il pourroit faire ? Car il est d'ordinaire accompagné de huit ou dix hommes à cheval. C'est pourquoi, quelque ressentiment que la perte lui cause, il est bon de se mettre en état de n'en avoir point le démenti.

Embrasse-moi, cher chevalier, dit *Matta*, se tenant les côtés : embrasse-moi ; car tu es trop merveilleux. J'étois un bon sot, moi, de croire, quand tu m'as parlé de prendre des précautions, qu'il n'y avoit qu'à faire préparer une table & des cartes, ou peut-être faire provision de quelques dés de mauvaise foi. Je ne me serois jamais avisé de faire soutenir un homme qui joue un quinze, par un détachement d'infanterie ; il faut avouer que tu es déja grand homme de guerre.

Le lendemain venu, tout alla de point en point comme le chevalier de Grammont l'avoit projetté; l'infortuné *Caméran* donna dans le piége. On soupa le plus agréablement du monde. *Matta* but cinq ou six grands coups pour étouffer un reste de délicatesse qui l'inquiétoit. Le chevalier de Grammont, brillant à son ordinaire, pensa faire mourir de rire un convié, qu'il alloit bientôt rendre très-sérieux; & le bon *Caméran* mangeoit comme un homme dont les affections étoient partagées entre le bonne-chere & l'amour du jeu; c'est-à-dire qu'il se hâtoit de manger, pour ne rien dérober au temps précieux qu'il destinoit au quinze.

Le repas fini, le sergent *La Place* posta son embuscade; & le chevalier de Grammont entreprit son homme. Il avoit encore sur le cœur la perfidie du suisse, *Cerise*, & du chapeau pointu. Cela fit qu'il s'arma d'insensibilité contre de foibles remords & quelques scrupules qui s'élevoient dans son ame. *Matta* ne voulant point être spectateur de l'hospitalité violée, se mit dans un fauteuil pour tâcher de dormir, tandis qu'on couperoit la gorge au pauvre *Caméran*.

Ils ne cavoient d'abord que trois ou quatre piſtoles, comme pour badiner, mais *Caméran* ayant été trois ou quatre fois de reſte, il cava au plus fort, & le jeu devint plus ſérieux. Il fut encore de reſte; & il devint orageux; les cartes volerent par la chambre & les exclamations éveillerent *Matta*.

Comme il avoit la tête embrouillée de ſommeil & chaude de vin, il ſe mit à rire des tranſports du Piémontois; & au lieu de le conſoler : Ma foi, mon pauvre comte, lui dit-il, ſi j'étois dans votre place je ne jouerois plus. Et pourquoi, dit l'autre ? Je ne ſais, dit-il, mais le cœur me dit que votre guignon ne changera pas. Il faut voir, dit *Caméran*, en demandant des cartes. Voyez donc, dit *Matta*, & ſe rendormit. Mais ce ne fut pas pour long-temps. Toutes les cartes étoient également malheureuſes pour le perdant. Il n'y rencontroit que des lardons; & en dernier, il avoit beau montrer quinze, cela ne ſervoit de rien. Nouvelles exclamations. Ne vous l'avois-je pas dit, s'écria *Matta* qui s'étoit réveillé en ſurſaut ? Vous avez beau tempêter; tant que vous jouerez, vous perdrez. Croyez-moi,

les plus courtes folies sont les meilleures. Quittez, car je me donne au diable, s'il est possible que vous gagniez. Et d'où vient? dit *Caméran*, qui commençoit à s'impatienter. Voulez-vous le savoir? dit *Matta*. Ma foi, c'est que nous vous trompons.

Le chevalier de Grammont, outré d'une raillerie d'autant plus mal placée, qu'elle avoit quelqu'air de vérité: Monsieur *Matta*, lui dit-il, trouvez-vous qu'il soit fort agréable pour un homme qui joue aussi malheureusement que M. le Comte, de lui rompre la tête de vos froides plaisanteries? pour moi, j'en suis si ennuyé, que je quitterois dans le moment, s'il ne perdoit pas tant qu'il fait. Un homme piqué ne craint rien tant qu'une telle menace; & le seigneur *Caméran*, se radoucissant, lui dit qu'il n'y avoit qu'à laisser parler M. *Matta*, si cela ne l'offensoit pas; que pour lui, cela ne lui faisoit aucune peine.

Le chevalier de Grammont en usa bien plus honnêtement que le suisse de Lyon n'avoit fait à son égard; car il joua sur sa parole tant qu'il voulut. *Caméran* lui en sut si bon gré, qu'il perdit jusqu'à quinze cents,

TAYLOR INST.

pistoles, & les paya dès le lendemain. Pour *Matta*, il fut grondé de la belle maniere de son intempérance de langue. Toute la raison qu'en eut celui qui le réprimandoit, fut qu'il y avoit de la conscience à laisser tromper le pauvre Savoyard, sans l'en avertir; outre, disoit-il, qu'il eût été bien aise de voir son infanterie aux mains avec la cavalerie de *Caméran*, en cas qu'il eût voulu faire le mauvais.

Cette aventure les ayant remis en fonds, la fortune se déclara pour eux pendant le reste de la campagne, & le chevalier de Grammont, pour faire voir qu'il ne s'étoit saisi des effets du Comte, que par droit de représailles, & pour se dédommager de la perte qu'il avoit faite à Lyon, commença dès ce temps-là à faire l'usage de son argent qu'on lui a vu faire depuis dans toutes les occasions. Il déterroit les malheureux, pour les secourir; les officiers qui perdoient leurs équipages à la guerre, ou leur argent au jeu; les soldats estropiés dans la tranchée, enfin tout éprouvoit sa libéralité : mais sa maniere d'obliger surpassoit encore ses bienfaits. Tout homme qu'on admire par ces endroits, réussit par-tout. Connu des sol-

dats, il en étoit adoré. Les généraux le trouvoient dans toutes les occasions, où il y avoit quelque chose à faire, & le cherchoient dans les autres. Dès qu'il vit la fortune déclarée pour lui, son premier soin fut de faire restitution, en mettant *Caméran* de part avec lui dans toutes les bonnes parties.

Un fonds inépuisable de bonne humeur & de vivacité lui fournissoit toujours quelque chose de nouveau dans les discours & dans les actions. Je ne sais par quelle occasion M. *de Turenne* commanda sur la fin du siége un corps séparé. Le chevalier de Grammont le fut voir dans ses nouveaux quartiers. Il y trouva quinze ou vingt Officiers. M. *de Turenne* aimoit naturellement la joie. La seule présence du Chevalier l'inspiroit. Il fut charmé de sa visite; & par reconnoissance, il voulut le faire jouer. Le chevalier de Grammont lui dit, en le remerciant, qu'il avoit appris de son Précepteur, que quand on alloit chez ses amis, il n'étoit pas prudent d'y laisser son argent, ni honnête d'emporter le leur. Effectivement, dit M. *de Turenne*, il ne trouveroit ni gros jeu, ni grand argent parmi nous: mais afin qu'il ne soit

pas dit que l'on le laiſſe aller ſans avoir joué, jouons chacun un cheval.

Le chevalier de Grammont y conſentit. La fortune qui l'avoit ſuivi dans un lieu où il n'avoit pas compté qu'il en auroit beſoin, lui fit gagner quinze ou ſeize chevaux en badinant ; & voyant qu'il y avoit quelques viſages conſternés de la perte : Meſſieurs, leur dit-il, je ſerois fâché de vous voir retourner à pied de chez votre Général, il ſuffit que vous m'envoyiez tous vos chevaux demain, à la réſerve d'un que je donne pour les cartes. Le valet-de chambre, crut qu'il ſe moquoit. Je vous parle ſérieuſement, dit le Chevalier ; je vous donne un cheval pour les cartes ; & qui plus eſt, prenez celui que vous voudrez, excepté le mien. Effectivement, dit M. *de Turenne*, j'en ſuis charmé, pour la nouveauté du fait ; car je ne crois pas qu'on ait vu juſqu'à préſent donner un cheval pour les cartes.

Trin ſe rendit enfin. Le baron *de Batteville*, qui l'avoit vaillamment défendue, & long-temps, eut une capitulation digne de ſa réſiſtance. Je ne ſais ſi le chevalier de Grammont eut quelque part à la priſe de

cette place : mais je sais bien, que sous un regne plus glorieux, & des armes par-tout victorieuses, sa hardiesse & son adresse en ont fait prendre quelques-unes depuis, à la vue de son Maître. C'est ce qu'on verra dans la suite de ces Mémoires.

CHAPITRE IV.

LA gloire dans les armes n'est tout au plus que la moitié du brillant qui distingue les héros. Il faut que l'amour mette la derniere main au relief de leur caractere, par les travaux, la témérité des entreprises, & la gloire des succès. Nous en avons des exemples, non-seulement dans les Romans, mais dans l'Histoire véritable des plus fameux guerriers, & des plus célebres conquérans.

Le chevalier de Grammont & *Matta*, qui ne songeoient guere à ces exemples, ne laisserent pas de songer qu'il étoit bon de s'aller délasser des fatigues du siége de *Trin*, en formant quelque siége aux dépens des beautés & des époux de *Turin*. Comme la campagne avoit fini de bonne heure, ils

errurent qu'ils auroient le temps d'y faire quelques exploits, avant que la fin des beaux jours les obligeât à repasser les Monts.

Ils se mirent donc en chemin, tels à-peu-près qu'*Amadis*, ou Dom *Galaor*, apres avoir reçu l'accollade & l'Ordre de chevalerie, cherchant les aventures, & courant après l'amour, la guerre, & les enchantemens. Ils valoient bien ces deux freres; car s'ils ne savoient pas autrement *pourfendre géans, dérompre harnois & porter en croupe belles Damoiselles, sans leur parler de rien*, ils savoient jouer, & les autres n'y connoissoient rien.

Ils arriverent à *Turin*, furent agréablement reçus, & fort distingués à la Cour. Cela pouvoit-il manquer? Ils étoient jeunes, bien faits; ils avoient de l'esprit, & faisoient de la dépense. Dans quel Pays du monde ne réussit-on pas avec de tels avantages? Comme *Turin* étoit alors celui de l'amour & de la galanterie, deux étrangers de cet air, qui n'aimoient pas à s'ennuyer, n'avoient garde d'ennuyer les Dames de la Cour.

Quoique les hommes y fussent faits à

peindre, ils n'avoient pas trop le don de plaire. Ils avoient du respect pour leurs femmes, & de la considération pour les étrangers; & leurs femmes, encore mieux faites, avoient pour le moins autant de considération pour les étrangers, & n'en avoient que médiocrement pour eux.

Madame Royale, digne fille de Henri IV, rendoit sa petite Cour la plus agréable du monde. Elle avoit hérité des vertus de son pere, à l'égard des sentimens qui conviennent au sexe : & à l'égard de ce qu'on appelle la foiblesse des grands cœurs, Son Altesse n'avoit pas dégénéré.

Le comte *de Tanes* étoit son premier ministre. Les affaires d'état n'étoient pas difficiles à manier durant son ministere. Personne ne s'en plaignoit; & cette Princesse paroissoit contente de sa capacité sur les autres; & voulant que tout ce qui composoit sa Cour le fût aussi, l'on y vivoit assez selon l'usage & les coutumes de l'ancienne chevalerie.

Les dames avoient chacune un Amant d'obligation, sans les volontaires, dont le nombre n'étoit point limité. Les Chevaliers déclarés portoient les livrées de leurs maîtresses,

treſſes, leurs armes, & quelquefois leurs noms. Leur fonction étoit de ne les point quitter en public, & de n'en point approcher en particulier; de leur ſervir par-tout d'Ecuyer, & dans les Carrouſels de chamarer leurs lances, leurs houſſes & leurs habits, des chiffres & des couleurs de chaque *Dulcinée.*

Matta n'étoit point ennemi de la galanterie : mais il l'auroit ſouhaitée plus ſimple, que celle qu'on pratiquoit à *Turin*. Les formes ordinaires ne l'auroient pas choqué : mais il trouvoit de la ſuperſtition dans le culte & les cérémonies que l'amour sembloit exiger mal-à-propos; cependant comme il avoit ſoumis ſa conduite aux lumieres du chevalier de Grammont ſur cet article, il fallut ſuivre ſon exemple, & ſe conformer aux coutumes du pays.

Ils s'enrôlerent en même-temps au ſervice de deux beautés, que les premiers Chevaliers-d'Honneur céderent auſſi-tôt par politeſſe. Le chevalier de Grammont choiſit mademoiſelle *de Saint-Germain*, & dit à *Matta* d'offrir ſes ſervices à madame *de Sénantes*. *Matta* le voulut bien, quoiqu'il eût mieux

aimé l'autre. Mais le chevalier de Grammont lui fit entendre que madame de *Sénantes* lui convenoit mieux. Comme il s'étoit bien trouvé de la capacité du Chevalier dans les premiers projets qu'ils avoient formés ensemble, il suivit ses instructions en amour, comme il avoit fait ses conseils sur le jeu.

Mademoiselle *de Saint-Germain*, dans le premier printemps de son âge, avoit les yeux petits, mais fort brillans & fort éveillés. Ils étoient noirs comme ses cheveux. Elle avoit le teint vif & frais, quoiqu'il ne fût pas éclatant par sa blancheur. Elle avoit la bouche agréable, les dents belles, la gorge comme on la demande, & la plus aimable taille du monde. Elle avoit les bras bien formés, une beauté singuliere dans le coude, qui ne lui servoit pas de grand chose; ses mains étoient passablement grandes; & la belle se consoloit de ce que le temps de les avoir blanches n'étoit pas encore venu. Ses pieds n'étoient pas des plus petits, mais ils étoient bien tournés. Elle laissoit aller cela tout comme il plaisoit au Seigneur, sans employer l'art pour faire valoir ce qu'elle tenoit de la Nature: mais mal-

gré cette nonchalance pour ses attraits, sa figure avoit quelque chose de si piquant, que le chevalier de Grammont s'y laissa prendre d'abord. Son esprit & son humeur étoient faits pour assortir le reste. Tout y étoit naturel, & tout en étoit agréable. C'étoit de l'enjoûment, de la vivacité, de la complaisance & de la politesse. Tout cela couloit de source; point d'inégalité.

Madame la marquise *de Sénantes* passoit pour blonde. Il n'eût tenu qu'à elle de passer pour rousse : mais elle aimoit mieux se conformer au goût du siecle, que de respecter celui des anciens. Elle avoit tous les avantages dont les cheveux roux sont accompagnés, sans aucun de leurs dégoûts. Une attention continuelle corrigeoit ce qu'il pouvoit y avoir de trop à ces agrémens. Qu'importe, après tout, quand on est propre, si c'est par art, ou naturellement. Il faut être bien malin pour y regarder de si près. Elle avoit beaucoup d'esprit, autant de mémoire, plus de lecture, & beaucoup plus de penchant à la tendresse.

Elle avoit un mari, que la sagesse même eût fait conscience d'épargner. Il se piquoit

d'être Stoïcien, & faisoit gloire d'être salope & dégoûtant, en honneur de sa profession. Il y réussissoit parfaitement ; car il étoit fort gros, & suoit en hiver comme en été.

L'érudition & la brutalité sembloient être ses talents favoris. L'une & l'autre brilloient dans sa conversation, tantôt ensemble, tantôt tour-à-tour ; mais toujours mal-à-propos. Il n'étoit point jaloux ; cependant, il ne laissoit pas d'être incommode. Il vouloit bien qu'on eût de l'attention pour sa femme, pourvu qu'on en eût davantage pour lui.

Dès que nos aventuriers furent déclarés, le chevalier de Grammont prit le verd, & fit *Matta* de bleu. C'étoient les couleurs que donnoient leurs nouvelles maîtresses. Ils entrerent d'abord en fonction. Le chevalier de Grammont apprit & pratiqua tout le cérémonial de cette galanterie, comme s'il n'eût jamais fait autre chose. *Matta* d'ordinaire en oublioit une moitié, & ne s'acquittoit pas trop bien de l'autre. Il ne pouvoit se souvenir que sa charge étoit de servir à la gloire, & non pas à l'utilité de sa maîtresse.

Madame de Savoie donna dès le lende-

main une fête à la Vénerie. Toutes les dames en étoient. Le chevalier de Grammont disoit tant de choses agréables & divertissantes à sa maîtresse, qu'elle en rioit à gorge déployée. *Matta* menant la sienne à son carrosse, lui serra la main; & au retour de cette promenade, il la pria d'avoir pitié de ses souffrances. C'étoit aller un peu vîte; & quoique madame *de Sénantes* ne fût pas plus inhumaine qu'une autre, elle ne laissa pas d'être choquée, qu'on s'y prît si cavaliérement. Elle se crut obligée d'en témoigner quelque peu de ressentiment; & retirant sa main, qu'on lui serroit de plus belle à cette déclaration, elle monta chez madame Royale, sans regarder son nouvel amant. *Matta*, sans s'imaginer qu'il l'eût offensée, la laissa faire, & fut chercher quelqu'un dans la ville qui voulût souper avec lui. Rien n'étoit plus facile pour un homme de son caractere. Il trouva bientôt ce qu'il cherchoit, fut long-temps à table pour se remettre des fatigues de l'amour, & se coucha fort content de sa journée.

Pendant tout cela, le chevalier de Grammont faisoit parfaitement son devoir auprès

de Mademoiselle *de Saint-Germain*; & sans préjudice à ses assiduités, il trouvoit le moyen de briller en chemin faisant par mille petits récits, qu'il mêloit à la conversation générale.

Madame de Savoie les écoutait avec plaisir, & la solitaire *Sénantes* y donnoit son attention. Il s'en apperçut, & quitta sa maîtresse, pour lui demander ce qu'elle avoit fait de *Matta*? *Moi!* dit-elle, *je n'en ai rien fait. Mais, je ne sais ce qu'il n'auroit point fait de moi, si j'avois eu la bonté d'écouter ses très-humbles propositions*: & là-dessus elle se mit à lui conter de quelle maniere son ami l'avoit traitée, dès le second jour de leur connoissance.

Le chevalier de Grammont ne put s'empêcher d'en rire. Il lui dit qu'il étoit un peu naïf: mais qu'elle en seroit contente dans la suite: & pour la consoler il l'assura qu'il n'auroit pas autrement parlé, quand Son Altesse Royale eût été dans sa place; mais qu'il ne laisseroit pas de lui en laver la tête.

Il fut le lendemain dans sa chambre pour cela; mais il étoit parti dès le matin, pour une

partie de chaſſe, où ſes connoiſſances de table l'avoient engagé la veille.

A ſon retour, il prit deux perdrix de ſa chaſſe, & fut chez ſa maîtreſſe. On lui demanda, ſi c'étoit Monſieur qu'il venoit voir : il dit que non ; & le Suiſſe lui dit que Madame n'y étoit pas. *Matta* lui laiſſa ſes deux perdrix, & le pria de lui en faire préſent de ſa part.

La *Sénantes* étoit à ſa toilette, qui ſe coëffoit de toute ſa force en faveur de *Matta*, tandis qu'on lui refuſoit la porte. Elle n'en ſavoit rien : mais Monſieur ſon mari le ſavoit à merveille. Il avoit trouvé fort mauvais que la premiere viſite ne fût pas pour lui. C'eſt pourquoi, réſolu qu'elle ne ſeroit pas pour ſa femme, le Suiſſe en avoit reçu ſes ordres, & penſa bien être battu pour le préſent qu'on avoit laiſſé. Les perdrix furent renvoyées ſur l'heure ; & *Matta*, ſans examiner pourquoi, ne fut pas fâché de les revoir. Il partit pour la Cour, ſans changer d'habit. Il n'avoit garde de ſonger qu'il n'y falloit pas paroître ſans les couleurs de ſa Dame. Il l'y trouva parée. Ses yeux lui parurent brillans, & ſa

perſonne ragoûtante. Il commença dès ce jour à ſe ſavoir bon gré de ſa complaiſance pour le chevalier de Grammont ; cependant il remarqua qu'elle avoit l'air aſſez froid pour lui. Cela lui parut extraordinaire, après avoir tant fait pour elle. S'imaginant qu'elle ignoreit toutes ces obligations, il fut l'en entretenir, & la gronda fort d'avoir renvoyé ſes perdrix avec tant d'indifférence.

Elle ne ſavoit ce qu'il vouloit dire ; & choquée de qu'il ne s'humilioit pas, après la réprimande qu'elle comptoit qu'on lui eût faite, elle lui dit qu'il falloit qu'il eût trouvé des perſonnes de bonne compoſition en ſon chemin, puiſqu'il prenoit des manieres auxquelles on n'étoit pas encore accoutumé chez elle. *Matta* lui demanda comme quoi ſes manieres étoient donc ſi nouvelles ? *Comme quoi !* dit-elle. *Le ſecond jour que vous m'honorez de votre attention, vous me traitez comme ſi j'étois à votre ſervice depuis mille ans. La premiere fois que je vous donne la main, vous me la ſerrez de toute votre force. Après ce début je monte en carroſſe, & vous à cheval ; mais loin de*

vous

vous tenir à la portiere comme les autres, il ne part pas un lievre que vous ne pouſſiez après? & vous étant bien amuſé durant la promenade à prendre du tabac, ſans ſonger à moi, vous ne vous en ſouvenez au retour que pour me prier de mon déshonneur en termes honnêtes, mais fort intelligibles. Aujourd'hui vous me parlez de chaſſe de perdrix & d'une viſite que vous avez apparemment rêvée comme tout le reſte.

Le chevalier de Grammont arriva, comme ils en étoient là. *Matta* fut grondé de ſes empreſſemens. Son ami ſe tuoit de lui dire qu'ils étoient inſolens, plutôt que familiers. *Matta* s'excuſoit du mieux qu'il pouvoit; mais toujours fort mal. Sa maîtreſſe en eut pitié, voulut bien recevoir ſes excuſes ſur la maniere, plutôt que ſon repentir ſur le fait, & témoigna qu'il n'y avoit que l'attention qui pût juſtifier ou condamner ces tranſgreſſions; qu'on pardonnoit ce que les mouvemens de tendreſſe faiſoient haſarder; mais qu'on ne pardonnoit point les témérités qui n'étoient fondées que ſur la facilité qu'on ſe promettoit de trouver. *Matta* jura qu'il ne lui avoit ſerré la main que par un

excès d'amour, & qu'il ne lui avoit demandé du secours que par nécessité; qu'il ne savoit pas la maniere de demander des graces; qu'il ne la trouveroit pas plus digne d'être aimée au bout d'un mois de service, qu'elle le paroissoit dans ce moment, & qu'il la prioit de se souvenir de lui quand l'occasion s'en présenteroit. La *Sénantes* ne s'en offensa pas. Elle vit bien qu'il ne falloit pas s'arrêter aux formalités de la févere bienséance, en écoutant un homme de son caractere, & le chevalier de Grammont, après cette espece de raccommodement, fut songer à ses propres affaires auprès de Mademoiselle de *Saint-Germain*.

Ce n'étoit pas tout-à-fait son bon naturel, qui le portoit à se mêler de celles de *Matta*. Bien au contraire, dès qu'il s'apperçut que les penchans de Madame *de Sénantes* devenoient favorables pour lui-même, comme cette conquête lui parut plus facile que l'autre, il crut qu'il falloit s'en saisir, de peur qu'on ne la laissât échapper, & pour ne pas perdre tout son tems en cas qu'il ne pût rien gagner auprès de la petite *Saint-Germain*.

Cependant, dès le même soir, pour conserver l'air de supériorité qu'il avoit usurpé sur la conduite de son ami, malgré qu'il en eût, il lui fit des reproches d'avoir bien osé se montrer à la Cour en habit de campagne, & sans les couleurs de sa maîtresse; de n'avoir pas eu l'esprit ou la prudence de prendre la premiere visite à Monsieur *de Sénantes*, au lieu de s'amuser à demander Madame, & pour toute conclusion lui demanda, de quoi diable il s'avisoit de lui faire présent de deux méchantes perdrix rouges? Et pourquoi non? lui dit *Matta*. Ne faudroit-il point qu'elles fussent bleues aussi, à cause de la cocarde & du nœud d'épée bleu que tu m'avois l'autre jour mis? Et va te promener, mon pauvre Chevalier, avec tes niaiseries. Je me donne au diable, si dans quinze jours tu ne deviens plus sot que tous les benets de *Turin*. Mais pour répondre à toutes tes questions, je n'ai point été voir le mari de Madame *de Sénantes*, parce que je n'ai que faire à lui; que c'est un animal qui me déplaît, & me déplaira toujours. Pour toi, te voilà ravi d'être empanaché de verd, d'écrire des billets à ta maîtresse,

d'emplir tes poches de cédrats, de pistaches & d'autres rogatons, dont tu farcis la pauvre fille, malgré qu'elle en ait. Tu crois trouver la pie au nid; qu'en lui chantant quelque chanson faite du tems de *Corisande* & d'Henri IV, tu peux lui jurer que tu l'as faite pour elle. Heureux de pouvoir mettre le cérémonial de la galanterie en pratique, tu n'as point d'ambition pour l'essentiel. A la bonne heure, chacun a sa façon de faire, aussi-bien que son goût. Le tien est de baguenauder en amour; & pourvu que tu fasses bien rire la *Saint-Germain*, tu ne lui en demandes pas davantage. Pour moi, qui suis persuadé que les femmes sont ici ce qu'elles sont ailleurs, je ne croirai qu'elles s'offensent qu'on quitte quelquefois la bagatelle, pour en venir au sérieux. En tout cas, si Madame *de Sénantes* n'est pas de cette humeur, elle n'a qu'à se pourvoir ailleurs; car je lui réponds bien que je ne ferai pas long-tems le personnage d'Estafier auprès de sa personne.

Cette menace étoit des plus inutiles. Madame *de Sénantes* le trouvoit à son gré, pensoit à-peu-près de même, & ne deman-

doit pas mieux que d'en venir aux preuves. Mais *Matta* s'y prit tout de travers. Il étoit prévenu d'une telle averſion pour ſon mari, qu'il ne pouvoit ſe vaincre ſur la moindre avance pour l'appaiſer. On lui faiſoit entendre qu'il falloit commencer par endormir le dragon, avant de poſſéder le tréſor : cela fut inutile, quoiqu'il ne pût voir Madame *de Sénantes* que dans les aſſemblées publiques. Il en étoit impatient, & lui faiſant un jour ſes plaintes : » Ayez la bonté, Madame, » lui dit-il, de me faire ſavoir où vous lo- » gez. Il n'y a point de jour que je n'aille » trois fois chez vous, pour le moins, ſans » vous y avoir encore pu trouver. J'y cou- » che pourtant d'ordinaire, lui dit-elle en » riant ; mais je vous avertis que vous ne » m'y trouverez jamais que vous n'y ayez » trouvé Monſieur *de Sénantes :* je n'en ſuis » pas la maîtreſſe. Je ne vous le donne pas, » pourſuivit-elle, pour un homme dont on » voulût rechercher le commerce pour ſon » agrément. Au contraire, je conviens que » ſon humeur eſt aſſez bizarre, & ſes ma » nieres peu gracieuſes ; mais il n'y a rien » de ſi farouche qu'on ne puiſſe familiariſer

» avec un peu de soin & de complaisance.
» Il faut que je vous répete des vers à ce su-
» jet. Je les ai retenus, parce qu'ils don-
» nent un petit conseil, dont vous userez
» comme il vous plaira.

RONDEAU.

Mettez-vous bien dans la mémoire,
Et retenez ces documens,
Vous qui vous piquez de la gloire,
De réussir en faits galans,
Ou qui voulez le faire croire.

En équipage, en airs bruyans,
En lieux communs, en faux sermens,
En habits, bijoux, dents d'ivoire,
Mettez-vous bien.

Ayez, pour plaire aux vieux parens,
Toujours en mains nouvelle histoire,
Pour les valets force présens;
Mais eût-il l'humeur sombre & noire,
Avec l'époux, malgré ses dents,
Mettez-vous bien.

Ma foi, Madame, dit *Matta*, le Rondeau dira ce qu'il lui plaira : mais il n'y a pas moyen, l'époux est trop sot. Quelle diable de cérémonie, poursuivit-il. Quoi ! dans ce pays-ci l'on ne sauroit voir la femme sans être amoureux du mari ?

Madame *de Sénantes* trouva cette maniere de répondre très-offensante ; & comme elle crut en avoir assez fait pour le mettre dans le bon chemin, s'il en eût été digne, elle jugea qu'il ne valoit pas la peine qu'elle s'expliquât davantage, puisqu'il ne pouvoit se contraindre sur *si* peu de chose ; & dès ce moment elle eut fait avec lui.

Le chevalier de Grammont avoit donné congé à sa maîtresse à-peu-près dans le même tems ; il étoit tout-à-fait refroidi sur cette poursuite. Ce n'est pas que Mademoiselle *de Saint-Germain* ne fût plus digne que jamais de sa persévérance. Au contraire ses agrémens se multiplioient à vue d'œil. Elle se couchoit avec mille charmes, & le lendemain paroissait avec quelque chose de nouveau. La phrase de croître, d'embellir, sembloit n'avoir été faite que pour elle. Le

chevalier de Grammont ne pouvoit difconvenir de ces vérités ; mais il n'y trouvoit pas fon compte. Un peu moins de mérite, avec un peu moins de fageffe, eût été plus fon fait. Il s'apperçut qu'elle l'écoutoit avec plaifir, qu'elle rioit tant qu'il vouloit de fes contes, & qu'elle recevoit fes billets & fes préfens fans fcrupule ; mais qu'elle en vouloit demeurer là. Son adreffe l'avoit tournée de toutes les manieres, fans avoir pu lui tourner la tête. Sa femme-de-chambre étoit gagnée ; fes parens, charmés de fes bons mots & de fon affiduité, n'étoient jamais plus aifes que quand ils le voyoient chez eux ; bref, il avoit mis les préceptes du Rondeau de la *Sénantes* en ufage, & tout livroit la petite *Saint-Germain* à fes embûches, fi la petite *Saint-Germain* eût été d'humeur à fe livrer ; mais elle ne le voulut jamais. Il avoit beau lui dire, que la grace qu'il lui demandoit, ne lui coûteroit rien ; que puifque fes tréfors fe trouvoient rarement compris dans le bien qu'une fille apporte en mariage, elle ne trouveroit perfonne, qui par une tendreffe éternelle & par une difcrétion inviolable,

en fût plus digne que lui. Il lui contoit ensuite, que jamais mari n'avoit su donner la moindre idée de ce que l'amour a d'agréable, & qu'il n'y avoit rien de si différent que les empressemens d'un amant toujours tendre, toujours passionné, mais toujours respectueux, & la nonchalante indifférence d'un époux.

Mademoiselle de *Saint-Germain* ne voulant pas prendre la chose sérieusement, pour n'être pas obligée de s'en offenser, lui dit, que comme c'étoit assez la coutume dans son pays de se marier, elle seroit bien aise d'en passer par-là devant que de prendre connoissance de ces distinctions & de ces détails merveilleux, qu'elle ne comprenoit pas extrêmement, & dont elle ne vouloit pas de plus grandes explications : qu'elle l'avoit bien voulu écouter pour cette fois ; mais qu'elle le supplioit de ne lui plus parler sur ce ton, puisque ces sortes de conversations n'étoient point divertissantes pour elle, & qu'elles seroient très-inutiles pour lui. La Belle, qui rioit plus volontiers qu'une autre, savoit prendre un air fort sérieux dès qu'il en étoit question. Le chevalier de Grammont vit bien

qu'elle lui parloit tout de bon ; & voyant qu'il lui faudroit un tems infini pour lui faire changer de ſentiment, il s'étoit tellement rallenti ſur cette pourſuite, qu'il ne la ſervoit plus que pour cacher les deſſeins qu'il avoit ſur Madame de *Sénantes*.

Il voyoit cette Princeſſe fort choquée du peu de complaiſance de *Matta*. Cette apparence de mépris pour elle, rebuta ce qu'elle avoit eu de plus favorable pour lui. Dans ces intentions, le chevalier de Grammont lui dit qu'elle avoit raiſon, exagéra la perte que ſon ami faiſoit, la mit mille fois au-deſſus des charmes de la petite *Saint-Germain*, & demanda grace pour lui-même, puiſque ſon ami ne la méritoit pas. Il fut bientôt écouté favorablement ſur cette propoſition ; & dès qu'ils furent d'accord, ils ſongerent aux meſures qu'il falloit prendre, l'une pour tromper ſon époux, & l'autre ſon ami. Cela n'étoit pas fort difficile : *Matta* n'étoit point défiant, & le gros *Sénantes*, auprès de qui le chevalier de Grammont avoit déja fait tout ce que l'autre n'avoit pas voulu faire, ne pouvoit ſe paſſer de lui. C'étoit beaucoup plus qu'il ne lui demandoit ; car dès

que le chevalier de Grammont étoit chez Madame, son mari s'y trouvoit par politesse; & pour chose au monde, il ne les auroit laissé ensemble, de peur qu'ils ne s'ennuyassent sans lui.

Matta, qui ne savoit cependant pas qu'il fût disgracié, continuoit à servir sa maîtresse à sa maniere. Elle étoit convenue avec le Chevalier de Grammont, que les choses iroient en apparence selon le premier établissement; & de cette maniere, la cour croyoit toujours que Madame de *Sénantes* ne songeoit qu'à *Matta*, tandis que son ami ne songeoit qu'à Mademoiselle de *Saint-Germain.*

On faisoit de tems en tems de petites loteries de bijoux. Le Chevalier de Grammont y mettoit toujours, en retiroit par hasard quelque chose; & sous prétexte des lots qu'il gagnoit, il achetoit mille choses qu'il donnoit imprudemment à la *Sénantes*, & la *Sénantes* les recevoit encore plus imprudemment. La petite *Saint-Germain* n'en tâtoit plus que bien rarement. Il y a des tracassiers par-tout. On fit des remarques sur ce procédé. Ceux qui les firent les communiquerent à

Mademoiselle *de Saint-Germain*. Elle fit semblant d'en rire : mais elle ne laissa pas d'en être piquée. Rien n'est si commun au beau-sexe, que de ne vouloir pas qu'une autre profite de ce qu'on refuse. Elle n'en fut pas bon gré à Madame *de Sénantes ;* d'un autre côté, on fut demander à *Matta* s'il n'étoit pas assez grand pour faire lui-même ses présens à Madame *de Sénantes*, sans les envoyer par le chevalier de Grammont. Cela le réveilla; car il ne s'en seroit jamais apperçu. Il n'en eut pourtant que des soupçons assez légers : & voulant s'en éclaircir ; il faut avouer, dit-il au chevalier de Grammont, que l'amour se fait ici d'une façon toute nouvelle. On y sert sans gages ; on s'adresse au mari, quand on est amoureux de la femme ; & l'on fait des présens à la maîtresse d'un autre, pour se mettre bien avec la sienne. Madame *de Sénantes* t'est fort obligée de..... C'est toi-même, répondit le chevalier de Grammont, puisque c'est sur ton compte. J'étois honteux de voir que tu ne t'étois jamais avisé de lui faire le moindre petit présent. Sais-tu bien que les gens sont faits si extraordinairement à cette cour, qu'on croit que

c'eſt plutôt par vilenie que par inadvertance, que tu n'as pas eu le courage de donner la moindre bagatelle à ta maîtreſſe? Fi, que cela eſt ridicule, qu'il faille qu'on ſonge toujours pour toi!

Matta ſe laiſſa gronder, ſans qu'il en fût autre choſe, perſuadé qu'il l'avoit un peu mérité, outre qu'il n'étoit, ni aſſez défiant, ni aſſez épris pour y avoir plus de réfléxion. Cependant, comme il convenoit aux affaires du chevalier de Grammont qu'il fît connoiſſance avec Monſieur *de Sénantes*, il en fut tellement perſécuté qu'il le fit à la fin. Son ami fut l'introducteur de cette premiere viſite. Sa maîtreſſe lui ſut bon gré de cet effort de complaiſance, réſolue pourtant qu'il n'en profiteroit pas; & l'époux ayant l'eſprit en repos ſur une civilité qu'il attendoit depuis long-tems, voulut dès le même ſoir leur donner à ſouper dans une petite maiſon, qu'il avoit à la campagne, au bord de la riviere, à deux pas de la ville.

Le chevalier de Grammont répondit pour tous deux, accepta l'offre; & comme c'étoit la ſeule que *Matta* n'eût pas refuſée *de Sénantes*, il y conſentit. Le mari vint chez eux,

pour les prendre à l'heure marquée : mais il n'y trouva que *Matta*. Le chevalier de Grammont s'étoit mis à jouer tout exprès pour les laisser partir sans lui. *Matta* vouloit l'attendre, tant il avoit peur de se trouver seul avec Monsieur *de Sénantes* : mais le chevalier de Grammont les ayant envoyé prier d'aller toujours devant, & qu'il seroit à eux dès que son jeu seroit fini, le pauvre *Matta* fut obligé de s'embarquer avec l'homme du monde qui lui revenoit le moins. Ce n'étoit pas l'intention du chevalier de Grammont de le tirer sitôt de cet embarras, & le perfide ne le fut pas plutôt en campagne, qu'il fut chez Madame *de Sénantes*, sous prétexte d'y trouver son mari, pour aller ensemble où ils devoient souper.

La trahison étoit en beau train ; & comme il paroissoit à Madame *de Sénantes* que l'indifférence de *Matta* ne méritoit pas autre chose de sa part, elle n'avoit pas de scrupule d'en être. Elle attendoit donc le chevalier de Grammont avec des intentions d'autant plus favorables, qu'il y avoit long-tems qu'elle l'attendoit, & qu'elle avoit quelque curiosité pour une visite de sa part, dont son mari ne

fût pas. Il eſt donc à croire que cette premiere occaſion ne ſe fût pas perdue, ſi Mademoiſelle *de Saint-Germain*, qu'elle n'attendoit pas, ne fût arrivée preſque en même tems que celui qu'elle attendoit.

Elle étoit plus jolie & plus enjouée ce jour-là qu'elle ne l'avoit été de ſa vie ; cependant on ne laiſſa pas de la trouver fort laide & fort ennuyante. Elle s'apperçut bientôt qu'elle importunoit ; & ne voulant pas que ce fût pour rien qu'on lui voulût du mal, après avoir paſſé plus d'une groſſe demi-heure à ſe divertir de leur inquiétude, & à faire mille petites ſingeries, qu'elle voyoit ne pouvoir être plus mal placées, elle ôta ſes coëffes, ſon écharpe, & tout l'attirail dont on ſe défait, quand on prétend s'établir familiérement quelque part, pour le reſte du jour. Le chevalier de Grammont la maudiſſoit intérieurement, tandis qu'elle ne ceſſoit de lui faire la guerre ſur la méchante humeur dont il étoit en ſi bonne compagnie : Madame *de Sénantes*, qui ne ſe poſſédoit pas mieux que lui, dit aſſez ſéchement qu'elle étoit obligée d'aller chez Madame Royale. Mademoiſelle *de Saint-Germain* lui dit qu'elle auroit l'hon-

neur de l'accompagner, ſi cela ne lui faiſoit point de peine. On ne lui répondit pas grand'-choſe, & le chevalier de Grammont voyant qu'il étoit inutile de pouſſer ſa viſite plus loin, ſortit de belle humeur.

Dès qu'il fut dehors, il fit partir un de ſes griſons, pour prier Monſieur *de Sénantes* de vouloir bien ſe mettre à table avec ſa compagnie, ſans l'attendre, parce que le jeu ne finiroit peut-être pas ſitôt, mais qu'il ſeroit à lui avant la fin du repas. Après avoir dépêché ce courrier, il mit une ſentinelle à la porte de Madame *de Sénantes*, dans l'eſpérance que l'éternelle *Saint-Germain* en ſortiroit avant elle : mais ce fut inutilement, & ſon eſpion lui vint dire au bout d'une heure d'impatience & d'agitations, qu'elles étoient ſorties enſemble. Il vit bien qu'il n'y auroit pas moyen de ſe voir ce jour-là, tout allant de travers pour ſes deſſeins. Il fallut donc ſe paſſer de Madame, pour aller trouver Monſieur.

Pendant que ces choſes ſe paſſoient à la ville, *Matta* ne ſe divertiſſoit pas beaucoup à la campagne. Comme il étoit prévenu contre le ſeigneur *de Sénantes*, tout ce que le ſeigneur *de Sénantes* lui diſoit, ne faiſoit

que

que lui déplaire. Il maudiſſoit de bon cœur le chevalier de Grammont du tête-à-tête qu'il lui procuroit. Il fut ſur le point de s'en retourner, quand il vit qu'il falloit ſe mettre à table ſans un troiſieme.

Cependant, comme ſon hôte étoit aſſez délicat ſur la bonne chere, qu'il avoit le meilleur cuiſinier de tout le Piémont, la vue du premier ſervice le radoucit ; & mangeant fort & ferme, ſans faire attention à *Sénantes*, il ſe flatta que le ſouper finiroit ſans avoir rien à démêler avec lui : mais il ſe trompa.

Dans le tems que le chevalier de Grammont vouloit le mettre bien avec Monſieur *de Sénantes*, il en avoit fait un portrait fort avantageux pour lui donner envie de le connoître : dans l'étalage de mille autre qualités, connoiſſant l'entêtement qu'il avoit pour le nom d'érudition, il l'avoit aſſuré que c'étoit un des ſavans hommes de l'Europe.

Sénantes avoit donc attendu quelque trait de lecture, dès le commencement du ſouper, de la part de *Matta*, pour mettre la ſienne en jeu : mais il étoit bien loin de compte. Perſonne n'avoit moins lu, perſonne auſſi

ne s'en foucioit moins, & perfonne n'avoit fi peu parlé, pendant un repas, que lui. Comme il ne vouloit point entrer en converfation, fa bouche ne s'étoit ouverte que pour manger ou pour demander à boire.

L'autre s'offenfant d'un filence qui lui paroiffoit affecté, las de l'avoir inutilement agacé fur d'autres fujets, crut qu'il en auroit quelque raifon en le mettant fur l'amour & la galanterie, & l'attaqua de cette maniere, pour entamer le fujet.

» Comme vous êtes le galant de ma fem- » me.... Moi! lui dit *Matta*, qui vouloit » faire le difcret, ceux qui vous l'ont dit, » en ont menti : Morbleu.... Monfieur, dit » *Sénantes*, vous le prenez-là d'un ton qui » ne vous convient guere : car je veux bien » vous apprendre, malgré vos airs de mépris, » que Madame *de Sénantes* en eft peut-être » auffi digne qu'aucune de vos dames de » France; & que nous en avons vu, qui vous » valoient bien, qui fe font fait un honneur » de la fervir. A la bonne-heure, dit *Matta*. » Je l'en crois très-digne, & puifque vous » le voulez ainfi, je fuis fon ferviteur & fon » galant pour vous obliger.

Vous croyez peut-être, pourfuivit l'autre,

qu'il en va dans ce pays-ci comme dans le vôtre, & que les Belles n'ont des amans que pour accorder des faveurs : désabusez-vous de cela, s'il vous plaît, & sachez que quand même il en seroit quelque chose dans cette cour, je n'en aurois aucune inquiétude. Rien n'est plus honnête, disoit *Matta* : mais pourquoi n'en avoir aucune inquiétude. Voici pourquoi, reprit-il. Je connois la tendresse de Madame *de Sénantes* pour moi ; je connois sa sagesse envers tout le monde ; & plus que tout cela, je connois mon propre mérite.

Vous avez là de belles connoissances, Monsieur le Marquis, dit *Matta* : je les salue toutes trois. A votre santé. *Sénantes* en fit raison : mais voyant que la conversation tomboit d'abord qu'on ne buvoit plus, après deux ou trois santés de part & d'autre, il voulut faire une seconde tentative, & provoquer *Matta* par son fort ; c'est-à-dire du côté de l'érudition.

Il le pria donc de lui dire en quel tems il croyoit que les Allobroges fussent venus s'établir dans le Piémont ? *Matta*, qui le donnoit au diable avec ses Allobroges, lui dit, qu'il falloit que ce fût du tems des guerres

civiles. J'en doute, dit l'autre. Tant qu'il vous plaira, dit *Matta*. Sous quel consulat ? poursuivit *Sénantes*..... Sous celui de la ligue, quand les Guises firent venir les Lansquenets en France, dit *Matta*. Mais, que diable cela fait-il ?

Monsieur *de Sénantes* étoit passablement prompt, & volontiers brutal ; ainsi dieu sait de quelle maniere la conversation se seroit tournée, si le chevalier de Grammont ne fût survenu pour y mettre ordre. Il eut assez de peine à comprendre ce que c'étoit que leur débat ; mais l'un oublia les questions qui l'avoient choqué ; l'autre les réponses, pour reprocher au chevalier de Grammont cette fureur éternelle pour le jeu, qui faisoit qu'on ne pouvoit jamais compter sur lui. Le chevalier de Grammont, qui se sentoit encore plus coupable qu'ils ne disoient, prit le tout en patience, & se donna plus de tort qu'ils ne voulurent. Cela les appaisa. Le repas finit plus tranquillement qu'il n'avoit commencé. L'ordre fut rétabli dans la conversation ; mais il n'y put mettre la joie, comme il avoit coutume. Il étoit de très-mauvaise humeur ; & comme il les pressoit à tout moment de for-

tir de table, Monſieur *de Sénantes* jugea qu'il avoit beaucoup perdu. *Matta* dit au contraire, qu'il avoit beaucoup gagné; mais que la retraite avoit peut-être été malheureuſe, faute de précautions, & demanda s'il n'avoit pas eu beſoin du ſergent *la Place* avec ſon embuſcade.

Ce trait d'hiſtoire paſſoit l'érudition *de Sénantes;* & de peur que *Matta* ne s'avisât de l'expliquer, le chevalier de Grammont changea de diſcours & voulut ſortir de table; mais *Matta* ne le voulut pas. Cela le raccommoda dans l'eſprit *de Sénantes.* Il prit cette complaiſance pour ſon compte; cependant, ce n'étoit pas lui, mais ſon vin que *Matta* trouvoit à ſon gré.

Madame Royale qui connoiſſoit le caractere *de Sénantes*, fut charmée du récit que le chevalier de Grammont lui fit de cette fête & de cette converſation. Elle appella *Matta* pour en ſavoir la vérité de lui-même. Il avoua que devant qu'il fût queſtion des Allobroges, Monſieur *de Sénantes* l'avoit voulu quereller parce qu'il n'étoit pas amoureux de ſa femme.

Cette premiere connoiſſance faite de cette

maniere, il sembloit que toute la bonne volonté que *Sénantes* avoit d'abord eue pour le chevalier de Grammont se fût tournée vers *Matta*. Il étoit tous les jours à sa porte, & *Matta* tous les jours chez sa femme. Cela ne convenoit point au chevalier de Grammont. Il se repentit des réprimandes qu'il s'étoit avisé de faire à *Matta*, le voyant d'une assiduité qui rompoit toutes ses mesures. Madame *de Sénantes* en étoit encore plus embarrassée. Quelque esprit qu'on ait, on n'est point plaisant pour ceux qu'on importune; elle eût été bien aise de n'avoir pas fait de certaines démarches inutilement.

Matta commençoit à trouver des charmes dans sa personne. Il en eût trouvé dans son esprit, si elle l'avoit voulu; mais il n'y a pas moyen d'être de bonne humeur avec ceux qui traversent nos desseins. Tandis que son goût augmentoit pour elle, le chevalier de Grammont n'étoit occupé que des moyens qui pouvoient mettre son aventure à fin. Voici le stratagême dont il se servit enfin pour avoir la scene libre, en éloignant l'amant & le mari tout à la fois.

Il fit entendre à *Matta* qu'il falloit donner

à souper chez eux à Monsieur *de Sénantes*, & se chargea de pourvoir à tout. *Matta* lui demanda si c'étoit pour jouer au quinze, & l'assura qu'il auroit beau faire, qu'il mettoit ordre pour cette fois qu'il ne s'engageât pas au jeu, pour le laisser tête-à-tête avec le plus sot gentil-homme de l'Europe. Le chevalier de Grammont n'avoit garde d'y songer, persuadé qu'il seroit impossible de profiter de cette occasion, de quelque maniere qu'il s'y prît, & qu'on les relâcheroit dans tous les coins de la ville plutôt que de le laisser en repos. Toute son attention fut donc de rendre le repas agréable, de le faire durer, & d'y faire survenir quelques contestations entre *Sénantes* & *Matta*. Pour cet effet, il se mit d'abord de la plus belle humeur du monde ; les autres s'y mirent à force de vin.

Le chevalier de Grammont témoigna qu'il étoit bien malheureux de n'avoir pu donner un petit concert de musique à Monsieur *de Sénantes* comme il l'avoit résolu le matin ; mais que les musiciens s'étoient engagés. Le marquis *de Sénantes* se fit fort de les avoir à sa maison de campagne le lendemain au soir, & pria la compagnie d'y souper. *Matta* leur

demanda, que diable ils vouloient faire de musique, & soutint que cela n'étoit bon dans ces occasions que pour des femmes qui avoient quelque chose à dire à leur amans, pendant que les violons étourdissoient les autres, ou pour des sots qui ne savoient que dire, quand ces violons ne jouoient pas. On se moqua de ses raisonnemens : la partie fut liée pour le lendemain, & les violons passerent à la pluralité des voix. *Sénantes*, pour en consoler *Matta*, comme pour faire honneur au repas, porta force santés. Il aima mieux lui faire raison de cette maniere que sur la dispute : le chevalier de Grammont voyant qu'il ne falloit pas grand'chose pour leur échauffer la tête, ne demandoit pas mieux que de les voir aux mains par quelque nouvelle dissertation. Il avoit inutilement jetté de tems en tems quelque propos dans la conversation, pour parvenir à ses fins. S'étant heureusement avisé de lui demander le nom de famille de Madame son épouse, *Sénantes* fort en généalogie, comme sont tous les sots qui ont de la mémoire, se mit à celle de Madame *de Sénantes*, par un embrouillement de filiations qui ne finissoit point. Le chevalier de Grammont

mont fit ſemblant de l'écouter avec une grande attention, & voyant que *Matta* commençoit à perdre patience, il le pria d'écouter bien ce que Monſieur diſoit, & qu'il n'y avoit rien de plus beau. Cela eſt bien galant, dit *Matta* : mais pour moi j'avoue que ſi j'étois marié, j'aimerois mieux m'informer du véritable pere de mes enfans, que de ſavoir quels ſont les grands peres de ma femme. *Sénantes* ſe moquant de ſa groſſiéreté, ne ceſſa point qu'il n'eût conduit les ancêtres de ſon épouſe de branche en branche, juſques à *Yolande de Sénantes*. Cela fait, il offrit de faire voir en moins d'une demi-heure, que les Grammont venoient d'Eſpagne. Eh, que nous importe d'où les Grammont viennent, lui dit *Matta?* Savez-vous bien, Monſeigneur le Marquis, qu'il vaut mieux ne rien ſavoir, que de ſavoir trop de choſes ?

L'autre lui ſoutint le contraire avec chaleur, & préparoit un argument en forme, pour prouver qu'un ignorant eſt un ſot. Mais le chevalier de Grammont, qui connoiſſoit *Matta*, ne douta point qu'il n'envoyât promener le logicien, s'il en venoit à la concluſion du ſyllogiſme. C'eſt pour-

quoi se mettant entre deux, comme leurs voix commençoient à s'élever, il leur dit, que c'étoit se moquer que de s'échauffer ainsi pour rien, & traita la chose sérieusement afin qu'elle fût plus marquée. Le souper finit donc tranquillement par le soin qu'il eut de supprimer les disputes, & d'admettre force vin en leur place.

Le lendemain, *Matta* fut à la chasse, le chevalier de Grammont chez le baigneur, & *Sénantes* à sa maison de campagne. Tandis qu'il y préparoit toutes choses, sans oublier les violons, & que *Matta* chassoit dans la plaine pour gagner de l'appétit, le chevalier de Grammont pensoit à l'exécution de son projet.

Dès que la maniere en fut réglée dans sa tête, on fut avertir sous main l'officier des Gardes, qui servoit auprès de Son Altesse, que monsieur *de Sénantes* avoit eu quelques paroles avec monsieur de *Matta* la nuit précédente en soupant; que l'un étoit sorti dès le matin, & qu'on ne trouvoit point l'autre dans la ville.

Madame Royale, alarmée de cet avis, envoya proptement chercher le chevalier de

Grammont. Il parut surpris, quand Son Altesse en parla. Il avoua bien qu'ils avoient eu quelques paroles : mais qu'il n'avoit pas cru que l'un ou l'autre s'en fût souvenu le jour d'après. Il dit que si le mal n'étoit déja fait, le plus court seroit de s'en assurer jusqu'au lendemain ; & que si l'on pouvoit les trouver, il se faisoit fort de les raccommoder, sans qu'il en fût autre chose. Cela n'étoit pas difficile. On apprit chez monsieur *de Sénantes* qu'il étoit à sa maison de campagne. On y fut ; on le trouva ; l'officier lui donna des gardes, sans lui dire autre chose, & le laissa fort étonné.

Dès que *Matta* fut revenu de sa chasse, madame Royale envoya ce même officier le prier de lui donner sa parole, qu'il ne sortiroit pas jusqu'au lendemain. Ce compliment le surprit. On ne lui en rendit aucune raison. Un bon repas l'attendoit ; il mouroit de faim, & rien ne lui paroissoit si déraisonnable, que de l'obliger à la résidence dans cette conjonćture : mais il avoit donné sa parole ; & ne sachant ce que tout cela vouloit dire, toute sa ressource fut d'envoyer chercher son ami ; mais son ami ne

le vint trouver qu'au retour de la campagne. Il y avoit trouvé *Sénantes* au milieu de ses violons, fort indigné de se voir prisonnier dans sa maison, sur le compte de *Matta* qu'il attendoit pour faire bonne chere. Il s'en plaignit aigrement au chevalier de Grammont, & lui dit qu'il ne croyoit pas l'avoir offensé : mais que s'il aimoit tant le bruit, il le prioit de l'assurer que pour peu que le cœur lui en dit, il auroit contentement à la premiere occasion. Le chevalier de Grammont l'assura que *Matta* n'y avoit jamais songé; qu'il savoit au contraire qu'il l'estimoit infiniment, qu'il falloit que ce fût la tendresse extrême de madame sa femme, qui s'étant alarmée sur le rapport des laquais qui les avoient servis à table, seroit allée chez madame Royale, pour prévenir quelque accident funeste; qu'il le croyoit d'autant plus; qu'il avoit souvent dit à madame *de Sénantes*, en parlant de *Matta*, que c'étoit la plus rude épée de France; comme en effet, ce pauvre garçon ne se battoit jamais, sans avoir le malheur de tuer son homme.

Monsieur *de Sénantes*, un peu radouci,

dit qu'il étoit fort son serviteur, qu'il gronderoit bien sa femme de son impertinente tendresse, & qu'il mouroit d'envie de se revoir avec le cher *Matta*.

Le chevalier de Grammont l'assura, qu'il y alloit travailler, & recommanda bien à ses gardes de ne point le laisser échapper, qu'ils n'eussent des ordres de la Cour, parce qu'il paroissoit qu'il mouroit d'envie de se battre, & qu'ils en répondroient. Il n'en fallut pas davantage pour le faire garder à vue, quoiqu'il n'en fût pas besoin.

Son homme étant en toute assurance de cette maniere, il fallut pourvoir à ses sûretés à l'égard de l'autre. Il regagna la ville; & dès que *Matta* le vit: » Que diable est-ce, » lui dit-il, que cette belle farce qu'on me » fait jouer? Pour moi je ne connois plus » rien aux sottes manieres de ce pays-ci. » D'où vient qu'on me met prisonnier sur » ma parole? D'où vient? dit le chevalier » de Grammont. C'est que tu es encore plus » extraordinaire toi-même que tout cela. » Tu ne saurois t'empêcher d'entrer en dis- » pute avec un bourru, dont tu ne devrois » faire que rire. Quelque valet officieux aura

» sans doute été redire le beau démêlé d'hier
» au soir. On t'a vu sortir de la ville dès le
» matin ; *Sénantes* quelque temps après : en
» faut-il davantage pour que Son Altesse
» Royale se soit cru obligée de prendre ces
» précautions ? *Sénantes* est aux arrêts : on
» ne te demande que ta parole ; ainsi, bien
» loin de prendre la chose comme tu fais,
» j'enverrois très-humblement remercier Son
» Altesse de la bonté qu'elle a de te faire arrê-
» ter, puisque ce n'est qu'à ta considération
» qu'elle s'intéresse dans la chose ; je m'en
» vais faire un tour au Palais, où je tâcherai
» d'éclaircir ce mystere. Cependant, comme
» il n'y a guere d'apparence que cela se
» puisse racommoder de cette nuit, tu feras
» bien de commander à souper ; car je suis
» à toi dans un moment ».

Matta le chargea de ne pas manquer à témoigner sa très-humble reconnoissance à madame Royale de ses bontés, quoiqu'il ne craignît pas plus *Sénantes* qu'il ne l'aimoit ; c'est tout dire.

Le chevalier de Grammont revint au bout d'une demi-heure, avec deux ou trois des connoissances que *Matta* s'étoit faites à la

chasse. Ces messieurs avoient voulu venir sur le bruit de la querelle, & chacun offrit ses services séparément à *Matta* contre l'unique & paisible *Sénantes*. *Matta* les ayant remerciés les retint à souper, & se mit en robe de chambre.

Sitôt que les choses furent dans le train que souhaitoit le chevalier de Grammont, & que vers la fin du repas il vit trotter les santés à la ronde, il se tint assuré de son homme jusqu'au lendemain. Ce fut alors que le tirant à l'écart, avec la permission des conviés, il lui fit une fausse confidence pour déguiser une trahison véritable; & lui dit après avoir exigé plusieurs sermens, de n'en jamais parler, qu'il avoit enfin obtenu de la petite *Saint-Germain*, qu'elle le verroit cette nuit. C'est pourquoi qu'il alloit quitter la compagnie, sous prétexte d'aller jouer à la cour; qu'il le prioit de leur bien faire entendre qu'il ne les quittoit que pour cela; parce que les Piémontois étoient volontiers soupçonneux. *Matta* lui promit de s'en acquitter discrétement, lui dit qu'il feroit ses excuses, sans qu'il fût besoin de prendre congé de la compagnie; & l'ayant embrassé

pour le féliciter fur l'heureux état de fes affaires, il le congédia le plutôt & le plus fecrétement qu'il put, tant il eut peur qu'il ne manquât cette occafion.

Il fe remit à table, charmé de la confidence qu'on venoit de lui faire, & de la part qu'il avoit au fuccès de cette aventure. Il fit fort le plaifant pour donner le change à fes hôtes; fit mille invectives contre la fureur du jeu, qui poffédoit tellement ceux qui s'y livroient, qu'ils quittoient tout pour y paffer les nuits. Il fe moquoit tout haut de la folie du chevalier de Grammont fur cet article; & tout bas, de la crédulité des Piémontois, qu'il trompoit fi finement.

Le repas ne finit que bien avant dans la nuit; & *Matta* fe coucha très-content de ce qu'il avoit fait pour fon ami. Cet ami cependant jouiffoit du fruit de fa perfidie, s'il en faut croire les apparences. La tendre *Sénantes* l'avoit reçu chez elle dans l'état où fe met une perfonne qui veut rehauffer le prix de fa reconnoiffance. Ses charmes n'étoient point négligés; & s'il y a des occafions où l'on détefte le traître, tandis que l'on profite de la trahifon, celle là n'en étoit pas;

& quelque discret que fût le chevalier de Grammont sur ses bonnes fortunes, il ne tint pas à lui qu'on ne crût le contraire. Quoi qu'il en soit, persuadé qu'en amour on gagne toujours de bonne guerre ce qu'on peut obtenir par adresse, on ne voit pas qu'il ait jamais témoigné le moindre repentir de cette supercherie. Mais il est tems que nous le tirions de la cour de Savoie, pour le faire briller dans celle de France.

CHAPITRE V.

LE chevalier de Grammont de retour en France, y soutint merveilleusement la réputation qu'il avoit acquise ailleurs. Alerte au jeu, actif & vigilant en amour; quelquefois heureux, & toujours craint dans les tendres commerces; à la guerre, égal dans les événemens de l'une & de l'autre fortune; d'un agrément inépuisable dans la bonne; plein d'expédiens & de conseils dans la mauvaise.

Attaché d'inclination à Monsieur le prince; témoin, & si on ose le dire, compagnon de la gloire qu'il avoit acquise aux fameuses

journées de Lens, de Norlingues & de Fribourg, les récits qu'il en a si souvent faits, n'ont rien diminué de leur éclat.

Tant qu'il n'eut que quelques scrupules de devoirs, & plusieurs avantages à sacrifier, il quitta tout pour suivre un homme, que de pressans motifs & des ressentimens, qui sembloient en quelque sorte excusables, ne laissoient pas d'écarter du bon chemin. Il l'a suivi dans la premiere disgrace de sa fortune, d'une constance dont on voit peu d'exemples. Mais il n'a pu tenir contre les sujets de plainte qu'il lui a donnés dans la suite, & que ne méritoit pas cet attachement invincible pour lui. C'est pourquoi, sans craindre aucun reproche sur une conduite qui se justifioit assez d'elle-même, comme il étoit un peu sorti de son devoir, pour entrer dans les intérêts de Monsieur le prince, il crut pouvoir en sortir, pour rentrer dans son devoir.

Sa paix fut bientôt faite à la cour. De plus coupables y rentroient en grace, dès qu'ils le vouloient. La reine, encore effrayée du péril où les troubles avoient mis l'état au commencement de sa régence, ne cherchoit

qu'à ramener les esprits par la douceur. La politique du ministre n'étoit, ni sanguinaire, ni vindicative. Ses maximes favorites étoient d'assoupir, plutôt que d'employer les derniers remedes, de se contenter de ne rien perdre dans la guerre, sans se mettre en frais pour gagner quelque chose sur les ennemis; de souffrir qu'on dît beaucoup de mal de lui, pourvu qu'il amassât beaucoup de bien, & de pousser la minorité tout aussi loin qu'il lui seroit possible.

Cette avidité d'amasser ne se bornoit pas à mille moyens que lui en fournissoit l'autorité dont il étoit revêtu : son industrie n'avoit pour objet que le gain. Il aimoit naturellement le jeu : mais il ne jouoit que pour s'enrichir, & trompoit tant qu'il pouvoit pour gagner.

Le chevalier de Grammont, à qui il trouvoit beaucoup d'esprit, & auquel il voyoit beaucoup d'argent, fut bientôt de son goût & de son jeu. Il s'apperçut des subtilités & de la mauvaise foi du cardinal, & crut qu'il lui étoit permis de mettre en usage les talens que la nature lui avoit donnés, non-seulement pour s'en défendre,

mais pour l'attaquer dans les occafions. Ce feroit ici le lieu de parler de ces aventures : mais qui peut les conter avec affez d'agrément & de légéreté, pour remplir l'attente de ceux qui en auroient déja entendu parler ? C'eft en vain qu'on écriroit mot pour mot ces narrations divertiffantes : il femble que leur fel s'évapore fur le papier ; & de quelque maniere qu'elles y foient placées, la vivacité ne s'y trouve plus.

Il fuffira donc de dire, que dans les occafions où l'adreffe fut réciproquement employée, le chevalier emporta l'avantage ; & que s'il fit mal fa cour au miniftre, il eut la confolation de voir que ceux qui s'étoient laiffé gagner, ne retirerent pas dans la fuite de grandes utilités de leur complaifance. Cependant ils refterent toujours dans une foumiffion rampante, tandis que dans mille rencontres, le chevalier de Grammont ne fe contraignoit guere fur fon chapitre. En voici une.

L'armée d'Efpagne commandée par Monfieur le prince & par l'archiduc, affiégeoit *Arras*. La cour s'étoit avancée jufqu'à *Peronne*. Les troupes ennemies auroient donné,

par la prise de cette place, de la réputation à leur armée. Elles en avoient besoin ; car celles de France étoient depuis quelque-tems en possession d'avoir par-tout de l'avantage sur elles.

Monsieur le prince soutenoit un parti chancelant, autant que leurs lenteurs & leurs irrésolutions ordinaires le permettoient : mais comme aux événemens de la guerre, il faut agir indépendamment dans de certaines occasions, qui ne se retrouvent plus lorsqu'on les laisse échapper, toute sa capacité leur étoit souvent inutile. L'infanterie Espagnole ne s'étoit jamais relevée, depuis la bataille de Rocroi ; & celui qui l'avoit ruinée par cette victoire, en combattant contre eux, étoit le seul qui, commandant alors pour eux, pût réparer le mal qu'il leur avoit fait. Mais la jalousie des chefs, & la méfiance du conseil lui lioient les mains.

Cependant *Arras* ne laissoit pas d'être vivement attaqué. Le Cardinal voyoit assez la honte qu'il y avoit à laisser prendre cette place à sa barbe, & presque à la vue du roi. D'un autre côté, c'étoit beaucoup

hasarder que d'en tenter le secours. Monsieur le Prince n'étoit pas homme à négliger la moindre précaution, pour la sûreté de ses lignes. Quand on en attaque sans les forcer, on ne se retire pas comme on veut. Plus les efforts sont vifs, plus le désordre est grand dans la retraite; & monsieur le Prince étoit l'homme du monde qui savoit le mieux profiter de ses avantages. L'armée, que commandoit M. *de Turenne*, plus foible de beaucoup que celle des ennemis, étoit pourtant la seule ressource qu'on eût de ce côté-là. Cette armée battue, la prise d'*Arras* n'étoit pas la seule disgrace qu'on eût à craindre.

Le génie du Cardinal, heureux pour les conjectures où des négociations peu sinceres tiroient d'un mauvais pas, s'effrayoit à la vue d'un péril pressant, & d'un événement décisif. Il crut, que faisant le siége de quelqu'autre place, sa prise dédommageroit de celle d'*Arras*: mais M. *de Turenne*, qui pensoit tout autrement que le Cardinal, prit la résolution de marcher aux ennemis, & ne lui en donna l'avis, qu'après s'être mis en marche. Le courier arriva au fort de ses

inquiétudes, & redoubla ses alarmes : mais il n'y avoit plus moyen de s'en dédire.

Le Maréchal, dont la haute réputation lui avoit acquis la confiance des troupes, n'avoit pas manqué de prendre son parti, devant qu'un ordre précis de la Cour pût l'interdire. L'occasion étoit de celles où les difficultés rehaussent la gloire du succès. Quoique la capacité du général rassurât un peu la Cour, on étoit à la veille d'un événement qui devoit terminer, de maniere ou d'autre, les alarmes & les espérances ; & tandis que le reste des courtisans raisonnoit diversement sur ce qui devoit arriver, le chevalier de Grammont se mit en tête de s'en éclaircir par lui-même. Sa résolution surprit assez la Cour. Ceux qui avoient autant vu d'occasions que lui, sembloient dispensés de ces sortes d'empressemens : mais ses amis lui en parlerent en vain.

Le roi lui en fut bon gré. La reine n'en parut pas moins contente. Il l'assura qu'il lui rapporteroit de bonnes nouvelles. Elle lui promit de l'embrasser, s'il tenoit parole. Le Cardinal lui en promit autant. Il ne fit pas grand cas de cette promesse : mais il la crut

ſincere, parce qu'elle ne devoit rien coûter.

Il partit à l'entrée de la nuit, avec *Caſeau*, que monſieur *de Turenne* avoit dépêché vers leurs majeſtés. Le duc d'*Yorck*, & le marquis d'*Humieres*, commandoient ſous ſes ordres. Le dernier étoit de jour; & à peine paroiſſoit-il, quand le chevalier arriva. Le duc d'*Yorck* ne le reconnut pas d'abord: mais le marquis d'*Humieres* courant à lui les bras ouverts: » Je me doutois bien, dit-il, » que ſi quelqu'un nous venoit voir de la » Cour, dans une occaſion comme celle-ci, » ce ſeroit le chevalier de Grammont. Eh » bien, pourſuivit-il, que fait-on à *Péronne?* On y a grand peur, dit le Che» valier. Et que croit-on de nous? On croit, » pourſuivit-il, que ſi vous battez monſieur » le Prince, vous n'aurez fait que votre » devoir: ſi vous êtes battus, on croira que » vous êtes des fous & des ignorans d'avoir » tout riſqué, ſans égard aux conſéquences. » Voilà, dit le marquis d'*Humieres*, une » nouvelle bien conſolante que tu nous » apportes. Veux-tu que nous te menions » au quartier de monſieur *de Turenne*, pour » lui en faire part, ou ſi tu aimes mieux te » repoſer

» reposer dans le mien : car tu as couru toute
» la nuit, & peut-être n'as-tu pas eu plus
» de repos la précédente. Où prends-tu que
» le chevalier de Grammont ait jamais eu
» besoin de dormir ? lui répondit-il. Fais-
» moi seulement donner un cheval, afin
» que j'aie l'honneur d'accompagner mon-
» sieur le duc d'*Yorck* ; car apparemment il
» n'est en campagne de si bon matin, que
» pour visiter quelques postes «.

La garde avancée n'étoit qu'à la portée du canon de celle des ennemis. Dès qu'ils y furent : » J'aurois envie, dit le chevalier
» de Grammont, de pousser jusqu'à la
» Vedette, lorsqu'ils ont avancé sur cette
» hauteur. J'ai des amis & des connois-
» sances dans leur armée, dont je vou-
» drois bien demander des nouvelles : mon-
» sieur le duc d'*Yorck* voudra bien me le
» permettre ». A ces mots, il s'avança. La Vedette le voyant venir droit à son poste, se mit sur ses gardes. Le Chevalier s'arrêta dès qu'il en fut à portée. La Vedette répondit au signe qu'il lui fit, & en fit un autre à l'Officier, qui s'étant déja mis en marche sur les premiers mouvemens qu'il avoit vu

faire au Chevalier, fut bientôt à lui. Voyant le chevalier de Grammont seul, il ne fit point de difficulté de le laisser approcher. Il pria cet officier de faire ensorte qu'il pût avoir des nouvelles de quelques parens qu'il avoit dans leur armée, & en même-temps lui demanda si le duc d'*Arscot* étoit au siége. » Monsieur, lui dit-il, le voilà qui » vient de mettre pied à terre sous ces arbres » que vous voyez sur la gauche de notre » grande garde. Il n'y a qu'un moment » qu'il étoit ici avec le prince d'*Aremberg* » son frere, le baron de *Limbec* & *Louvi-* » *gny*. Pourrois-je les voir sur ma parole ? » lui dit le Chevalier : Monsieur, dit-il, » s'il m'étoit permis de quitter mon poste, » j'aurois l'honneur de vous y accompa- » gner ; mais je vais leur envoyer dire que ,, monsieur le chevalier de Grammont sou- ,, haite de leur parler ; & après avoir déta- ,, ché un cavalier de sa garde vers eux il ,, revint. Monsieur, lui dit le chevalier de ,, Grammont, puis-je vous demander com- ,, ment je suis connu de vous ,, ? Est-il possible, lui dit l'autre, que monsieur le chevalier de Grammont ne reconnoisse pas *la*

Motte, qui a eu l'honneur de servir si long-temps dans son régiment ? „ Quoi ! c'est „ toi, mon pauvre *la Motte !* Vraiment, „ j'ai eu tort de ne te pas reconnoître ; quoi- „ que tu sois dans un équipage bien diffé- „ rent de celui que je te vis la premiere fois „ à Bruxelles, lorsque tu montrois à danser „ les triolets à madame la duchesse *de* „ *Guise* : & j'ai peur que tes affaires ne „ soient pas en aussi bon état qu'elles étoient „ la campagne d'après que je t'eus donné „ cette compagnie dont tu parles „. Ils en étoient là, quand le duc d'*Arscot*, suivi de ceux dont on vient de parler, arriva au galop. Le chevalier de Grammont fut embrassé de toute la troupe avant que de pouvoir leur parler. Bientôt arriverent une infinité d'autres connoissances, avec autant de curieux des deux partis, qui le voyant sur la hauteur, s'y assembloient avec tant d'empressement, que les deux armées, sans dessein, sans treve, & sans supercherie, s'alloient mêler en conversation, si par hasard monsieur *de Turenne* ne s'en fût apperçu de loin. Ce spectacle le surprit. Il y accourut ; & le marquis d'*Humieres* lui conta l'arrivée

du chevalier de Grammont, qui avoit voulu parler à la Vedette, avant que d'aller au quartier général. Il ajouta qu'il ne comprenoit pas comment diable il avoit fait pour rassembler les deux armées autour de lui, depuis un moment qu'il les avoit quittés. „ Effectivement, dit monsieur *de Turenne*, „ voilà un homme bien extraordinaire. Mais „ il est juste qu'il nous vienne un peu voir, „ après avoir rendu sa premiere visite aux ennemis „ : & à ces mots, il fit partir un aide-de-camp, pour rappeller les officiers de son armée, & pour dire au chevalier de Grammont l'impatience qu'il avoit de le voir.

Cet ordre arriva dans le temps qu'il en vint un semblable aux officiers des ennemis. Monsieur le Prince, averti de cette paisible entrevue, n'en avoit point été surpris, d'abord qu'on lui eut dit que c'étoit le chevalier de Grammont. Il avoit seulement ordonné à *Lussan* de rappeller les officiers, & de prier le Chevalier qu'il pût lui parler le lendemain sous ces mêmes arbres. Il le promit en cas que monsieur *de Turenne* le trouvât bon, comme il n'en doutoit point.

On le reçut auſſi agréablement dans l'armée du roi, qu'on avoit fait dans celle des ennemis. Monſieur *de Turenne* eſtimoit ſa franchiſe, autant qu'il étoit charmé de ſon eſprit. Il lui ſut bon gré d'être le ſeul des courtiſans qui le fût venu voir dans une conjoncture comme celle-là. Les queſtions qu'il lui fit ſur la Cour, étoient moins pour apprendre des nouvelles, que pour ſe divertir de la maniere dont il lui conteroit les inquiétudes & les différentes alarmes. Le chevalier de Grammont lui conſeilla de battre les ennemis, s'il ne vouloit être chargé de l'événement d'une entrepriſe qu'il voyoit que le Cardinal ne lui avoit pas ordonnée. Monſieur *de Turenne* lui promit de faire de ſon mieux pour ſuivre cet avis, & lui promit de plus, qu'en cas qu'il réuſsît, il lui feroit tenir parole par la reine. Il ajouta qu'il n'étoit pas fâché que monſieur le Prince eût ſouhaité de lui parler. Ses meſures étoient priſes pour l'attaque des lignes. Il en entretint le chevalier de Grammont en particulier, & ne lui cacha que le jour de l'exécution. Cela fut inutile. Il avoit trop vu, pour ne pas juger; par ſes lumieres & les obſerva-

tions qu'il fit, que dans le poste qu'il avoit pris, la chose ne pouvoit plus différer.

Il partit le lendemain pour son rendez-vous, accompagné d'un trompette; & à l'endroit que monsieur *de Lussan* lui avoit marqué la veille, il trouva monsieur le Prince. Dès qu'il eut mis pied à terre, „ est-il possible, lui dit-il, en l'embrassant, que ce soit le chevalier de Grammont; & que je le voie dans le parti „ contraire? C'est vous-même, que j'y „ vois, répondit le chevalier de Grammont, „ & je m'en rapporte à vous, Monseigneur, „ si c'est la faute du chevalier de Grammont, ou la vôtre, que nous ne soyons „ plus dans le même parti. Il faut l'avouer, „ dit monsieur le Prince, s'il y en a qui „ m'ont abandonné comme des ingrats & „ des misérables, tu m'as quitté comme „ j'ai quitté moi-même, en honnête-homme, qui croit avoir raison. Mais oublions tous sujets de ressentiment, & dis-moi ce que tu viens faire ici, toi, que „ je croyois à *Péronne* avec la Cour? Le „ voulez-vous savoir! dit-il. Je viens, ma „ foi, vous sauver la vie. Je vous connois,

„ vous ne sauriez vous empêcher d'être au „ milieu des ennemis dans un jour d'occa- „ sion. Il ne vous faudroit qu'avoir votre „ cheval tué sous vous, & être pris les „ armes à la main, pour être traité par ce „ Cardinal-ci, comme votre oncle *de* „ *Montmorency* le fut par l'autre. Je viens „ donc vous tenir un cheval tout prêt, en „ cas de semblable malheur, afin qu'on ne „ vous coupe pas la tête. Ce ne seroit pas „ la premiere fois, dit monsieur le Prince, „ en riant, que tu m'aurois rendu de ces „ services; quoique le danger alors fût „ moins grand qu'il pourroit l'être à pré- „ sent, si j'étois pris „.

De cette conversation ils tomberent sur des discours moins sérieux. Monsieur le Prince le questionna sur la Cour, sur les dames, sur le jeu, sur l'amour; & revenant insensiblement à la conjoncture dont il étoit question, le chevalier de Grammont, ayant demandé des nouvelles des officiers de sa connoissance, qui étoient restés auprès de lui, M. le Prince lui dit qu'il ne tiendroit qu'à lui d'aller jusques aux lignes, où il pourroit voir, non-seulement ceux dont il de-

mandoit des nouvelles, mais la diſpoſition des quartiers & tous les retranchemens. Le chevalier de Grammont y conſentit, & monſieur le Prince, après lui avoir tout montré, l'ayant remené juſqu'à leur rendez-vous : „ Hé bien, Chevalier, lui dit-il, quand „ crois-tu que nous te revoyons ! Ma foi, „ lui dit-il, vous venez d'en uſer ſi galamment, que je ne veux point vous le „ cacher. Tenez-vous prêt une heure avant „ le jour; car vous pouvez compter que „ nous vous attaquerons demain au matin. „ Je ne vous en avertirois peut-être pas, ſi „ on m'en avoit fait confidence : mais quoi „ qu'il en ſoit, fiez-vous à ma parole „. Non, tu ne te démens point, dit monſieur le Prince, en l'ayant encore embraſſé. Le chevalier de Grammont regagna le camp de monſieur *de Turenne* à l'entrée de la nuit. Tout s'y diſpoſoit à l'attaque des lignes; & ce n'étoit plus un ſecret parmi les troupes.

Eh bien, Monſieur le Chevalier, on a été bien aiſe de vous voir, lui dit monſieur *de Turenne* : „ & monſieur le Prince „ vous aura bien fait des queſtions & des

» amitiés ?

„ amitiés ? Il en a usé le plus civilement du „ monde, lui dit le Chevalier de Grammont : & pour me faire voir qu'il ne me „ prenoit pas pour un espion, il m'a mené „ jusqu'aux retranchemens, & aux lignes, „ où il m'a fait voir de quoi vous bien rece- „ voir. Et qu'en croit-il ? Il est persuadé „ que vous l'attaquerez cette nuit, ou de- „ main à la petite pointe du jour ; car vous „ autres grands capitaines, poursuivit le „ Chevalier, vous connoissez la manœuvre „ les uns des autres, que c'est une mer- „ veille „.

Monsieur *de Turenne* reçut volontiers cette louange d'un homme qui n'en donnoit pas indifféremment à tout le monde. Il lui communiqua la disposition des attaques, en lui témoignant qu'il étoit bien-aise qu'un homme, qui avoit vu tant d'occasions, fût témoin de celle-là, & qu'il comptoit pour beaucoup de l'avoir auprès de lui. Mais comme il crut qu'il n'avoit pas trop du reste de cette nuit pour se reposer après avoir passé l'autre sans dormir, il le laissa au Marquis d'*Humieres*, qui lui donnoit à souper, & qui le logeoit.

La journée ſuivante fut celle des Lignes d'*Arras*, où Monſieur *de Turenne* victorieux vit ajouter un nouvel éclat à ſa gloire, & dans laquelle le Prince *de Condé*, quoique vaincu, ne perdit rien de celle qu'il avoit acquiſe ailleurs.

Il y a tant de relations de cette fameuſe journée, qu'il ſeroit ſuperflu d'en parler ici. Le chevalier de Grammont, à qui, comme volontaire, il étoit permis de ſe trouver partout, en a rendu meilleur compte que pas un autre. Le chevalier de Grammont ſe trouva bien d'une activité qui ne l'abandonnoit ni en paix ni en guerre, & d'une préſence d'eſprit qui lui fit porter des ordres comme venant du Général, ſi à propos que Monſieur *de Turenne*, délicat d'ailleurs ſur ces matieres, l'en remercia, quand l'affaire fut finie, en préſence de tous les Officiers, & le chargea d'en porter la premiere nouvelle à la cour.

Il ne faut d'ordinaire, pour ces expéditions, que trouver les poſtes bien fournies, être en haleine, ou s'être pourvu de relais; mais il eut bien d'autres obſtacles à ſurmonter. En premier lieu, des partis d'ennemis,

répandus de tous côtés, s'oppoſoient à ſon paſſage. Enſuite des courtiſans avides & officieux, qui, dans ces occaſions, ſe poſtent ſur les avenues pour eſcamoter la nouvelle d'un pauvre courier. Cependant ſon adreſſe le ſauva des uns & trompa les autres.

Il avoit pris, pour l'eſcorter juſqu'à moitié chemin de *Bapaume*, huit ou dix Maîtres commandés par un officier de ſa connoiſſance; perſuadé que le plus grand danger ſeroit entre le camp & la premiere poſte. Il n'eut pas fait une lieue qu'il en fut convaincu. L'officier le ſuivoit de près; & ſe retournant vers lui, « Si vous n'êtes pas bien monté, dit-il, je » vous conſeille de regagner le camp; car » moi, je vais bientôt paſſer à toute bride. » Monſieur, lui dit l'officier, j'eſpere vous » tenir compagnie, quelque train que vous » alliez, juſqu'à ce que vous ſoyez en lieu de » ſûreté. J'en doute, lui dit-il, car voilà des » Meſſieurs qui ſe diſpoſent à vous venir voir. » Eh! ne voyez-vous pas, lui répondit cet » officier, que ce ſont de nos gens qui font » repaître leurs chevaux? Non : mais je vois » fort bien que ce ſont des Cravates de l'ar- » mée ennemie : » & là-deſſus lui ayant fait

remarquer qu'ils montoient à cheval, il ordonna aux cavaliers qui l'escortoient, de se disposer pour faire diversion, & donna des deux vers *Bapaume*.

Il montoit un anglois fort vîte; mais s'étant enfourné dans un chemin creux, dont le terrein étoit mou & bourbeux, il eut à ses trousses messieurs les Cravattes, qui, jugeant que c'étoit quelque officier de considération, n'avoient eu garde de prendre le change, & s'étoient attachés à le poursuivre sans se mettre en peine des autres. Le mieux monté du parti commençoit à l'approcher; car les chevaux anglois, qui vont vîte comme le vent en terrein uni, se démêlent assez mal des mauvais chemins. Le Cravatte avoit le mousqueton haut, & lui crioit de loin bon quartier. Le chevalier de Grammont, qui voyoit qu'on gagnoit sur lui, & que quelques efforts que fît son cheval dans un terrein pesant, il seroit joint à la fin, quitta tout à coup le chemin de *Bapaume*, pour se jetter dans une chaussée à droite qui s'en éloignoit. Dès qu'il y fut, s'arrêtant comme pour écouter la proposition du Cravatte, il laissa prendre un peu d'haleine à son cheval, tandis que l'autre, qui

croyoit qu'il ne l'attendoit que pour se rendre, faisoit tous ses efforts pour s'en mettre en possession, & crevoit son cheval pour arriver avant le reste de ses compagnons qui suivoient la file.

Un moment de réflexion fit envisager au chevalier de Grammont la désagréable aventure que ce seroit au sortir d'une victoire si glorieuse, & des périls d'un combat si bien disputé, d'être pris par des coquins, qui ne s'y étoient point trouvés ; & au lieu d'être reçu en triomphe, d'être embrassé d'une grande reine pour la nouvelle importante dont il étoit chargé, de se voir traîné en chemise par les vaincus.

Pendant cette courte méditation, le Cravatte éternel s'étoit approché jusques à la portée de sa carabine, qu'il présentoit toujours en lui offrant bon quartier. Mais le chevalier de Grammont, à qui cette offre & la maniere dont on la faisoit déplaisoient également, fit un petit signe de la main, pour qu'on cessât de le coucher en joue ; & sentant son cheval en haleine, il baissa la main, partit comme un éclair, & laissa son

TAYLOR INST.

Cravatte si étonné, qu'il ne s'avisa pas seulement de lui tirer son coup.

Dès qu'il eut gagné *Bapaume*, il prit des chevaux frais. Celui qui commandoit dans la place avoit toutes sortes d'égards pour lui. Il l'assura que personne n'avoit encore passé ; qu'il lui seroit fidele, & qu'il arrêteroit tous ceux qui viendroient après lui, excepté les courriers de monsieur *de Turenne*.

Il ne lui restoit plus qu'à se garantir de ceux qui devoient se mettre à l'affut aux environs de *Peronne*, pour courir d'aussi loin qu'ils le verroient, & porter sa nouvelle à la Cour, sans la savoir. Il savoit que le maréchal *Du-Plessis*, celui *de Villeroy*, & *Gaboury* s'en étoient vantés à monsieur le cardinal avant son départ. Ce fut donc pour éluder cette embuscade, qu'il prit deux cavaliers bien montés à *Bapaume* ; & dès qu'il fut à une lieue de la ville, après leur avoir donné à chacun deux louis d'or, pour être fideles, il leur ordonna de prendre les devans, de faire fort les effrayés, de dire à ceux qui les questionneroient : « Que tout étoit perdu ; » que le chevalier de Grammont étoit resté à » *Bapaume*, n'étant pas pressé de porter une

» mauvaiſe nouvelle ; & que, pour eux, ils
» avoient été pourſuivis par des Cravattes ré-
» pandus par-tout depuis la défaite.

Tout réuſſit comme il l'avoit projetté. Les cavaliers furent interceptés par *Gaboury*, dont l'empreſſement avoit devancé les deux maréchaux ; mais quelques queſtions qu'on leur fît, ils jouerent ſi bien leur rôle, que la conſternation avoit déja gagné *Péronne*, & que des bruits incertains de la défaite ſe diſoient à l'oreille parmi les courtiſans, lorſque monſieur le chevalier de Grammont arriva.

Rien ne rehauſſe tant le prix d'une bonne nouvelle, que la fauſſe alarme d'une mauvaiſe. Cependant, quoique la ſienne fût accompagnée de ce relief, il n'y eut que leurs majeſtés qui la reçurent avec les tranſports de joie qu'elle méritoit.

La reine lui tint parole de la meilleure grace du monde. Elle l'embraſſa devant tous les courtiſans. Le roi n'y parut pas moins ſenſible : mais le cardinal, ſoit pour diminuer le mérite d'une nouvelle qui demandoit une récompenſe de quelque prix, ſoit par le retour de cette inſolence que lui donnoit la

prospérité, fit semblant de ne le pas écouter d'abord ; & ayant appris ensuite que les lignes avoient été forcées, que l'armée d'Espagne étoit battue, & qu'*Arras* étoit secouru : & monsieur le Prince, dit-il, est-il pris ? Non, dit le chevalier de Grammont. Il est donc mort ? ajouta le cardinal. Encore moins, répondit le chevalier de Grammont. Belle nouvelle ! dit le cardinal, d'un air de mépris ; & à ces mots, il passa dans le cabinet de la reine, avec leurs majestés. Il le fit heureusement pour le chevalier de Grammont, qui n'auroit pas manqué de lui faire quelque réponse emportée, dans l'indignation que lui donnoient ces deux belles questions, & la conclusion qu'il en avoit tirée.

La Cour étoit remplie des espions de son éminence. Une foule de courtisans & de curieux l'ayant environné, selon la coutume, il fut bien aise de dire devant les esclaves du cardinal, une partie de ce qu'il avoit sur le cœur, & qu'il lui auroit peut-être dit à lui-même, en reprenant son air ironique. « Ma » foi, messieurs, dit-il, rien n'est tel que » d'avoir du zele & de l'empressement pour » les rois & les grands princes, dans les ser-

» vices qu'on leur rend. Vous avez vu l'air » gracieux que sa majesté m'a fait ; vous êtes » témoins comme la reine m'a tenu parole : » mais pour monsieur le cardinal, il a reçu » ma nouvelle, comme s'il n'y gagnoit pas » plus qu'il n'a fait à la mort *de Pierre Ma-* » *zarin.* »

Il y avoit là de quoi faire évanouir des gens qui se seroient intéressés sincérement pour lui ; & la fortune la mieux établie eût été ruinée par une plaisanterie beaucoup moins sensible dans d'autres tems. Car il la faisoit en présence de témoins qui n'attendoient que l'occasion de la pouvoir rendre dans toute sa malignité, pour se faire un mérite de leur vigilance auprès d'un ministre puissant & absolu. Le chevalier de Grammont en étoit trop persuadé ; cependant quelque inconvénient qu'il en prévît, il ne laissa pas de s'en applaudir.

Les rapporteurs s'acquiterent dignement de leur devoir. Cependant, l'affaire tourna tout autrement qu'ils ne l'avoient espéré. Le lendemain, comme le chevalier de Grammont étoit au dîner de LL. MM., le cardinal y vint, & s'approchant de lui, comme tout

le monde s'en éloignoit par respect : « Chevalier, lui dit-il, la nouvelle que vous » avez apportée est bonne. Leurs majestés en » sont contentes : & pour vous montrer que » je crois y gagner beaucoup plus qu'à la » mort *de Pierre Mazarin*, si vous voulez » venir dîner chez moi, nous jouerons ; car » la reine nous veut donner de quoi : & cela » par-dessus le premier marché. »

Voilà de quelle maniere le chevalier de Grammont avoit osé choquer un si puissant ministre ; & voilà tout le ressentiment qu'en témoigna le moins vindicatif de tous les ministres. Il y avoit véritablement quelque chose de grand à un homme de son âge, de ne respecter l'autorité des ministres qu'autant qu'ils étoient respectables par leur mérite. Il s'en applaudissoit avec toute la Cour, & se laissoit agréablement flatter d'avoir seul osé conserver quelque espece de liberté dans une servitude générale. Mais ce fut peut-être l'impunité de cette insulte au cardinal, qui lui attira depuis quelques inconvéniens sur des témérités moins heureusement hasardées.

Cependant, la Cour revint. Le cardinal, qui sentoit bien qu'il n'y avoit plus moyen

de tenir son maître en tutelle ; accablé de soins & de maladies, comblé de trésors, dont il ne savoit que faire, & raisonnablement chargé de la haine publique, tourna toutes ses pensées à terminer le plus utilement qu'il pourroit pour la France, un ministere qui l'avoit si cruellement agitée. Ainsi, tandis qu'il mettoit sur pied les commencemens sinceres d'une paix ardemment desirée, les plaisirs & l'abondance commençoient à régner dans la Cour.

Les fortunes du chevalier de Grammont y furent long-tems diverses dans l'amour & dans le jeu. Estimé des courtisans ; recherché des beautés qu'il ne servoit pas, redoutable à celles qu'il servoit ; mieux traité de la fortune que de l'amour, mais se dédommageant de l'une par l'autre ; toujours gai, toujours vif, & dans les commerces essentiels toujours honnête-homme.

C'est dommage qu'il faille interrompre ici la suite de son histoire par un intervalle de quelques années comme on a déja fait dans le commencement de ces Mémoires. Il n'y a point de vuide qu'on ne doive regretter dans une vie dont les moindres particularités ont

eu quelque chose de divertissant ou de singulier. Mais soit qu'il ne les ait pas cru dignes d'occuper une place parmi les autres événemens, ou qu'il n'en ait conservé qu'une idée confuse, il faut passer à des endroits de ces fragmens plus éclaircis pour en venir au sujet de son voyage en Angleterre.

La paix des Pyrenées, le mariage du roi, le retour de monsieur le prince & la mort du cardinal, donnoient une autre face à l'état. Toute la France avoit les yeux sur son roi : rien ne l'égaloit ni par les graces de sa personne, ni pour la grandeur de son air ; mais on ne lui connoissoit pas encore ce génie supérieur, qui, remplissant ses sujets d'admiration, l'a dans la suite rendu si redoutable à toute l'Europe. L'amour & l'ambition, ressorts invisibles des intrigues & des mouvemens de toutes les cours, étoient attentifs aux premieres démarches qu'il feroit. Les plaisirs se promettoient un empire souverain sur un prince tenu dans l'éloignement des connoissances nécessaires pour gouverner, & l'ambition ne se flattoit de régner dans la cour que sur l'esprit de ceux qui pouvoient se disputer le ministere;

mais on fut surpris de voir tout-à-coup briller des lumieres qu'une prudence en quelque façon nécessaire avoit si long-tems dissimulées.

Une application ennemie des délices qui s'offrent à cet âge, & qu'une puissance illimitée refuse rarement, l'attacha tout entier aux soins du gouvernement. Tout le monde admira ce changement merveilleux; mais tout le monde n'y trouva pas son compte. Les grands devinrent petits devant un maître absolu; les courtisans n'approchoient qu'avec vénération du seul objet de leurs respects & du seul arbitre de leur fortune. Ceux qui naguere étoient de petits tyrans dans leurs provinces ou dans les places frontieres, n'en étoient plus que les Gouverneurs. Les graces, selon le bon plaisir du maître, s'accordoient tantôt aux mérites, tantôt aux services. Il n'étoit plus question d'importuner ou de menacer la cour pour en obtenir.

Le chevalier de Grammont regardoit comme un prodige l'attention de son maître pour les soins de son état. Il ne pouvoit comprendre qu'on voulût l'assujetir à cet âge aux regles qu'il s'étoit prescrites, qu'on

ôtât tant d'heures aux plaisirs pour les donner aux devoirs ennuyeux & aux fonctions fatigantes du gouvernement : mais il louoit le Seigneur de ce qu'on n'avoit désormais plus d'hommages à rendre, ni plus de cour à faire, qu'à celui auquel ils étoient légitimement dûs. Impatient des cultes serviles qu'on rend à la fortune d'un Ministre, il n'avoit pas fléchi devant l'autorité des cardinaux qui s'étoient succédés. Jamais il n'avoit encensé le pouvoir arbitraire du premier, ni donné ses suffrages aux artifices de l'autre ; mais aussi jamais il n'avoit tiré du cardinal *de Richelieu* qu'une Abbaye, qu'on ne pouvoit refuser à sa qualité : & jamais il n'avoit eu de *Mazarin* que ce qu'il lui avoit gagné au jeu.

L'expérience de plusieurs années à la suite d'un grand capitaine, lui avoit donné de la capacité pour la guerre : mais dans une paix universelle, il n'en étoit plus question. Il jugea qu'au milieu d'une cour florissante en beautés, & abondante en argent, il ne devoit s'occuper que du soin de plaire à son maître, de faire valoir les avantages que la nature lui avoit donnés pour le jeu, & de

mettre en ufage de nouveaux ftratagêmes en amour.

Il réuffit affez bien dans les deux premiers de ces projets ; & comme il s'étoit dès-lors établi pour maxime de fa conduite, de s'attacher uniquement au roi dans toutes les vues de fon établiffement ; de ne refpecter la faveur que lorfqu'elle feroit foutenue du mérite ; de fe faire aimer des courtifans & craindre des miniftres ; de tout ofer pour rendre de bons offices, & de ne rien entreprendre aux dépens de l'innocence, il fe vit bientôt des plaifirs du roi, fans que l'envie des courtifans en parût révoltée. Le jeu lui fut favorable : mais l'amour ne le fut pas, ou pour mieux dire, l'inquiétude & la jaloufie l'emporterent fur fa prudence naturelle, dans une conjoncture où il en avoit le plus de befoin.

La Motte Houdancourt étoit une des filles de la reine mere. Quoique ce ne fût pas une beauté éclatante, elle avoit ôté des amans à la célebre *Meneville*. Il fuffifoit alors que le roi jetât les yeux fur une jeune perfonne de la cour pour ouvrir fon cœur aux efpérances, & fouvent à la tendreffe : mais s'il lui par-

loit plus d'une fois, les courtisans se le tenoient pour dit ; & ceux qui avoient eu des prétentions ou de l'amour, retiroient très-humblement l'une & l'autre, pour ne lui offrir plus que des respects : mais le chevalier de Grammont s'avisa de faire tout le contraire ; peut-être pour conserver un caractere de singularité qui ne valoit rien dans cette occasion.

Il n'avoit jamais songé à elle : mais dès qu'il la crut honorée de l'attention de son maître, il crut qu'elle méritoit la sienne : & s'étant mis sur les rangs, il lui devint bientôt fort incommode, sans lui persuader qu'il fût fort amoureux. Elle se lassa de ses persécutions. Il ne se rebuta point pour ses mauvais traitemens ni pour ses menaces. Ses premieres tracasseries ne firent pas beaucoup d'éclat, parce qu'elle espéra qu'il s'en corrigeroit ; mais s'étant témérairement obstiné dans ses manieres, elle s'en plaignit. Ce fut alors qu'il s'apperçut que si l'amour rend les conditions égales, ce n'est pas entre rivaux. Il fut banni de la cour ; & ne trouvant aucun lieu en France qui pût le consoler de ce qu'il y regrettoit le plus, la présence & la

vue de son maître, après avoir fait quelques légeres réflexions sur sa disgrace, & quelques petites imprécations contre celle qui la causoit, il prit enfin la résolution de passer en Angleterre.

CHAPITRE VI.

La curiosité de voir un homme également fameux par ses forfaits & par son élévation, avoit déja fait passer une premiere fois le chevalier de Grammont en Angleterre. La raison d'état se donne de beaux priviléges. Ce qui lui paroît utile devient permis; & tout ce qui est nécessaire est honnête en fait de politique. Tandis que le Roi d'Angleterre cherchoit la protection de l'Espagne dans les Pays-Bas, ou celle des Etats en Hollande, d'autres puissances envoyoient une célebre ambassade à Cromwel.

Cet homme, dont l'ambition s'étoit ouvert le chemin à la puissance souveraine par de grands attentats, s'y maintenoit par des qualités dont l'éclat sembloit l'en rendre digne. La nation la moins soumise qui soit

en Europe subissoit patiemment un joug qui ne lui laissoit pas seulement l'ombre d'une liberté dont elle est si jalouse ; & Cromwel, maître de la République, sous le titre de protecteur, craint dans le Royaume, plus redoutable encore au dehors, étoit au plus haut point de gloire lorsque le chevalier de Grammont le vit ; mais il ne lui vit aucune apparence de cour. Une partie de la noblesse proscrite, l'autre éloignée des affaires ; une affectation de pureté dans les mœurs, au lieu de luxe que la pompe des cours étale ; tout cela n'offroit que des objets tristes & sérieux dans la plus belle ville du monde ; & le chevalier de Grammont ne remporta de ce voyage que l'idée du mérite d'un scélérat, & l'admiration de quelques beautés cachées qu'il n'avoit pas laissé de déterrer.

Ce fut tout autre chose au voyage dont nous allons parler. La joie du rétablissement de la royauté paroissoit encore par-tout : la nation, avide de changement & de nouveauté, goûtoit le plaisir d'un gouvernement naturel, & sembloit respirer au sortir d'une longue oppression. Enfin ce même peuple, qui, par une abjuration solemnelle, avoit

exclus jufqu'à la poftérité de fon prince légitime, s'épuifoit en fêtes & en réjouiffances pour fon retour.

Il y avoit près de deux ans qu'il étoit rétabli, lorfque le chevalier de Grammont arriva. La réception qu'il eut dans cette cour lui fit bientôt oublier l'autre ; & les engagemens qu'il prit dans la fuite en Angleterre, adoucirent le regret d'avoir quitté la France.

C'étoit une belle retraite pour un exilé de fon caractere : tout flattoit fon goût ; & fi les aventures qu'il y eut ne furent pas les moins confidérables, ce furent fans doute les plus agréables qu'il ait eues. Mais avant que d'en parler, il ne fera pas hors de propos de donner une idée de la cour d'Angleterre, telle qu'elle étoit alors.

La néceffité des affaires avoit expofé Charles II, dès fa premiere jeuneffe, aux travaux & aux périls d'une guerre fanglante. L'étoile du Roi fon pere ne lui avoit laiffé pour héritage que fa mauvaife fortune & fes difgraces. Elles l'accueillirent par-tout ; mais ce ne fut qu'après avoir lutté jufqu'à l'extrémité contre une fortune ennemie, qu'il s'étoit foumis aux décrets de la Providence.

Ce qu'il y avoit de grand pour la nobleſſe ou pour la fidélité, l'avoit ſuivi dans ſon exil; & ce qu'il y avoit de plus diſtingué parmi la jeuneſſe s'étant raſſemblé dans la ſuite auprès de ſa perſonne, compoſoit une cour digne d'une meilleure fortune.

L'abondance & les proſpérités qui ne font, à ce qu'on prétend, que corrompre les ſentimens, ne trouverent rien à gâter dans une cour indigente & vagabonde. La néceſſité au contraire, qui fait mille biens malgré qu'on en ait, leur tenoit lieu d'éducation; & l'on ne voyoit que de l'émulation parmi eux ſur la gloire, ſur la politeſſe & ſur la vertu.

Au milieu d'une petite cour ſi floriſſante en mérite, le Roi d'Angleterre étoit repaſſé deux ans avant le tems dont on parle, pour monter ſur un trône qu'il devoit, ſelon les apparences, remplir auſſi dignement que les plus glorieux de ſes prédéceſſeurs. La magnificence étalée dans cette occaſion, s'étoit renouvellée à ſon couronnement. La mort du Duc *de Gloceſter* & celle de la princeſſe royale, qui la ſuivit de près, avoient interrompu ces magnificences par un long deuil,

dont on fortit enfin pour fe préparer à la réception de l'Infante de Portugal.

Ce fut au fort des fêtes que l'on faifoit pour cette nouvelle reine, dans tout l'éclat d'une cour brillante, que le chevalier de Grammont vint contribuer à fa magnificence & à fes plaifirs.

Tout accoutumé qu'il fût à la grandeur de celle de France, il fut furpris de la politeffe & de la pompe de celle d'Angleterre. Le roi ne cédoit à perfonne ni pour la taille ni pour la mine : il avoit l'efprit agréable, l'humeur douce & familiere. Son ame, fufceptible d'impreffions oppofées, étoit compatiffante pour les malheureux, inflexible pour les fcélérats, & tendre jufqu'à l'excès. Il étoit capable de tout dans les affaires preffantes, & incapable de s'y appliquer quand elles ne l'étoient pas. Son cœur étoit fouvent la dupe, plus fouvent encore l'efclave de fes engagemens.

Le Duc d'*Yorck* étoit d'un caractere bien différent : on lui attribuoit un courage à toute épreuve, une religion inviolable pour fa parole, de l'économie dans les affaires, de la hauteur, de l'application, de la fierté,

placées chacune en leur rang. Obſervateur ſcrupuleux des regles du devoir & des loix de la juſtice, il paſſoit pour ami fidele & pour implacable ennemi.

Sa morale & ſa juſtice, quelque tems combattues par la bienſéance, en avoient enfin triomphé en reconnoiſſant mademoiſelle *Hyde*, fille d'honneur de madame la princeſſe royale, qu'il avoit ſecrétement épouſée en Hollande. Son pere, dès-lors miniſtre d'Angleterre, appuyé de cette nouvelle protection, ſe vit bientôt à la tête des affaires, & penſa les gâter. Ce n'eſt pas qu'il manquât de capacité; mais il avoit encore plus de préſomption.

Le duc d'*Ormont* avoit la confiance & l'eſtime de ſon maître : il en étoit digne par la grandeur de ſes ſervices, l'éclat de ſon mérite & de ſa naiſſance, & les biens qu'il avoit abandonnés pour ſuivre la fortune de ſon maître. Les courtiſans mêmes n'oſerent murmurer de le voir grand-maître de la maiſon du roi, premier gentilhomme de la chambre, vice-roi d'Irlande. C'étoit juſtement le maréchal de Grammont par le caractere de l'eſprit & la nobleſſe des ma-

nieres ; & comme le maréchal de Grammont, c'étoit l'honneur de la cour de son maître.

Le Duc *de Boukingham* & le Comte de *Saint-Albans*, étoient en Angleterre ce que l'on a vu en France : l'un plein d'esprit & de feu, dissipoit sans éclat les biens immenses où il étoit rentré : l'autre, d'un génie médiocre, s'étoit élevé de rien à une fortune considérable, & sembloit l'augmenter en perdant au jeu, & en tenant une grosse table.

Le chevalier *de Barklai*, depuis Comte *de Falmouth*, étoit confident & favori du roi, commandoit la compagnie des gardes du duc d'*Yorck*, & le gouvernoit lui-même. Il n'avoit rien de brillant dans l'extérieur. Son esprit étoit à-peu-près de même ; mais ses sentimens étoient dignes de la fortune qui l'attendoit ; lorsque sur le point de son élévation, il fut tué sur mer. Jamais le désintéressement n'a si bien marqué la noblesse d'une ame. Il n'avoit pour objet que la gloire de son maître. Son crédit n'étoit employé qu'à lui faire récompenser les services, ou répandre des graces sur le mérite. Si poli dans le commerce, qu'il paroissoit humilié

par la faveur, & si vrai dans tous ses procédés, qu'on ne l'eût pas pris pour un homme de cour.

Le fils du duc d'*Ormond*, & ses neveux, avoient été à la cour du roi dans son exil, & ne la déshonoroient pas depuis son retour. Le comte d'*Aran* avoit une adresse singuliere dans toutes sortes d'exercices : grand joueur de paume & de guitare, & galant avec assez de succès. Le comte d'*Ossery*, son frere aîné, n'avoit pas tant de brillant, mais beaucoup d'élévation & de probité.

L'aîné des *Hamilton*, leur cousin, étoit l'homme de la cour qui se mettoit le mieux. Il étoit bien fait de sa personne, & possédoit ces talens heureux, qui menent à la fortune, & qui font réussir en amour. C'étoit le courtisan le plus assidu, l'esprit le mieux tourné, les manieres les plus polies & l'attention la plus réguliere pour son maître qu'on pût avoir. Personne ne dansoit mieux, & personne n'étoit si coquet : mérite qu'on comptoit pour quelque chose dans une cour, qui ne respiroit que les fêtes & la galanterie. Il n'est pas étonnant qu'avec ces qualités il ait occupé dans la suite la place

de mylord *Falmouth* : mais il eſt étonnant que la même deſtinée l'ait enlevé, comme ſi cette guerre n'eût été déclarée que contre le mérite, & que ce genre de combat n'eût été fatal qu'aux eſpérances preſque certaines d'une fortune éclatante. Cela n'arriva pourtant que quelques années après.

Le beau *Sidney*, moins dangereux qu'il ne le paroiſſoit, avoit trop peu de vivacité pour ſoutenir le fracas dont menaçoit ſa figure ; mais c'étoit le petit *Germain*, ſur qui pleuvoient de tous côtés les bonnes fortunes. Le vieux *Saint-Albans*, ſon oncle, l'avoit dès long-tems adopté, quoique cadet de tous ſes neveux. On ſait quelle table le bon homme tenoit à Paris, tandis que le roi ſon maître mouroit de faim à Bruxelles, & que la reine mere, ſa maîtreſſe, ne faiſoit pas grand' chere en France.

Germain, ſoutenu de l'opulence de ſon oncle, n'avoit pas eu de peine à faire une figure conſidérable à ſon arrivée chez la princeſſe d'*Orange*. Les pauvres courtiſans du roi ſon frere n'avoient rien à lui diſputer ſur l'équipage & la magnificence ; & ces deux articles font ſouvent autant de chemin

en amour que le vrai mérite. Il n'en faut point d'autre exemple ; car quoiqu'il fût brave & bien gentilhomme, il n'avoit ni actions d'éclat ni naiſſance diſtinguée pour lui donner du relief ; & pour ſa figure, il n'y avoit pas de quoi ſe récrier. Il étoit petit, il avoit la tête groſſe & les jambes menues : ſon viſage n'étoit pas déſagréable, mais il avoit de l'affectation dans le port & dans les manieres. Il n'avoit pour tout eſprit qu'une routine d'expreſſion qu'il employoit tantôt pour la raillerie, tantôt pour les déclarations ſelon que l'occaſion s'en préſentoit. Voilà ſur quoi ſe fondoit un mérite ſi redoutable en amour.

La princeſſe royale y fut priſe toute la premiere. Mademoiſelle *Hyde* avoit fait quelques pas ſur ceux de ſa maîtreſſe : ce fut ce qui le mit d'abord en crédit : ſa réputation s'étoit établie en Angleterre avant ſon arrivée. Il ne faut que de la prévention dans l'eſprit des femmes pour trouver de l'accès dans leurs cœurs. *Germain* les trouva dans des diſpoſitions ſi favorables pour lui, qu'il n'eut plus qu'à parler.

Ce fut en vain qu'on s'apperçut qu'une

réputation si légérement établie, étoit encore plus foiblement soutenue. L'entêtement continua : la comtesse de *Castelmaine*, vive & connoisseuse, suivit le faux brillant qui l'avoit séduite ; & quoique détrompée sur une vogue qui promettoit tant & qui tenoit si peu, son entêtement ne voulut point se démentir. Elle soutint la gageure, jusqu'au point de se brouiller avec le roi, tant elle avoit bien placé la constance pour la premiere fois.

Tels étoient les héros de la cour. Pour les beautés, on ne pouvoit s'y tourner sans en voir. Celles de réputation étoient cette même comtesse de *Castelmaine*, depuis duchesse *de Cleveland*, madame *de Chesterfield*, madame *de Shrewsbery*, mesdames *Roberts*, madame *Midleton*, mesdemoiselles *Brouk*, & cent autres du même éclat qui brilloient à la cour ; mais c'étoient mademoiselle d'*Hamilton* & mademoiselle *Stwart*, qui en étoient le principal ornement.

La nouvelle reine n'y ajouta guere d'éclat ni par sa présence ni par sa suite. Cette suite étoit alors composée de la comtesse *de Panétra*, passée avec elle en qualité de dame

d'atour, de six monstres, qui se disoient filles d'honneur, & d'une *Duegna*, autre monstre, qui se portoit pour gouvernante de ces rares beautés.

Pour les hommes, c'étoient *Francisco de Mélo*, frere de la *Panétra*, un certain *Tauranvédez*, qui se faisoit appeler Dom *Pédro Francisco Corréo de Silva*, fait à peindre; mais plus fou lui seul que tous les Portugais ensemble. Il étoit beaucoup plus fier de ses noms que de sa bonne mine; mais le duc *de Boukingham*, plus fou que lui, mais plus railleur, y ajouta celui de *Pierre du Bois*. Il en fut tellement indigné, qu'après beaucoup de plaintes inutiles & quelques menaces sans effet, le pauvre *Corréo de Sylva* fut contraint de quitter l'Angleterre, tandis que l'heureux duc *de Boukingham* héritoit d'une nymphe Portugaise qu'il lui avoit enlevée, aussi-bien que deux de ses noms, & qui étoit plus affreuse encore que les filles de la reine. Il y avoit outre cela, six aumôniers, quatre boulangers, un parfumeur Juif, & un certain officier, apparemment sans fonction, qui s'appeloit le Barbier de l'Infante. *Catherine de Bragance* n'avoit

garde de briller dans une cour charmante où elle venoit régner. Elle ne laissa pas d'y réussir assez dans la suite. Le chevalier de Grammont, dès long-tems connu de la famille royale, & de la plupart des hommes de la cour, n'eut qu'à faire connoissance avec les dames. Il ne lui fallut point d'interprete pour cela : elles parloient toutes assez pour s'expliquer, & toutes entendoient le françois assez bien pour ce qu'on avoit à leur dire.

La cour étoit toujours grosse chez la reine : elle l'étoit moins chez la duchesse ; mais elle y étoit plus choisie. Cette princesse avoit l'air grand, la taille assez belle, peu de beauté, beaucoup d'esprit, & tant de discernement pour le mérite, que tout ce qui en avoit dans l'un ou l'autre sexe, étoit distingué chez elle. Un air de grandeur dans toutes ses manieres la faisoit considérer comme née dans un rang qui la mettoit si près du trône. La reine mere étoit de retour après le mariage de madame, & c'étoit dans sa cour que les deux autres se rassembloient.

Le chevalier de Grammont fut bientôt du goût de tout le monde. Ceux qui ne l'avoient pas encore vu, furent surpris qu'un François

pût être de son caractere. Le retour du roi, qui avoit attiré toutes sortes de nations dans sa cour, y avoit un peu décrié les François; car loin que les personnes de distinction y eussent paru des premiers, on n'avoit vu que de petits étourdis, plus sots & plus emportés les uns que les autres, méprisant tout ce qui ne leur ressembloit pas, croyant introduire le bel air en traitant les Anglois d'étrangers dans leur propre pays.

Le chevalier de Grammont, au contraire, familier avec tout le monde, s'accommodoit à leurs coutumes, mangeoit de tout, & s'accoutumoit facilement à des manieres qu'il ne trouvoit ni grossieres ni sauvages; & faisant voir une complaisance naturelle, au lieu de l'impertinente délicatesse des autres, toute l'Angleterre fut charmée d'un esprit qui dédommageoit agréablement de ce qu'on avoit souffert du ridicule des premiers.

Il fit d'abord sa cour au roi, & fut de ses plaisirs. Il jouoit gros jeu, & ne perdoit que rarement. Il trouvoit si peu de différence aux manieres & à la conversation de ceux qu'il voyoit le plus souvent, qu'il ne lui

paroiſſoit pas qu'il eût changé de pays. Tout ce qui peut occuper agréablement un homme de ſon humeur, s'offroit par-tout aux divers penchans qui l'entraînoient, comme ſi les plaiſirs de la cour de France l'euſſent quitté pour l'accompagner dans ſon exil.

Il étoit tous les jours retenu pour quelques repas ; & ceux qui voulurent le régaler à leur tour, furent obligés enfin de prendre leurs meſures, & de le prier huit ou dix jours devant celui qu'ils devoient lui donner à manger. Ces empreſſemens deviennent fatigans à la longue ; mais comme ces devoirs ſemblent indiſpenſables pour un homme de ſon caractere, & que c'étoient les plus honnêtes gens de la cour qui l'en accabloient, il en ſubit la néceſſité de bonne grace : mais il ſe conſerva toujours la liberté de ſouper chez lui.

L'heure de ſes repas, à la vérité, dépendoit du jeu ; c'eſt-à-dire, qu'elle étoit fort incertaine ; mais on y mangeoit délicatement, avec l'aide d'un valet ou deux, qui s'entendoient en bonne chere, qui ne ſervoient pas mal, & qui valoient encore mieux.

La compagnie n'étoit pas nombreuſe à ces petits repas; mais elle étoit choiſie. Ce qu'il y avoit de meilleur à la cour en étoit d'ordinaire; mais l'homme du monde qui lui convenoit le plus pour ces occaſions, n'y manquoit jamais. C'étoit le célebre *Saint-Evremont*, hiſtorien exact, mais trop libre du *Traité des Pyrenées*, exilé comme lui, quoique pour des raiſons fort différentes.

La fortune, heureuſement pour l'un & pour l'autre, l'avoit conduit en Angleterre quelque tems avant le chevalier de Grammont, après avoir eu le tems de ſe repentir en Hollande de la beauté de cette fameuſe ſatyre.

Le chevalier de Grammont étoit dès ce tems-là ſon héros : ils avoient l'un & l'autre ce que l'expérience du grand monde, & le commerce des honnêtes gens, peuvent ajouter aux naturels heureux. *Saint-Evremont*, moins occupé des entêtemens frivoles, faiſoit de tems en tems de petites leçons au chevalier de Grammont; & par des réflexions ſur le paſſé, tâchoit à le redreſſer ſur le préſent, ou à l'inſtruire ſur l'avenir. « Vous » voilà, lui diſoit-il, dans le plus agréable

» train de vie qu'un homme de votre hu-
» meur puiſſe ſouhaiter. Vous faites les
» délices d'une cour toute jeune, toute vive
» & toute galante : pas une partie de plaiſir
» que le roi ne vous y mette ; vous jouez
» du matin juſqu'au ſoir, ou, pour mieux
» dire, du ſoir au matin, ſans ſavoir ce que
» c'eſt que de perdre. Loin de laiſſer ici
» l'argent que vous y avez apporté, comme
» vous faites ailleurs, vous l'avez doublé,
» triplé, multiplié preſque au-delà de vos
» ſouhaits, malgré cette dépenſe exhorbi-
» tante que vous faites imperceptiblement.
» Voilà, ſans doute, la plus heureuſe ſitua-
» tion du monde. Tenez-vous-y, Chevalier,
» & n'allez pas gâter vos affaires par le re-
» nouvellement de vos vieux péchés. Fuyez
» l'amour, en cherchant les autres plaiſirs ;
» il ne vous a pas été favorable juſqu'à pré-
» ſent. Vous ſavez ce que la galanterie vous
» coûte : tout le monde ici n'en fait pas
» tant que vous. Jouez fort & ferme, ré-
» jouiſſez la cour par votre agrément : di-
» vertiſſez le roi par votre eſprit & vos
» récits ſinguliers ; mais fuyez des engage-
» mens capables de vous ôter ce mérite, &

» de faire oublier que vous êtes étranger, » & banni dans cet heureux séjour.

» La fortune peut se lasser de vous y favo» riser. Que fussiez-vous devenu, si votre der» niere disgrace vous eût accueilli dans ces » épuisemens d'argent où nous vous avons » vu? Ménagez ce dieu nécessaire, en renon» çant à l'autre. On s'ennuiera plutôt de ne » vous plus voir à la cour de France que vous » ne vous lasserez de celle-ci : mais, quoi » qu'il en soit, faites provision d'argent. » Quand on en a beaucoup, on se console » de son exil. Je vous connois, mon cher » chevalier : s'il vous vient en tête de séduire » une femme, ou de supplanter un homme, » les gains du jeu ne suffiront pas pour vos » présens & pour vos corruptions. Non, le » jeu, tout favorable qu'il vous puisse être, » ne vous sauroit tant faire gagner, que l'a» mour vous fera perdre, si vous y succom» bez.

» Vous êtes en possession de mille qualités » brillantes qui vous distinguent ici : libéral, » officieux, poli, délicat, &, pour l'agré» ment de l'esprit, inimitable. Dans un » examen rigoureux, peut-être tout cela ne

» se trouveroit-il pas au pied de la lettre. Mais
» ce sont de beaux endroits ; & puisque l'on
» vous les passe, ne vous montrez point ici
» par d'autre. Car en amour, vous n'êtes rien
» moins que ce que je viens de dire, si tant
» est qu'on puisse donner le nom d'amour à
» vos façons de faire.

» Mon petit faquin de philosophe, dit le
» chevalier de Grammont ; tu fais ici le Caton
» de Normandie..... Est-ce que je mens ?
» poursuivit *Saint-Evremont*. N'est-il pas
» vrai, que dès qu'une femme vous plaît,
» votre premier soin est d'apprendre si elle est
» aimée d'un autre : & le second de la faire
» enrager ; car de vous en faire aimer est le
» dernier de vos soins. Vous ne vous mettez
» d'ordinaire sur les rangs, que pour troubler
» le repos de quelqu'autre. Une maîtresse qui
» n'auroit pas d'amans, seroit sans appas
» pour vous, & sans prix pour elle, si elle
» en avoit. Tous les lieux par où vous avez
» passé n'en fournissent-ils pas mille exem-
» ples ? Parlerai-je de votre coup d'essai à
» *Turin ;* du tour que vous fîtes à Fontaine-
» bleau au courrier de la princesse Palatine,
» que vous volâtes sur le grand chemin ? En

» ce bel exploit n'étoit que pour vous mettre
» en possession de quelques marques de sa
» tendresse pour un autre, & pouvoir lui
» donner de la confusion & des inquiétudes,
» par des reproches & par des menaces, que
» vous n'étiez pas en droit de lui faire.

» Qui jamais, avant vous s'étoit avisé de
» se mettre en embuscade sur un degré, pour
» troubler un homme en bonne fortune,
» pour le retirer par le pied à moitié monté
» dans la chambre de sa maîtresse? Cepen-
» dant, voilà comme il vous plut d'en user
» pour votre ami le duc *de Boukingham*,
» comme il se glissoit la nuit chez.... & cela,
» sans être seulement son rival. Que de gri-
» sons en campagne pour la d'*Olone!* Que
» de stratagêmes, de supercheries & de per-
» sécutions pour la comtesse *de Fiesque?* Elle
» qui peut-être vous eût été fidelle, si vous
» ne l'aviez forcée vous-même à ne l'être pas.
» En dernier lieu, car le détail de vos ini-
» quités seroit infini, permettez-moi de vous
» demander pourquoi vous êtes ici? N'en
» sommes-nous pas obligés à ce mauvais gé-
» nie, qui vous a témérairement inspiré la
» tracasserie jusques dans les amusemens ga-

» lans de votre maître ? Soyez donc sage ici » sur ce chapitre. Toutes les places sont prises » auprès des beautés de la cour ! & de quel- » que docilité que soient les Anglois à l'é- » gard de leurs épouses, ils ne sont point » gens à s'accoutumer aux inconstances d'une » maîtresse, ni à souffrir patiemment les » avantages d'un rival. Laissez-les en repos, » & ne vous faites point inutilement haïr.

» Vous ne réussirez point auprès de celles » qui ne sont pas mariées. On veut ici des » desseins sérieux, & du fond de terre. Vous » avez aussi peu de l'un que de l'autre. Cha- » que pays a ses manieres. En Hollande, les » filles sont de facile accès & de bonne com- » position : & dès qu'elles sont mariées, ce » sont autant de Lucreces. Chez vous les » femmes sont fort coquettes avant le ma- » riage & beaucoup plus après : mais pour » ici, c'est un miracle quand une fille écoute » sur un autre ton que celui du sacrement, » & je ne vous crois pas encore assez aban- » donné du Seigneur pour y songer. »

Tels étoient les sermons de *Saint-Evremont*, mais il avoit beau prêcher. Le chevalier de Grammont ne l'écoutoit que pour le

plaisir : & quoiqu'il convînt des vérités, il faisoit peu de cas des conseils. En effet, se lassant des faveurs de la fortune, ce fut justement en ce tems-là qu'il se mit à poursuivre celles de l'amour.

La *Midleton* fut la premiere qu'il attaqua. C'étoit une des plus belles femmes de la ville, & peu connue encore à la cour ; assez coquette pour ne rebuter personne ; assez magnifique pour vouloir aller de pair avec celles qui l'étoient le plus : mais trop mal avec la fortune pour pouvoir en soutenir la dépense. Tout cela convenoit au chevalier de Grammont. Ainsi, sans s'amuser aux formalités, il ne s'adressa qu'à son portier pour être introduit, & choisit un de ses amans pour être son confident.

Cet amant qui avoit bien autant d'esprit qu'un autre, est le comte *de Ranallagh* d'aujourd'hui, & s'appelloit *Jones* en ce tems-là. Ce qui l'engageoit à servir le chevalier de Grammont, étoit le dessein de traverser un rival le plus dangereux, & d'être relayé par un autre d'une dépense qui commençoit à lui peser. Le chevalier de Grammont pourvut à l'un & à l'autre comme il l'avoit souhaité.

Bientôt grisons furent en campagne, lettres

& préſens trotterent. On l'écoutoit tant qu'il voulut; on ſe laiſſa lorgner; on répondit même; mais ce fut tout. Il s'apperçut que la belle prenoit volontiers, mais qu'elle ne donnoit que peu. Cela fit que ſans renoncer à ſes prétentions ſur elle, il ſe mit à chercher fortune ailleurs.

Il y avoit une des filles d'honneur de la reine, qui s'appelloit *Warmeſtré.* C'étoit une beauté toute différente de l'autre. La *Middleton*, bien faite, blonde & blanche, avoit dans les manieres & le diſcours quelque choſe de précieux & d'affecté. L'indolente langueur dont elle ſe paroit n'étoit pas du goût de tout le monde. On s'endormoit aux ſentimens de délicateſſe qu'elle vouloit expliquer ſans les comprendre; & elle ennuyoit en voulant briller. A force de ſe tourmenter là-deſſus, elle tourmentoit tous les autres; & l'ambition de paſſer pour bel eſprit, ne lui a donné que la réputation d'ennuyeuſe, qui ſubſiſtoit long-tems après ſa beauté.

L'autre étoit brune. Elle n'avoit point de taille, encore moins d'air; mais avec des couleurs très-vives, c'étoit des yeux pleins de feu, des regards agaçans qui n'épargnoient

rien pour engager, & qui promettoient tout pour retenir. La fuite n'a que trop fait voir qu'elle consentoit à ce qu'ils promettoient de plus téméraire.

C'étoient entre ces deux déités que flottoient les vœux du chevalier de Grammont, & que ses présens étoient partagés. Les gants parfumés, les miroirs de poche, les étuis garnis, les pâtes d'abricots, les essences, & autres menues denrées d'amour, arrivoient de Paris chaque semaine, avec quelque nouvel habit pour lui : mais à l'égard des présens plus solides, comme vous diriez boucles d'oreilles, diamans, brillans, & belles guinées de Dieu, cela se trouvoit en espece dans la ville de Londres, & les Belles s'en accommodoient comme si cela fût venu de plus loin.

La beauté de Mademoiselle *Stwart* commençoit alors à faire du bruit. La comtesse *de Castelmaine* s'apperçut que le roi la regardoit. Mais au lieu de s'en alarmer, elle favorisa tant qu'elle put ce nouveau goût, soit par une imprudence ordinaire à celles qui se croient au-dessus des autres, soit qu'elle voulût par cet amusement détourner l'attention

du

du roi, du commerce qu'elle avoit avec Germain. Elle ne se contentoit pas de paroître sans inquiétude sur une distinction dont toute la cour commençoit à s'appercevoir, elle affecta d'en faire sa favorite, la mit dans tous les soupers qu'elle donnoit au roi, & dans la confiance de ses propres charmes, poussant la témérité jusqu'au bout, elle la retenoit souvent à coucher. Le roi qui ne manquoit guere à venir chez la *Castelmaine* avant qu'elle se levât, ne manquoit guere aussi d'y trouver mademoiselle *Stwart* au lit avec elle. Les objets les plus indifférens ont des attraits dans un nouvel entêtement. Cependant, l'imprudente *Castelmaine* ne fut point jaloüse que cette rivale parût auprès d'elle en cet état; sûre, quand bon lui sembleroit, de triompher de tout ce que ces occasions auroient eu de plus avantageux pour la *Stwart* : mais il en alla tout autrement.

Le Chevalier de Grammont voyoit ce manege sans y pouvoir rien comprendre : mais comme il étoit attentif aux penchans du roi, il se mit à lui faire sa cour, en exagérant le mérite de cette nouvelle maîtresse. C'étoit une figure de plus d'éclat qu'elle n'étoit tou-

chante. On ne pouvoit avoir guere moins d'eſprit ni plus de beauté. Tous ſes traits étoient beaux & réguliers, mais ſa taille ne l'étoit pas. Cependant elle étoit menue, aſſez droite, & plus grande que le commun des femmes. Elle avoit de la grace, danſoit bien, parloit françois mieux que ſa langue naturelle; elle étoit polie, poſſédoit cet air de parure après lequel on court, & qu'on n'attrappe guere, à moins que de l'avoir pris en France dès ſa jeuneſſe. Tandis que ſes charmes faiſoient leur chemin dans le cœur du roi, ceux de la *Caſtelmaine* ſe donnoient du bon tems au gré de tous ſes caprices.

Madame *Hyde* tenoit un rang aſſez conſidérable parmi les beautés, qu'une prévention aveugle avoit coëffées du mérite de *Germain*. Elle venoit d'épouſer un homme qu'elle avoit aimé. Par ce mariage, elle étoit belle-ſœur de madame la ducheſſe, brillante par ſon propre éclat, pleine d'agrément & d'eſprit. Cependant elle crut, que tant qu'on ne parleroit point d'elle pour *Germain*, tous les autres avantages ne feroient rien pour ſa gloire; & ce fut pour y mettre la derniere main, qu'elle s'aviſa de ſe jetter à ſa tête.

Elle étoit d'une taille médiocre ; elle avoit la peau d'une blancheur éblouiſſante, les mains jolies, & le pied ſurprenant, en Angleterre même. Une longue habitude avoit tellement attendri ſes regards, que ſes yeux ne s'ouvroient qu'à la chinoiſe ; & quand elle lorgnoit, on eût dit qu'elle faiſoit quelque choſe de plus.

Germain la reçut d'abord : mais ne ſachant bientôt qu'en faire, il trouva bon de la ſacrifier à la *Caſtelmaine.* Le ſacrifice ne lui déplut pas. C'étoit beaucoup pour ſa gloire, d'avoir enlevé *Germain* à tant de concurrentes : mais ce n'étoit rien pour le reſte.

Jacob Hall, fameux danſeur de corde, étoit en vogue à Londres dans ce tems-là. Sa diſpoſition & ſa force charmoient en public : on vouloit voir ce que c'étoit en particulier, car on lui trouvoit dans ſon habit d'exercice, toute une autre conformation, & bien d'autres jambes que celles du fortuné *Germain.* Le voltigeur ne trompa point les conjectures de la *Caſtelmaine*, à ce que prétendoient celles du public, & ce que publioient maints couplets de chanſons, beaucoup plus à l'honneur du danſeur que de la com-

teſſe : mais elle ſe mit bien au-deſſus de tous ces petits bruits, & n'en parut que plus belle.

Pendant que la ſatyre s'exerçoit à ſes dépens, on ſe battoit tous les jours pour les faveurs d'une autre beauté, qui n'en étoit guere plus chiche qu'elle. C'étoit Madame *de Shrewsbury*.

Le comte d'*Arran*, qui l'avoit ſervie des premiers, n'avoit pas été des derniers à la quitter. Cette beauté, moins fameuſe pour ſes conquêtes que pour les malheurs qu'elle a cauſés, mettoit ſon plus grand mérite à être plus ſémillante que les autres. Comme perſonne ne pouvoit ſe vanter d'avoir été ſeul dans ſes bonnes graces, perſonne auſſi ne pouvoit ſe plaindre d'en avoir été mal reçu.

Germain trouva mauvais qu'elle ne lui eût point fait d'avances, ſans conſidérer qu'elle n'en avoit pas le tems. Sa gloire en fut piquée : mais ce fut mal-à-propos qu'il s'aviſa de l'enlever à ſes autres amans.

Thomas Howard, frere du comte *de Carlile*, en étoit un. Il n'y avoit point d'homme en Angleterre, ni plus brave ni mieux fait Quoique ſon air fût froid, & que ſes ma-

nieres paruſſent douces & pacifiques, perſonne n'étoit, ni plus fier, ni plus emporté. La *Shrewsbury* donnant tête baiſſée dans les premieres agaceries de l'invincible *Germain*, *Howard* ne le trouva pas bon. Elle s'en mit peu en peine; cependant, comme elle vouloit le ménager, elle conſentit à recevoir une collation qu'il lui avoit ſi ſouvent propoſée, qu'elle n'oſa plus s'en défendre: un certain jardin, appellé Spring Garden, devoit être la ſcene de cette fête.

Dès que la partie fut liée, *Germain* en fut averti ſous main. *Howard* avoit une compagnie dans le régiment des Gardes; & un des ſoldats de cette compagnie jouoit aſſez bien de la muſette. Cette muſette fut de la fête; & *Germain* ſe trouva dans le jardin comme par haſard; enflé de ſes premieres proſpérités, il s'étoit mis ſur ſon air vainqueur pour achever cette derniere conquête. Dès qu'il parut dans le jardin, la *Shrewsbury* parut ſur le balcon.

Je ne ſais comme elle trouva ſon héros, mais *Howard* ne le trouva pas à ſon gré. Cela n'empêcha pas qu'il ne montât au premier ſigne qu'elle lui fit; & ne ſe contentant

pas de faire le petit tyran dans une fête qui n'étoit pas à son intention, après s'être emparé des lorgneries de la belle, il épuisa ses lieux communs & toute sa petite ironie, à railler le repas, & à tourner la musique en ridicule.

Howard n'étoit pas grand railleur : mais comme il étoit encore moins endurant, trois fois le festin fut sur le point d'être ensanglanté : mais trois fois il supprima son impétuosité naturelle, pour faire éclater ailleurs son ressentiment sans obstacle.

Germain, sans faire attention à sa mauvaise humeur, poursuivit sa pointe, parla toujours à Madame *de Shrewsbury*, & ne la quitta point qu'après le repas.

Il se coucha, fier de ce triomphe, & fut réveillé le lendemain par un cartel. Il prit pour second, *Gilles Rawling*, homme de bonne fortune, & gros joueur. *Howard* se servit de *Dillon*, adroit & brave, fort honnête homme, & par malheur intime ami de *Rawling*.

Dans ce combat, la fortune ne fut point pour les favoris de l'amour. Le pauvre *Rawling* y fut tué tout roide ; & *Germain*,

percé de trois coups d'épée, fut porté chez son oncle, avec fort peu de signes de vie.

Pendant que le bruit de cet événement occupoit la cour, selon les divers intérêts que l'on y prenoit, le chevalier de Grammont eut avis par *Jones* son ami, son confident & son rival, qu'un autre s'empressoit auprès de la *Midleton*. C'étoit *Montaigu*, peu dangereux pour sa figure, mais fort à craindre par son assiduité, par l'adresse de son esprit, & par d'autres talens qui sont comptés pour quelque chose, quand il est permis de les faire valoir.

Il n'en falloit pas la moitié tant, pour mettre en mouvement toute la vivacité du chevalier de Grammont sur la concurrence. Ses inquiétudes réveillerent en lui ce que le desir de vengeance, le malin vouloir & l'expérience peuvent imaginer d'expédiens pour troubler le repos d'un rival, & pour désespérer une maîtresse. Son premier mouvement fut de lui renvoyer ses lettres, & de lui redemander son argent, avant que de commencer à la tourmenter : mais rejettant ce projet comme indigne de l'injustice qu'on lui faisoit, il étoit sur le point de travailler

à la désolation de la pauvre *Midleton*, lorsqu'il vit par hasard Mademoiselle d'*Hamilton*. Dès ce moment, plus de ressentiment contre la *Midleton*; plus d'empressement pour la *Warmestré*; plus d'inconstance, plus de vœux flottans. Cet objet les fixa tous : & de ses anciennes habitudes, il ne lui resta que l'inquiétude & la jalousie.

Ses premiers soins furent de plaire : mais il vit bien qu'il falloit pour réussir, s'y prendre tout autrement qu'il n'avoit fait jusqu'alors.

La famille de Mademoiselle d'*Hamilton*, assez nombreuse, occupoit une maison grande & commode près de la cour. Celle du Duc d'*Ormont* ne bougeoit. Ce qu'il y avoit de plus distingué dans Londres s'y trouvoit tous les jours.

Le chevalier de Grammont y fut reçu selon son mérite & sa qualité, il s'étonna d'avoir employé tant de tems ailleurs : mais après avoir fait cette connoissance, il n'en chercha plus.

Tout le monde convenoit que Mademoiselle d'*Hamilton* étoit digne de l'attachement le plus sincere & le plus sérieux. Rien n'étoit

meilleur que sa naissance ; & rien de plus charmant que sa personne.

CHAPITRE VII.

Le chevalier de Grammont, peu content de ses galanteries, se voyant heureux sans être aimé, devint jaloux sans être amoureux.

La *Midleton*, comme on a dit, alloit éprouver comme il s'y prenoit pour tourmenter, après avoir éprouvé ce qu'il savoit pour plaire.

Il fut la chercher chez la reine, où il y avoit bal. Elle y étoit : mais par bonheur pour elle, Mademoiselle d'*Hamilton* y étoit aussi. Le hasard avoit fait, que, de toutes les belles personnes de la cour, c'étoit celle qu'il avoit le moins vue, & celle qu'on lui avoit le plus vantée. Il la vit donc pour la premiere fois de près, & s'apperçut qu'il n'avoit rien vu dans la cour avant ce moment. Il l'entretint ; elle lui parla. Tant qu'elle dansa, ses yeux furent sur elle ; & dès ce moment, plus de ressentiment contre la *Midleton*. Elle étoit dans cet heureux âge,

où les charmes du beau sexe commencent à s'épanouir. Elle avoit la plus belle taille, la plus belle gorge & les plus beaux bras du monde. Elle étoit grande & gracieuse jusque dans le moindre de ses mouvemens. C'étoit l'original que toutes les femmes copioient pour le goût des habits & l'air de la coëffure. Elle avoit le front ouvert, blanc & uni : les cheveux bien plantés & dociles pour cet arrangement naturel, qui coûte tant à trouver. Une certaine fraîcheur, que les couleurs empruntées ne sauroient imiter, formoit son teint. Ses yeux n'étoient pas grands : mais ils étoient vifs, & ses regards signifioient tout ce qu'elle vouloit. Sa bouche étoit pleine d'agrémens, & le tour de son visage étoit parfait. Un petit nez, délicat & retroussé, n'étoit pas le moindre ornement d'un visage tout aimable. Enfin à son air, à son port, à toutes les graces répandues sur sa personne entiere, le chevalier de Grammont ne douta point qu'il n'y eût de quoi former de préjugés avantageux sur tout le reste. Son esprit étoit à-peu-près comme sa figure. Ce n'étoit point par ses vivacités importunes, dont les saillies ne font qu'étour-

dir, qu'elle cherchoit à briller dans la conversation. Elle évitoit encore plus cette lenteur affectée dans le discours dont la pesanteur assoupit : mais sans se presser de parler, elle disoit ce qu'il falloit, & pas davantage. Elle avoit tout le discernement imaginable pour le solide & le faux brillant ; & sans se parer à tout propos des lumieres de son esprit, elle étoit réservée, mais très-juste dans ses décisions. Ses sentimens étoient pleins de noblesse, fiers à outrance, quand il en étoit question. Cependant elle étoit moins prévenue sur son mérite, qu'on ne l'est d'ordinaire, quand on en a tant. Faite comme on vient de dire, elle ne pouvoit manquer de se faire aimer : mais loin de le chercher, elle étoit difficile sur le mérite de ceux qui pouvoient y prétendre.

Plus le chevalier de Grammont étoit persuadé de ces vérités, plus il s'efforçoit de plaire, & de persuader à son tour. Son esprit amusant, sa conversation vive, légere & toute nouvelle, le faisoient écouter : mais il étoit embarrassé de ce que les présens, qui faisoient si promptement leur chemin dans son ancienne méthode, n'étoient plus de

saison dans celle dont il falloit désormais se servir.

Il avoit un vieux valet-de-chambre nommé *Termes*, hardi voleur, & menteur encore plus effronté. Il avoit coutume de partir de Londres toutes les semaines, pour les commissions dont on a parlé : mais depuis la disgrace de la *Midleton*, & l'aventure de la *Warmestré*, le seigneur *Termes* n'étoit plus employé que pour les habits que son maître faisoit venir de Paris, & ne s'acquittoit pas toujours fidélement de cette commission, comme on va voir.

La reine avoit de l'esprit, & mettoit tous ses soins à plaire au roi, par les complaisances qui coûtoient le moins à sa tendresse. Elle étoit attentive aux plaisirs & aux amusemens qu'elle pouvoit fournir, sur-tout lorsqu'elle devoit en être.

Elle avoit imaginé pour cet effet une mascarade galante, où ceux qu'elle nomma pour danser, devoient représenter différentes nations. Elle donna du tems pour s'y préparer, & durant ce tems on peut croire que les tailleurs, les couturieres & les brodeurs ne furent pas sans occupation. Les beautés qui

devoient en être n'étoient guere plus tranquilles ; cependant, Mademoiselle d'*Hamilton* eut assez de loisir pour faire deux ou trois petites pieces, dans une conjoncture si favorable pour le ridicule qu'on pouvoit donner aux impertinentes de la cour. Il y en avoit deux qui l'étoient par excellence. L'une étoit Madame *de Monsery*, femme de son cousin germain ; & l'autre étoit une fille d'honneur de la duchesse, qu'on appelloit *Blake*.

La premiere, que son mari n'avoit pas assurément épousée pour ses beaux yeux, étoit faite comme la plupart des riches héritieres, pour qui l'équitable nature semble avare de ses richesses, à mesure qu'elles sont comblées de celles de la fortune. Elle avoit la taille d'une femme grosse sans l'être, mais elle boitoit avec plus de raison. Car de deux jambes infiniment courtes, elle en avoit une qui l'étoit beaucoup plus que l'autre. Un visage assortissant mettoit la derniere main au désagrément de sa figure.

Mademoiselle *Blake* étoit une autre espece de ridicule. Sa taille n'étoit, ni bien, ni mal. Son visage étoit de la derniere fadeur,

& son teint se fourroit par-tout, avec deux petits yeux reculés, garnis de paupieres blondes, longues comme le doigt; avec ces attraits, elle se mettoit en embuscade pour surprendre les cœurs : mais elle s'y seroit tenue en vain, sans l'arrivée du marquis de *Brisacier*. Le ciel sembloit les avoir faits l'un pour l'autre. Il avoit tout ce qu'il faut dans l'extérieur & dans les manieres, pour éblouir une créature de son caractere. Il parloit éternellement sans rien dire, & renchérissoit dans ses habits sur les modes les plus outrées. La *Blake* crut que tout ce fracas s'adressoit à elle, & le seigneur *Brisacier* crut que ces longues paupieres de la *Blake* n'avoient jamais couché que lui en joue. On s'apperçut du bien qu'ils se vouloient, cependant ils n'en étoient qu'aux muets interpretes, quand Mademoiselle d'*Hamilton* s'avisa de se mêler de leurs affaires.

Elle voulut faire les choses dans l'ordre, & commença par sa cousine *de Monsery*, à cause de sa qualité. Les deux entêtemens de cette derniere, étoient la danse & la parure. La magnificence des habits n'étoit pas soutenable avec sa figure; mais quoique la danse

fût encore plus insoutenable, elle ne manquoit pas un bal de la cour; & la reine avoit assez de complaisance pour le public, pour ne jamais manquer de la faire danser; mais il n'y eut pas moyen de la mettre d'une fête aussi sérieuse & aussi magnifique, que cette mascarade. La *Monsery* séchoit d'impatience pour les ordres qu'elle attendoit.

Ce fut sur cette inquiétude, dont Mademoiselle d'*Hamilton* fut avertie, qu'elle forma le dessein de se donner une petite fête aux dépens de cette folle. La reine envoyoit des billets à celles qu'elle nommoit, dans lesquels la maniere dont elles devoient se mettre étoit marquée. Mademoiselle d'*Hamilton* fit écrire un billet tout semblable pour Madame *de Monsery*, en Babylonniene.

Elle assembla son conseil pour aviser aux moyens de le faire tenir. Ce conseil étoit composé d'un de ses freres & d'une sœur, qui se divertissoient volontiers aux dépens de ceux qui le méritoient. Après avoir consulté quelque-tems, on vint à bout de faire tenir ce billet en main propre. Mylord *Monsery* ne faisoit que de sortir d'avec elle, quand elle le reçut. Il étoit fort honnête

homme, aſſez ſérieux, fort ſévere, & mortel ennemi du ridicule. La laideur de ſa femme ne lui étoit pas tant à charge que le ton qu'elle ſe donnoit dans toutes les occaſions qui s'en préſentoient. Il ſe crut en ſûreté dans celle dont il étoit queſtion; ne croyant pas que la reine voulût gâter ſa maſcarade en la nommant: cependant, comme il connoiſſoit la fureur dont ſa femme ſe donnoit en ſpectacle, par ſa danſe & par ſa parure, il venoit de l'exhorter bien ſérieuſement à ſe contenter d'être ſpectatrice de cette fête, quand même la reine auroit la cruauté de l'en mettre. Il prit enſuite la liberté de lui faire voir le peu de rapport qu'il y avoit entre ſa figure, & celle des perſonnes auxquelles la danſe & l'éclat ſont permis. Son ſermon finit enfin par une défenſe expreſſe de briguer dans cette fête une place qu'on ne ſongeroit pas à lui donner. Mais loin de prendre cet avis en bonne part, elle ſe mit en tête que lui ſeul avoit détourné la reine de lui faire un honneur qu'elle ſouhaitoit ardemment; & ſitôt qu'il fut ſorti, ſon deſſein fut de s'aller jetter aux pieds de ſa majeſté pour en demander juſtice. Ce fut

justement dans ces dispositions qu'elle reçut le billet. Elle le baisa trois fois ; & sans égard aux défenses de son mari, elle monta promptement en carosse, pour s'informer chez tous les marchands qui trafiquoient au levant, de quelle maniere le dames de qualité s'habilloient à Babylone.

Le paneau qu'on tendoit à mademoiselle *Blake*, étoit d'une autre espece. Elle étoit d'une confiance sur ses appas, & d'une crédulité sur leurs effets, à donner dans tout ce qu'on vouloit. *Brisacier*, qu'elle en croyoit duement atteint, avoit l'esprit orné de lieux-communs & des chansonnettes. Il chantoit faux avec méthode, & mettoit sans cesse en avant l'un & l'autre de ces talents heureux. Le duc de *Boukingham* le gâtoit autant qu'il pouvoit par les louanges qu'il donnoit à sa voix & à son esprit.

La *Blake* qui n'entendoit presque point le françois, se régla sur cette autorité pour admirer l'un & l'autre. On s'apperçut que toutes les paroles qu'il lui chantoit ne faisoient mention que de blondes, & que prenant toujours la chose pour elle, ses paupieres s'en humilioient par reconnoissance &

par pudeur. Ce fut sur ces observations qu'on résolut de mettre en jeu la *Blake*, dès qu'il en seroit temps.

Pendant que ces petits projets se formoient, le roi, qui ne cherchoit qu'à faire plaisir au chevalier de Grammont, lui demanda s'il vouloit être de la mascarade, à charge de mener mademoiselle d'*Hamilton*. Il ne se piquoit pas d'être assez danseur pour une occasion comme celle-là. Cependant il n'avoit garde de refuser cette proposition. „ Sire, dit-il, de toutes les bontés qu'il „ vous a plu me témoigner depuis que je „ suis ici, cette derniere m'est la plus sen- „ sible; & pour vous en marquer ma re- „ connoissance, je vous promets de bons „ offices auprès de la petite *Stwart* „. Il le disoit, parce qu'on venoit de lui donner un appartement séparé du reste des filles de la reine, & que les respects des courtisans commençoient à se tourner vers elle. Le roi reçut agréablement la plaisanterie: & l'ayant remercié d'une offre si nécessaire, monsieur le Chevalier, lui dit-il, de quelle maniere vous mettrez-vous pour le bal? „ Je vous „ laisse le choix des nations. Si cela est,

„ reprit le chevalier de Grammont, je „ m'habillerai à la françoise pour me dé- „ guiser; car l'on me fait déja l'honneur de „ me prendre pour un Anglois dans votre „ ville de Londres. J'aurois sans cela quel- „ que envie de me mettre à la Romaine: „ mais de peur de me faire des affaires avec „ le prince *Robert*, qui prend si chaude- „ ment les intérêts d'*Alexandre*, contre „ mylord *Janet* qui se déclare pour *César*, „ je n'ose plus m'habiller en héros. Du „ reste, quoique j'aie la danse cavaliere, „ avec l'oreille & de l'esprit, j'espere me „ tirer d'affaire : de plus mademoiselle „ d'*Hamilton* mettra bien ordre qu'on n'aura „ pas trop d'attention pour moi. Quant à „ mon habillement, je ferai partir *Termes* „ demain matin; & si je ne vous fais voir „ à son retour l'habit le plus galant que „ vous ayez encore vu, tenez-moi pour la „ nation la plus déshonorée de votre masca- „ rade „.

Termes partit avec des instructions réitérées sur le sujet de son voyage; & son maître redoublant d'impatience dans une conjoncture comme celle-là, le courrier ne pouvoit

pas encore être débarqué, qu'il commençoit à compter les momens dans l'attente de son retour. Il s'en occupa jusqu'à la veille du bal. Ce fut ce jour-là que mademoiselle d'*Hamilton* & sa petite société prirent pour l'exécution de leur dessein.

Les gants de Martial étoient fort à la mode dans ce temps-là. Elle en avoit quelques paires par hasard. Elle en envoya une à mademoiselle *Blake*, accompagnée de quatre aunes de ruban du jaune le plus pâle qui se pût trouver, & elle y joignit ce billet.

,, Vous étiez l'autre jour plus charmante ,, que toutes les blondes de l'univers. Je ,, vous vis hier encore plus blonde que vous ,, ne l'étiez ce jour-là. Si vous continuez, ,, que deviendra mon cœur ? Mais il y a ,, long-temps qu'il est la proie de vos yeux ,, marcassins. Serez-vous demain de la mas- ,, carade ? Mais peut-il y avoir des charmes ,, dans une fête où vous ne seriez pas ? ,, N'importe ; je vous reconnoîtrai dans ,, quelque déguisement que vous soyez. ,, Mais je serai mieux éclairci de mon sort ,, par le présent que je vous envoie. Vous ,, porterez des nœuds de ce ruban à vos

„ cheveux, & ces gants baiſeront les plus
„ belles mains du monde „.

Ce billet, avec le préſent, furent rendus à la *Blake*, avec le même ſuccès qu'on avoit fait tenir celui de Babylonienne à madame de *Monſery*. On venoit d'en rendre compte à mademoiſelle d'*Hamilton*, quand cette même *Monſery* lui vint rendre viſite. Elle paroiſſoit fort affairée. L'heure commençoit à la gagner, quand ſa couſine la pria de paſſer dans ſon cabinet. Dès qu'elles y furent : „ Je vous demande le ſecret : dit
„ la *Monſery*, pour celui que je vais vous
„ dire. N'admirez-vous point comme les
„ hommes ſont faits ? Ne vous y fiez pas,
„ ma chere couſine. Mylord *Monſery*, qui
„ devant notre mariage, auroit paſſé les jours
„ & les nuits à me voir danſer, s'aviſe à
„ préſent de le défendre, & dit que cela ne
„ me convient pas. Ce n'eſt pas tout ; il
„ m'en a ſi ſouvent rebattu les oreilles au
„ ſujet de la maſcarade, que je ſuis obligée
„ de lui cacher l'honneur que la Reine m'a
„ fait de me nommer. Cependant, je ſuis
„ étonnée qu'on ne me faſſe pas ſavoir qui
„ doit me mener. Mais ſi vous ſaviez

„ la peine qu'on a de trouver dans cette „ maudite ville de quoi se mettre. en Babylonienne, vous auriez pitié de ce que j'ai „ souffert depuis le temps qu'on m'a nommée; outre que ce qu'il m'en coûte passe „ toute imagination „.

Ce fut en cet endroit, que l'envie de rire, qui n'avoit fait qu'augmenter à mesure que mademoiselle d'*Hamilton* l'avoit supprimée, la vainquit enfin par un éclat immodéré. La *Monsery* lui en sut bon gré, ne doutant point que ce ne fût de la bizarrerie de son époux. Mademoiselle d'*Hamilton* lui dit que tous les maris étoient à-peu-près de même; qu'il ne falloit pas s'embarrasser de leurs fantaisies; qu'elle ne savoit pas qui devoit la mener dans la mascarade : mais que puisqu'elle étoit nommée, celui qui l'étoit avec elle, ne lui manqueroit pas; qu'elle ne comprenoit pourtant pas qu'il ne se fût pas encore déclaré, à moins qu'il n'eût aussi une épouse fantasque, qui lui eût interdit la danse.

Cette conversation finie, la *Monsery* sortit avec empressement pour tâcher de savoir quelques nouvelles de son danseur. Ceux

qui trempoient dans le complot, rioient à gorge déployée de la visite avec mademoiselle d'*Hamilton*, quand mylord *Monsery* leur en fit une à son tour; & tirant mademoiselle d'*Hamilton* à l'écart, ne sauriez-vous point, dit-il, s'il y a quelque bal dans la ville demain? ,, Non, dit-elle, pour-,, quoi? Parce, dit-il, que je viens d'ap-,, prendre que ma femme fait de grands ,, préparatifs d'habits. Je sais bien qu'elle ,, n'est pas de la mascarade; j'y ai mis bon ,, ordre: mais comme elle a le diable au ,, corps pour la danse, je meurs de peur ,, qu'elle ne se donne quelque nouveau ridi-,, cule, malgré toutes mes précautions. ,, Encore si c'étoit parmi la bourgeoisie, ,, dans quelque lieu retiré, je n'en serois ,, pas en peine ,,.

On le rassura le mieux qu'on put; & l'ayant congédié, sous prétexte de mille choses qu'on avoit à faire pour le jour suivant, mademoiselle d'*Hamilton* se crut en liberté pour le reste de la journée, lorsqu'elle vit arriver une certaine mademoiselle *Price*, fille d'honneur de madame la Duchesse. C'étoit justement ce qu'elle cherchoit. Il y

avoit quelque tems que cette fille & la *Blake* se harpilloient au sujet de *Dongan*, que la *Price* avoit enlevé à cette derniere. La haine subsistoit encore entre ces deux divinités.

Quoique les filles d'honneur ne fussent point nommées pour la mascarade, elles y devoient assister; & par conséquent ne rien négliger pour y briller. Mademoiselle d'*Hamilton* avoit encore une paire de gants, pareille à celle qu'elle avoit envoyée à la *Blake*; elle en fit présent à sa rivale, avec quelques nœuds du même ruban, qui sembloit fait exprès pour elle, brune comme elle étoit. La *Price* lui en fit mille remercîmens, & lui promit de s'en faire honneur au bal. „ Vous me ferez plaisir, dit-elle : mais si „ vous dites qu'une bagatelle comme cela „ vient de moi, je ne vous le pardonnerai „ jamais. Au reste, lui dit-elle, n'allez pas „ ôter le marquis *Brisacier* à cette pauvre „ *Blake*, comme vous avez fait *Dongan*. „ Je sais bien qu'il ne tient qu'à vous. „ Vous avez de l'esprit; vous parlez fran- „ çois; & pour peu qu'il vous eût entrete- „ nue, l'autre n'auroit que faire d'y pré- „ tendre „. Il n'en fallut pas davantage. La

Blake

Blake n'étoit que ridicule & coquette. Mademoiselle *Price* étoit ridicule & coquette, & quelque chose de plus.

Le jour du bal venu, la Cour plus brillante que jamais, étala toute sa magnificence dans cette mascarade. Ceux qui la devoient composer étoient assemblés, à la réserve du chevalier de Grammont. On s'étonna qu'il arrivât des derniers dans cette occasion, lui dont l'empressement étoit si remarquable dans les plus frivoles : mais on s'étonna bien plus de le voir enfin paroître en habit de ville, qui avoit déja paru. La chose étoit monstrueuse pour la conjoncture & nouvelle pour lui. Vainement portoit-il le plus beau point, la perruque la plus vaste & la mieux poudrée qu'on pût voir. Son habit, d'ailleurs magnifique, ne convenoit point à la fête.

Le roi, qui s'en apperçut d'abord : « Chevalier de Grammont, lui dit-il, *Termes* » n'est donc point arrivé : » Pardonnez-moi, » Sire, dit-il, dieu merci. Comment! dieu » merci, dit le roi, lui seroit-il arrivé quel- » que chose par les chemins : Sire, dit le che- » valier de Grammont, voici l'histoire de

» mon habit & de *Termes*, mon courrier. »
A ces mots, le bal tout prêt à commencer fut suspendu. Tous ceux qui devoient danser faisoient un cercle autour du chevalier de Grammont, il poursuivit ainsi son récit.

» Il y a deux jours que ce coquin devroit » être ici, suivant mes ordres & ses sermens. » On peut juger de mon impatience tout au» jourd'hui, voyant qu'il n'arrivoit pas. En» fin, après l'avoir bien maudit, il n'y a » qu'une heure qu'il est arrivé, crotté depuis » la tête jusqu'aux pieds, botté jusqu'à la » ceinture, fait enfin comme un excommunié. » Eh bien! monsieur le faquin, lui dis-je, » voilà de vos façons de faire; vous vous » faites attendre jusqu'à l'extrémité, encore » est-ce un miracle que vous soyez arrivé. » Oui, mor.... dit-il, c'est un miracle. Vous » êtes toujours à gronder. Je vous ai fait faire » le plus bel habit du monde, que monsieur » le *duc de Guise* lui-même a pris la peine de » commander. Donnez-le donc, bourreau, » lui dis-je. Monsieur, dit-il, si je n'ai mis » douze brodeurs après, qui n'ont fait que » travailler jour & nuit, tenez-moi pour » un infâme. Je ne les ai pas quittés d'un

» moment. Et où est-il, dis-je, traître, qui » ne fais que raisonner dans le tems que je » devrois être habillé? Je l'avois, dit-il, em- » paqueté, serré, ployé, que toute la pluie » du monde n'en eût point approché. Me » voilà, poursuivit-il, a courir jour & nuit, » connoissant votre impatience, & qu'il ne » faut pas lanterner avec vous.... Mais où est- » il, m'écriai-je, cet habit si bien empaqueté? » Péri, monsieur, me dit-il en joignant les » mains. Comment! péri, lui dis-je en sursaut. » Oui péri, perdu, abîmé. Que vous dirai-je » de plus? Quoi! le paquebot a fait naufrage? » lui dis-je. Oh! vraiment, c'est bien pis, » comme vous allez voir, me répondit-il. » j'étois à une demie-lieu de Calais, hier au » matin, & je voulus prendre le long de la » mer pour faire plus de diligence: mais ma » foi, l'on dit bien vrai, qu'il n'est rien tel » que le grand chemin; car je donnai tout » au travers d'un sable mouvant, où j'en- » fonçai jusques au menton. Un sable mou- » vant auprès de Calais, lui dis-je. Oui, » monsieur, me dit-il, & si bien sable mou- » vant, que je me donne au diable, si on » me voyoit autre chose que le haut de la

» tête, quand on m'en a tiré. Pour mon » cheval, il a fallu plus de quinze hommes » pour l'en sortir : mais pour mon porte» manteau, où malheureusement j'avois » mis votre habit, jamais on ne l'a pu trou» ver. Il faut qu'il soit pour le moins une » lieue sous terre.

» Voilà, Sire, poursuivit le chevalier de » Grammont, l'aventure & le récit que m'en » a fait cet honnête homme. Je l'aurois in» failliblement tué, si je n'avois eu peur de » faire attendre mademoiselle d'*Hamilton*, » & si je n'avois été pressé de vous donner » avis du sable mouvant, afin que vos cour» riers prennent soin de l'éviter. »

Le roi se tenoit les côtés de rire, quand le chevalier de Grammont reprenant la parole: » A propos, Sire, dit-il, j'oubliois de vous » dire, que pour augmenter ma mauvaise » humeur, je me suis vu arrêter, comme je » sortois de ma chaise, par un diable de fan» tôme en masque, qui me vouloit à toute » force persuader que la reine m'avoit or» donné de danser avec elle; & comme je » m'en suis défendu le moins brutalement » qu'il m'a été possible, elle m'a chargé

» de m'informer ici qui doit la mener, & » ma prié de l'envoyer prendre inceſſamment. » Ainſi, votre Majeſté ne feroit point mal » de donner ſes ordres pour cela; car elle » s'eſt miſe en embuſcade dans un carroſſe » pour ſaiſir tous les paſſans à la porte de » Wit-hall. Au reſte, je vous puis dire que » c'eſt une choſe à voir que ſon habillement. » Il faut qu'elle ait plus de ſoixante aunes de » gazes & de toille d'argent autour d'elle, » ſans compter une eſpece de piramide ſur la » tête, garnie de cent mille brimborions. »

Ce dernier récit étonna toute l'aſſemblée, à la réſerve de ceux qui avoient part à l'aventure. La reine aſſura que tout ce qu'elle avoit nommé pour le bal étoit préſent: & le roi, après quelques momens de réflexion: » Je parie, dit-il, que c'eſt la ducheſſe *de* » *Newcaſtle.* Et moi, dit milord *Monſery*, » s'approchant de mademoiſelle d'*Hamilton*, » je parie que c'eſt une folle; car je me » trompe fort ſi ce n'eſt ma femme. »

Le roi voulut qu'on allât s'informer qui c'étoit, & qu'on la fît venir. Milord *Monſery* s'offrit à cette commiſſion, par le preſſentiment qu'on vient de dire, & ne fit pas

mal. Mademoiſelle d'*Hamilton* ne fut pas fâchée que ce fût lui, ſachant bien qu'il ne ſe trompoit pas dans ſa conjecture. La plaiſanterie auroit été beaucoup plus loin qu'elle n'avoit prétendu, ſi la princeſſe de Babylone eût paru dans ſes atours.

Le bal ne fut par trop bien exécuté, s'il faut parler ainſi, tant qu'on ne danſa que les danſes ſérieuſes. Cependant il y avoit d'auſſi bons danſeurs, & d'auſſi belles danſeuſes qu'il y en eût au monde dans cette aſſemblée: mais comme le nombre n'en étoit pas grand, on quitta les danſes françoiſes pour ſe mettre aux contre-danſes. Quand ceux qui étoient de la maſcarade en eurent danſé quelques-unes, le roi trouva bon de mettre en jour les troupes auxiliaires, tandis qu'on ſe repoſeroit. Les filles de la reine & celles de la ducheſſe furent menées par ceux qui étoient de la maſcarade.

Ce fut alors qu'on eut le tems de prêter quelqu'attention à la *Blake*, & l'on trouva que le billet qu'on lui avoit fait rendre de la part de *Briſacier*, faiſoit ſon effet. Elle étoit arrivée plus jaune qu'un coing. Ses cheveux blonds étoient farcis de ce ruban couleur de

citron qu'elle y avoit mis par complaisance ; & pour éclaircir *Brisacier* de son sort, elle portoit souvent à sa tête ses mains victorieuses, garnies des gants dont il étoit question. Mais si l'on fut surpris d'une coëffure qui la rendoit plus blaffarde que jamais, elle fut bien autrement surprise de voir la *Price* partager avec elle de point en point le présent de *Brisacier*. La surprise se changea bientôt en jalousie ; car sa rivale n'avoit pas manqué de l'accrocher de conversation sur ce qu'on lui avoit insinué la veille : & *Brisacier* n'avoit pas manqué de donner tête baissée dans ces premieres agaceries, sans faire la moindre attention à la blonde *Blake*, ni aux signes qu'elle se tuoit de faire, pour l'instruire de son heureuse destinée.

La *Price* étoit ronde & ragotte, & par conséquent ne dansoit point. Le duc *de Boukingham*, qui mettoit le marquis de *Brisacier* sur les rangs le plus souvent qu'il pouvoit, vint le prier de la part du roi de mener la *Blake*, sans savoir ce qui se passoit alors dans le cœur de cette nymphe. *Brisacier* s'en défendit sur le mépris qu'il avoit pour les contre-danses. La *Blake* crut que c'étoit elle qu'on

méprisoit, & voyant qu'il s'étoit remis en conversation avec sa mortelle ennemie, elle se mit à danser sans savoir ce qu'elle faisoit. Quoique son indignation & sa jalousie fussent assez marquées pour en divertir la cour, il n'y eut que mademoiselle d'*Hamilton* & ses complices qui en eurent le plaisir entier. Leur satisfaction fut complete; car bientôt arriva milord *Monsery*, encore tout interdit de la vision dont le chevalier de Grammont avoit fait le portrait. Il apprit à mademoiselle d'*Hamilton* que c'étoit la *Monsery* en propre personne, mille fois plus extravagante qu'elle ne l'avoit jamais été; qu'il avoit eu toutes les peines du monde à la remettre chez elle, avec une sentinelle à la porte de sa chambre. Le Lecteur trouvera peut-être qu'on s'est trop arrêté sur ces incidens frivoles: peut-être aura-t il raison: passons à d'autres.

Tout rioit au chevalier de Grammont dans la nouvelle tendresse qui l'occupoit. Il n'étoit pas sans rivaux: mais ce qu'il y avoit de plus extraordinaire, c'est qu'il étoit sans inquiétudes. Il connoissoit leur esprit & celui de mademoiselle d'*Hamilton*.

De ses amans, le plus considérable & le moins

moins déclaré étoit monsieur le duc d'*Yorck* : mais il avoit beau s'en cacher, la cour étoit trop faite à ses manieres pour douter de son goût pour elle. Il ne jugea pas à propos de déclarer des sentimens qu'il ne convenoit pas à mademoiselle d'*Hamilton* d'apprendre : mais il lui parloit tant qu'il pouvoit, & la lorgnoit d'une grande assiduité. Comme la chasse étoit son plaisir favori, cet exercice l'occupoit une partie du jour. Il en revenoit d'ordinaire assez fatigué : mais la présence de mademoiselle d'*Hamilton* le réveilloit quand elle se trouvoit chez la reine ou chez la duchesse. C'étoit là, que n'osant lui parler de ce qu'il avoit sur le cœur, il l'entretenoit de ce qu'il avoit dans la tête. Il lui contoit des merveilles de la prudence des renards, de la prouesse des chevaux, lui faisoit un détail des bras cassés, de jambes démises, d'épaules disloquées, & d'autres aventures curieuses & divertissantes ; après quoi ses yeux lui disoient le reste, jusqu'à ce que le sommeil interrompît leur conversation, car ces tendres truchemens ne laissoient pas de se fermer quelquefois au fort de leur lorgnerie.

La duchesse ne fut point alarmée d'une

paſſion que ſa rivale ne regardoit rien moins que ſérieuſement, & dont elle prenoit la peine de ſe divertir avec tout le reſpect du monde. Au contraire, comme elle avoit du goût & de l'eſtime pour elle, jamais elle ne la traita plus gracieuſement.

Les deux *Rouſſels*, oncle & neveu, étoient deux autres rivaux du chevalier de Grammont. L'oncle avoit bien ſoixante ans. Son courage & ſa fidélité l'avoit diſtingué dans les guerres civiles. Sa paſſion & ſes deſſeins pour mademoiſelle d'*Hamilton* parurent à la fois: mais ſa magnificence ne parut qu'à demi dans les galanteries que la tendreſſe inſpire. Il n'y avoit pas long-tems que l'on avoit quitté le ridicule des chapeaux pointus pour tomber dans l'autre extrémité. Le vieux *Rouſſel* effrayé d'une chûte ſi terrible voulut prendre un milieu qui le rendît remarquable. Il l'étoit encore par ſa conſtance envers les pourpoints taillades, qu'il a ſoutenus long-tems après leur ſuppreſſion univerſelle: mais ce qui ſurprenoit le plus étoit un certain mélange d'avarice & de libéralité, ſans ceſſe en guerre l'une avec l'autre, depuis qu'il y étoit avec l'amour.

Son neveu n'étoit alors que cadet de la famille : mais la succession de son oncle le regardoit : & quoiqu'il en eût le soin pour son établissement, & qu'il eût encore plus le soin de ménager l'esprit de son oncle pour s'en assurer, il ne put éviter sa destinée. La *Middleton* le traitoit avec assez de préférence : mais ses faveurs ne purent le garantir des charmes de mademoiselle d'*Hamilton*. Sa figure n'auroit rien eu de choquant, s'il l'eût laissée dans son naturel : mais il étoit guindé dans toutes ses allures, taciturne à donner des vapeurs ; cependant un peu plus ennuyant quand il parloit.

Le chevalier de Grammont, en plein repos sur toutes les concurrences, s'engageoit de plus en plus, sans former d'autres projets, ni concevoir d'autres espérances, que celle de se rendre agréable. Quoique sa passion fût hautement déclarée, personne à la cour ne la regardoit que comme ces habitudes de galanterie, qui ne vont qu'à rendre justice au mérite.

Son philosophe (1) en jugea tout autre-

(1) Saint-Evremont.

ment, en voyant que sans compter un redoublement infini de magnificence & de soins, il avoit regret aux heures qu'il donnoit au jeu ; qu'il ne cherchoit plus ces longues & agréables conversations, qu'ils avoient d'ordinaire ensemble, & que ce nouvel empressement l'enlevoit par-tout à lui-même.

« Monsieur le Chevalier, lui dit-il, il » me semble que vous laissez depuis quel» que temps les beautés de la ville & leurs » amans bien en repos. La *Midleton* fait » impunément de nouvelles conquêtes, & » de vos présens vous souffrez qu'elle vous » creve les yeux sans la moindre avanie. La » pauvre *Warmestré* vient d'accoucher tran» quillement au milieu de la cour, sans que » vous ayez soufflé. Je l'avois bien prévu, » monsieur le Chevalier, vous avez fait con» noissance avec mademoiselle d'*Hamilton* ; » &, chose qui ne vous étoit jamais arri» vée, vous voilà véritablement amoureux ; » mais voyons un peu ce qui peut vous arri» ver. Je ne pense pas, en premier lieu, » que vous espériez de la mettre à mal. Elle » est telle, & par sa naissance & par son mé» rite, que si vous étiez en possession des

» titres & des biens de votre maiſon, vous » ſeriez excuſable de vous préſenter ſur un » pied ſérieux, quelque ridicule qu'il ait dans » le mariage en général. Car ſi vous ne vou- » lez que de l'eſprit, de la ſageſſe, & les tré- » ſors de la beauté, vous ne ſauriez mieux » vous adreſſer; mais pour vous, qui n'a- » vez que médiocrement de ceux de la for- » tune, vous ne ſauriez vous adreſſer plus » mal.

» Car votre frere de *Toulongeon*, de l'hu- » meur dont je le connois, n'aura pas la » complaiſance de ſe laiſſer mourir, pour » favoriſer vos prétentions. Mais poſons le » cas que vous ayez tout le bien qu'il fau- » droit pour l'une & pour l'autre, & c'eſt » beaucoup dire, connoiſſez-vous la déli- » cateſſe, pour ne pas dire la bizarrerie de » cette princeſſe ſur un pareil engagement? » Savez-vous qu'il n'a tenu qu'à elle d'a- » voir les meilleurs partis d'Angleterre? Le » duc de *Richemont* l'a recherchée des pre- » miers; mais quoiqu'il fût amoureux, il » étoit intéreſſé. Cependant le roi voyant » qu'il ne tenoit qu'au bien, prit ſur lui cet » article, en conſidération du duc d'*Ormont*,

» du mérite & de la naissance de mademoi-
» selle d'*Hamilton*, & des services de mon-
» sieur son pere ; mais choquée qu'un homme
» qui faisoit l'amoureux eût marchandé, fai-
» sant d'ailleurs réflexion sur son caractere
» dans le monde, elle n'a pas jugé qu'il fût
» assez important d'être duchesse de *Riche-*
» *mont* au hazard de ce qu'il auroit à crain-
» dre d'un homme brutal & débauché.

» Votre petit *Germain*, malgré tout le
» bien de son oncle & l'éclat de sa pro-
» pre réputation, n'y a-t-il pas échoué ?
» A-t-elle jamais voulu seulement regarder
» *Henri Howard*, qui est à la veille d'être
» le premier duc d'Angleterre, & qui pos-
» sede actuellement tout le bien de la mai-
» son de *Nortfolck* ? Je tombe d'accord que
» c'est un bœuf ; mais quelle autre dans
» toute l'Angleterre ne passeroit pas par-
» dessus la pesanteur de son esprit, & le
» peu d'agrément de sa figure, pour être avec
» trois cent mille livres de rente, la pre-
» miere duchesse du royaume ?

» Pour achever en peu de mots, Mylord
» *Falmouth* m'a dit lui-même qu'il l'avoit
» toujours regardée comme la seule chose

» qui manquoit à son bonheur ; mais qu'au » milieu de tout l'éclat de sa fortune, il » n'avoit osé lui déclarer ses sentimens, qu'il » sentoit assez de foiblesse, ou trop de fierté » pour se contenter de l'obtenir du seul » consentement de ses parens ; & quoique » les premiers refus des belles ne fussent » comptés pour rien, il savoit de quel air » elle recevoit ceux dont la personne ne lui » étoit point agréable. Après cela, monsieur » le chevalier, voyez de quelle maniere » vous prétendez vous y prendre ? Car vous » êtes amoureux. Vous l'allez être de plus » en plus, & plus vous le serez, moins » serez-vous capable des réflexions que vous » pourriez faire à présent.

» Mon pauvre philosophe, répondit le „ chevalier *de Grammont*, tu sais bien le „ latin, tu fais des vers, tu sais la mar- „ che & tu connois la nature des étoiles „ du ciel ; mais pour les astres de la terre „ tu n'y connois rien. Tu ne m'as rien „ appris de mademoiselle d'*Hamilton*, que „ le roi ne m'ait dit il n'y a pas trois jours. „ Tant mieux qu'elle ait refusé les Ostro- „ goths dont tu viens de parler. Si elle eût

„ avoit voulu, je n'en voudrois pas, quoi-
„ que je l'aime à la folie. Ecoute bien ce
„ que je te vais dire: je me suis mis dans
„ la tête de l'épouser, & je veux que mon
„ pédagogue *Saint-Evremont* lui-même soit
„ le premier à m'en savoir gré. Quant à
„ l'établissement, je ferai ma part avec le
„ Roi, je lui demanderai qu'elle soit dame
„ du palais. Il me l'accordera. *Toulongeois*
„ crevera, sans que je l'aide ou que je
„ l'en empêche: & mademoiselle d'*Hamil-*
„ *ton* aura Semeat avec le chevalier *de Gram-*
„ *mont*, pour la dédommager des *Nortfolck*
„ & des *Richemont*. Eh bien, as-tu quel-
„ que chose à dire contre ce projet? car
„ je parie cent louis qu'il en ira comme je
„ dis. „

C'étoit dans ce temps-là que la faveur de mademoiselle *Stwart* étoit si déclarée, qu'on voyoit bien qu'il ne lui manquoit que de l'art dans sa conduite, pour être aussi maîtresse de l'esprit du roi, qu'elle l'étoit de son cœur. L'occasion étoit belle pour ceux qui avoient de l'expérience & de l'ambition. Le duc *de Boukingham* se mit en tête de la gouverner pour se mettre bien

dans l'eſprit du roi. Dieu ſait quel gouverneur, & quelle tête pour en conduire une autre; cependant c'étoit l'homme du monde le plus capable de s'inſinuer dans un eſprit comme celui de mademoiſelle *Stwart*: elle avoit un caractere d'enfance dans l'humeur qui la faiſoit rire de tout; & ſon goût pour les amuſemens frivoles, quoique naturels, ne ſembloit permis qu'à l'âge de douze ou treize ans. Tout en étoit, hors les poupées. Le colin-maillard étoit de ſes paſſe-temps les plus heureux. Elle faiſoit des châteaux de cartes, quand on jouoit le plus gros jeu chez elle, & l'on n'y voyoit que des courtiſans empreſſés autour d'elle qui lui en fourniſſoient les matériaux, ou de nouveaux architectes qui tâchoient de l'imiter.

Elle ne laiſſoit pas de ſe plaire à la muſique, & d'avoir quelque goût pour le chant. Le duc *de Boukingham*, qui faiſoit les plus beaux bâtimens de cartes qu'on pût voir, chantoit agréablement. Elle ne haïſſoit point la médiſance: il en étoit le pere & la mere: il faiſoit des vaudevilles, inventoit des contes de vieilles, dont elle étoit folle; mais ſon talent particulier étoit d'attraper

le ridicule & les discours des gens, & de les contrefaire en leur présence, sans qu'ils s'en apperçussent. Bref, il savoit faire toutes sortes de personnages, avec tant de grace & d'agrément, qu'il étoit difficile de se passer de lui, quand il vouloit bien prendre la peine de plaire. Il s'étoit donc rendu si nécessaire aux amusemens de la *Stwart*, qu'elle le faisoit chercher par-tout lorsqu'il ne suivoit pas le roi chez elle.

Il étoit parfaitement bien fait, & croyoit l'être beaucoup plus qu'il ne l'étoit. Quoiqu'il eût beaucoup d'esprit, sa vanité lui fit prendre sur son compte des gracieusetés qui n'étoient que pour ses bouffonneries & son badinage. Séduit enfin par la bonne opinion de son mérite, il oublia son premier projet & sa maîtresse Portugaise, pour se prévaloir d'un goût auquel il s'étoit mépris; mais dès qu'il voulut prendre un personnage sérieux auprès de mademoiselle *Stwart*, il fut renvoyé si loin, qu'il abandonna tout-à-coup l'un & l'autre de ses desseins sur elle. On peut dire néanmoins que la familiarité qu'elle lui avoit procurée auprès du roi, ouvrit le chemin à cette faveur où il s'est élevé dans la suite.

Milord *Arlington* entreprit le projet que le duc de *Boukingham* venoit d'abandonner, & voulut s'emparer de l'esprit de la maîtresse pour gouverner celui du maître. Il y avoit pourtant de quoi contenter un homme de plus de mérite & de plus de naissance que lui, dans la fortune qu'il avoit déja faite. Ses premieres négociations avoient été pendant le traité des Pyrenées. Quoiqu'il n'y eût pas réussi pour les intérêts de son maître, il n'y avoit pas tout-à-fait perdu son tems; car il avoit parfaitement attrapé, par son extérieur, le sérieux & la gravité des Espagnols; & dans les affaires, il imitoit assez bien leur lenteur. Il avoit une cicatrice au travers du nez, que couvroit une longue mouche, ou, pour mieux dire, une petite emplâtre en losange.

Les blessures au visage y donnent d'ordinaire certain air violent & guerrier, qui ne sied pas mal. C'étoit tout le contraire à son égard, & cette emplâtre remarquable s'étoit tellement accommodée à l'air mystérieux du sien, qu'elle sembloit y ajouter quelque chose d'important & de capable.

Arlington, à l'arbri de cette contenance,

composée d'une grande avidité pour le travail & d'une impénétrable stupidité pour le secret, s'étoit donné pour grand politique; & n'ayant pas le loisir de l'examiner, on l'avoit cru sur sa parole, & on l'avoit fait secrétaire & ministre d'état sur sa mine.

Son ambition ne pouvant se borner à ces établissemens, après s'être pourvu de plusieurs belles maximes & de quelques exemples historiques, il avoit obtenu de mademoiselle *Stwart* une audience pour les étaler, en lui faisant offre de ses très-humbles services & de ses avis les mieux raisonnés, pour se conduire dans le poste où il avoit plu au ciel & à sa vertu de l'élever. Mais il n'en étoit qu'à l'exorde de son discours, quand elle se souvint qu'il étoit à la tête de ceux que le duc *de Boukingham* avoit coutume de contrefaire; & comme sa présence & ses discours renouvelloient exactement le ridicule qu'on lui avoit donné, jamais elle ne put s'empêcher de lui faire un éclat de rire au nez, d'autant plus outré, qu'elle avoit long-tems combattu pour l'étouffer.

Le ministre en fut indigné : son orgueil étoit digne du poste qu'il occupoit, & sa

délicatesse sur la gloire méritoit tous les ridicules qu'on lui donnoit. Il la quitta brusquement avec tous les beaux conseils qu'il lui avoit préparés, tenté de les porter à la *Castelmaine*, & de s'unir à ses intérêts, ou bien de quitter le parti de la cour pour déclamer en plein parlement contre les griefs de l'état, & faire passer un acte pour la suppression des maîtresses : mais sa prudence l'emporta sur les ressentimens; & ne songeant plus qu'à jouir délicieusement des biens de la fortune, il envoya chercher une femme en Hollande, pour mettre le comble à sa félicité.

Hamilton étoit l'homme de la cour le plus capable de réussir dans le dessein où le duc *de Boukingham* & milord *Arlington* venoient d'échouer. Il se l'étoit mis en tête; mais sa coquetterie naturelle vint à la traverse, & lui fit négliger le projet du monde le plus utile, pour courir inutilement après les avances & les agaceries que la comtesse *de Chesterfield* s'avisa de lui faire. C'étoit une des plus agréables femmes qu'on pût voir : elle avoit la plus jolie taille du monde, quoiqu'elle ne fût pas fort grande. Elle étois

blonde, & elle en avoit l'éclat & la blancheur, avec tout ce que les brunes ont de vif & de piquant. Elle avoit de grands yeux bleus, & des regards extrêmement séduisans. Ses manieres étoient engageantes, son esprit amusant & vif; mais son cœur, toujours ouvert aux tendres engagemens, n'étoit point scrupuleux sur la constance, ni délicat sur la sincérité. Elle étoit fille du duc d'*Ormont*. *Hamilton* étoit son cousin-germain: ils se voyoient tant qu'ils vouloient sans conséquence; mais dès qu'elle lui eut fait dire un mot par ses yeux, il ne songea plus qu'à lui plaire, sans se souvenir de sa légéreté, ni des obstacles qui s'opposoient à ses desseins. Celui de s'établir dans la confiance de mademoiselle *Stwart* ne lui fut plus de rien, comme on vient de dire: mais elle se trouva bientôt en état de se passer des instructions qu'on avoit prétendu lui donner pour sa conduite. Elle avoit fait tout ce qu'il falloit pour augmenter la passion du roi, sans intéresser sa vertu par les dernieres complaisances: mais les empressemens d'un amant passionné, qui trouve les occasions favorables, sont difficiles à combattre, plus

difficiles encore à vaincre ; & la sagesse de mademoiselle *Stewart* n'en pouvoit plus, lorsque la reine fut attaquée d'une fievre violente qui la mit bientôt à l'extrémité.

Ce fut alors qu'elle se sut bon gré d'une résistance qui ne lui avoit pas peu coûté. Mille espérances de grandeur & de gloire s'emparerent de son esprit, & les nouveaux respects qu'on lui rendit par tout, contribuerent à les augmenter. La reine fut abandonnée des médecins : le petit nombre de Portugaises qu'on n'avoit point renvoyées, remplissoit la cour de cris lugubres ; & le bon naturel du roi s'attendrit par l'état où lui parut une princesse qu'il n'aimoit pas, à la vérité, mais qu'il estimoit beaucoup. Elle l'aimoit tendrement, & croyant lui parler pour la derniere fois, elle lui dit, que la sensibilité qu'il témoignoit pour sa mort, auroit de quoi lui faire regretter la vie ; mais que n'ayant pas assez de charmes pour mériter sa tendresse, elle avoit du moins la consolation en mourant de faire place à quelque épouse qui en fût plus digne, & à laquelle le ciel accorderoit peut-être une bénédiction qu'il lui avoit refusée. A ces

mots, elle lui arroſa les mains de quelques larmes qu'il crut les dernieres. Il y joignit les ſiennes; & ſans s'imaginer qu'elle dût le prendre au mot, il la conjura de vivre pour l'amour de lui. Jamais elle ne lui avoit déſobéi; & quelques dangereux que ſoient les mouvemens ſoudains, quand on eſt entre la mort & la vie, ce tranſport de joie, qui lui devoit être fatal, la ſauva, & cet attendriſſement merveilleux du roi fit un effet, dont tout le monde ne loua pas également le ciel.

Il y avoit déja quelque tems que *Germain* étoit remis de ſes bleſſures : cependant la *Caſtelmaine*, trouvant ſa ſanté tout auſſi déplorable que devant, ſe mit inutilement en tête de ramener le cœur du roi; car malgré la tendreſſe de ſes pleurs & la violence de ſes emportemens, mademoiſelle *Stwart* le retint pour elle. Tantôt c'étoient des promenades, où les beautés de la cour, à cheval, faiſoient aſſaut de graces & d'attraits : quelquefois bien, quelquefois mal, mais toujours de leur mieux, d'autres fois on voyoit ſur la riviere un ſpectacle que la ſeule ville de Londres peut offrir.

LOR INST

La Tamiſe lave les bords du vaſte & peu magnifique palais des rois de la Grande-Bretagne. C'étoit des degrés de ce palais que la cour deſcendoit pour s'embarquer ſur ce fleuve à la fin de ces jours d'été, dont la chaleur & la pouſſiere ne permettent pas la promenade du parc. Un nombre infini de bateaux découverts, qui portoient tous les charmes de la cour & de la ville, faiſoient cortege aux berges où étoit la famille royale. Les collations, la muſique & les feux d'artifice en étoient. Le chevalier *de Grammont* en étoit toujours auſſi, & c'étoit un grand haſard quand il n'y mettoit pas quelque choſe du ſien pour ſurprendre agréablement par quelque trait de magnificence & de galanterie. Tantôt c'étoient des concerts entiers de voix & d'inſtrumens qu'il faiſoit venir de Paris à la ſourdine, & qui ſe déclaroient inopinément au milieu de ces navigations. Souvent c'étoient des ambigus, qui partoient auſſi de France, pour enchérir au milieu de Londres ſur les collations du roi. La choſe étoit quelquefois au-delà de ſes eſpérances, quelquefois elle y répondoit moins; mais

il eſt conſtant qu'elle lui coûtoit toujours infiniment.

Milord *Falmouth* étoit un de ceux qui avoient le plus d'eſtime & de conſidération pour lui. Cette profuſion le mit en peine ; & comme il alloit ſouvent ſouper avec lui ſans façon, un jour qu'il y trouva *Saint-Evremont* ſeul, & un repas pour ſix perſonnes, qu'on auroit priées dans les formes : « Il ne faut » point, dit-il, s'adreſſant au chevalier de » Grammont, me ſavoir gré de cette viſite : » je viens de coucher où le diſcours n'a » roulé que ſur vous ; & je vous aſſure que » la maniere dont le roi s'eſt expliqué ſur » ce qui vous regarde, ne vous auroit pas » fait le plaiſir que j'en ai reſſenti. Vous » ſavez bien qu'il y a long-tems qu'il vous » offre ſes bons offices auprès du roi de » France : & pour moi, pourſuivit-il en » riant, vous ſavez bien que je l'en ſollici- » terois, ſi je ne craignois de vous perdre » dès que votre paix ſeroit faite ; mais, grace » à mademoiſelle d'*Hamilton*, vous n'en » êtes pas trop preſſé. Cependant j'ai ordre » du roi mon maître de vous dire, qu'en » attendant que le vôtre vous rende ſes

» bonnes graces, il vous donne une pension
» de quinze cents Jacobus. C'est peu pour la
» figure que fait le Chevalier de Grammont
» parmi nous; mais ce sera, dit-il en l'em-
» brassant, pour lui aider à nous donner à
» souper. »

Le chevalier de Grammont reçut comme il devoit l'offre d'une grace qu'il ne jugea pas à propos d'accepter. « Je reconnois, » dit-il, les bontés du roi dans cette propo- » sition; mais j'y reconnois encore mieux » le caractere de milord *Falmouth*; & je le » supplie d'assurer sa majesté que j'en ai » toute la reconnoissance du monde. Le roi » mon maître ne me laissera pas manquer » lorsqu'il voudra bien me rappeler. En at- » tendant, je vais vous faire voir de quoi » donner encore quelques soupers à messieurs » les Anglois. »

Il fit apporter, en disant cela, son coffre-fort, & lui montra sept à huit mille guinées du plus bel or du monde. Milord *Falmouth*, voulant mettre au profit du chevalier de Grammont le refus d'une offre si avantageuse, en fit le récit à monsieur *de Comminge*, alors ambassadeur en Angleterre; &

monsieur *de Comminge* ne manqua pas de faire valoir à la cour de France le mérite de ce refus.

Hyde-Park, comme on sait, est le cours de Londres : rien n'étoit tant à la mode, dans la belle saison, que cette promenade. C'étoit le rendez-vous de la magnificence & des appas : tout ce qui avoit de beaux yeux ou de beaux équipages, s'empressoit à ce rendez-vous ; le roi ne s'y déplaisoit pas.

Comme il n'y avoit pas long-tems que les carrosses à glaces étoient en usage, les dames avoient de la peine à s'y renfermer : elles préféroient infiniment le plaisir d'être vues presque toutes entieres, aux commodités des carrosses modernes. Celui qu'on avoit fait pour le roi n'avoit pas trop bon air. Le chevalier de Grammont s'étant imaginé qu'on pouvoit inventer quelque chose de galant qui tînt de l'ancienne mode, & qui renchérit sur la nouvelle, fit secrétement partir *Termes*, avec toutes les instructions nécessaires. Le duc *de Guise* fut encore chargé de cette commission ; & le courier, au bout d'un mois, s'étant, par la grace de Dieu, sauvé cette fois des sables mouvans, fit

passer heureusement en Angleterre la caleche la plus galante & la plus magnifique qu'on ait jamais vue.

Le chevalier de Grammont avoit ordonné qu'on y mît quinze cents louis, & le duc *de Guise*, qui étoit de ses amis, y en fit mettre jusqu'à deux mille pour l'obliger. Toute la cour fut dans l'admiration de la magnificence de ce présent ; & le roi, charmé de l'attention du chevalier de Grammont pour les choses qui lui pouvoient être agréables, ne pouvoit se lasser de l'en remercier ; mais il ne voulut recevoir un présent de cette conséquence, qu'à condition qu'il n'en refuseroit pas quelqu'autre de sa part.

La reine, s'imaginant que cette brillante machine pourroit lui porter bonheur, voulut s'y faire voir la premiere, avec madame la duchesse d'*York*. Madame *de Castelmaine*, qui les y avoit vues, s'étant mis dans la tête qu'on étoit plus belle dans ce carrosse que dans un autre, pria le roi de vouloir lui prêter ce char merveilleux, pour y représenter le premier beau jour de Hyde-Park. La *Stwart* eut la même envie, & le demanda pour le même jour. Comme il n'y avoit pas

moyen de mettre ensemble deux divinités ; dont la premiere union s'étoit changée en haine mortelle, le roi fut fort embarrassé ; car chacune y vouloit être la premiere.

La *Castelmaine* étoit grosse, & menaçoit d'accoucher avant terme, si sa rivale avoit la préférence. Mademoiselle *Stwart* protesta qu'on ne la mettroit jamais en état d'accoucher si on la refusoit. Cette menace l'emporta sur l'autre ; & les fureurs de la *Castelmaine* furent telles, qu'elle en pensa tenir sa parole ; & l'on tient que ce triomphe en coûta quelque peu d'innocence à sa rivale.

La reine mere, qui, sans faire de tracasseries, ne laissoit pas de les aimer, eut la bonté de se divertir de cet événement selon sa coutume. Elle prit occasion de faire la guerre au chevalier de Grammont, sur ce qu'il avoit jeté cette pomme de discorde parmi de telles concurrentes : elle ne laissa pas de lui donner, en présence de toute la cour, les louanges que méritoit un présent si magnifique. Mais d'où vient, lui dit-elle, que vous êtes ici sans équipage, vous qui faites une si grosse dépense ; car on dit que vous n'avez pas seulement un laquais, &

que c'est un galopin de la rue qui vous éclaire, avec une de ces torches de poix dont ils empuantissent toute la ville ? « Madame, » lui dit-il, le chevalier de Grammont n'aime » point le faste. Mon Linck, dont vous » parlez, est affectionné pour mon service ; » outre que c'est un des braves hommes du » monde, votre majesté ne connoît pas la » passion des Links, elle est trop charmante ; » on ne sauroit faire un pas la nuit qu'on » n'en voie accourir une douzaine. La pre» miere fois que je fis connoissance avec » eux, je retins tous ceux qui m'offroient » leurs services ; si bien qu'en arrivant à » Wit-Hall, j'en avois bien deux cents au» tour de ma chaise. Le spectacle étoit nou» veau ; car ceux qui m'avoient vu passer » avec cette illumination avoient demandé » quel enterrement c'étoit. Ces messieurs ne » laisserent pas d'entrer en différend sur » quelques douzaines de chelins que je leur » avois jetés ; & celui dont votre majesté » fait mention en ayant battu trois ou quatre » lui seul, je le retins pour sa valeur. Non, » madame, je ne compte pour rien la parade » des carrosses & des laquais. Je me suis vu

» cinq ou six valets-de-chambre à la fois;
» sans avoir jamais eu de domestiques en
» livrée, excepté mon aumônier *Poussatin*.
» Comment! dit la reine, en éclatant de
» rire, un aumônier portant vos couleurs?
» Ce n'étoit pas apparemment un prêtre:
» pardonnez-moi, madame, dit-il, & le
» premier prêtre du monde pour la danse
» basque. Chevalier, dit le roi, je veux que
» vous nous contiez tout-à-l'heure l'histoire
» de l'aumônier *Poussatin* ».

CHAPITRE VIII.

„ SIRE, monsieur le Prince assiégeoit
„ *Lérida*. La place n'étoit rien; mais dom
„ *Gregorio Brice* étoit quelque chose. C'é-
„ toit un de ces Espagnols de la vieille Ro-
„ che, vaillant comme le Cid, fier comme
„ tous les *Gusmans* ensemble, & plus ga-
„ lant que toutes les *Abencerrages* de Gre-
„ nade. Il nous laissa faire les premieres
„ approches de sa place, sans donner le
„ moindre signe de vie. Le maréchal de
„ Grammont, dont la maxime étoit qu'un

» Gouverneur

„ Gouverneur qui fait grand tintamarre d'abord, & qui brûle ses fauxbourgs pour faire une belle défense, la fait d'ordinaire assez mauvaise, n'augura pas bien pour nous de la politesse de *Grégoire de Brice*; mais monsieur le Prince, couvert de gloire, & fier des campagnes de *Rocroy*, de *Norlingue* & de *Fribourg*, pour insulter la place & le gouverneur, fit monter la premiere tranchée en plein jour par son régiment, à la tête duquel marchoient vingt-quatre violons, comme si c'eût été pour une nôce.

„ La nuit venue, nous voilà tous à goguenarder; nos violons à jouer des airs tendres, & grande chere par-tout. Dieu sait les brocards qu'on jettoit au pauvre Gouverneur & à sa fraise, que nous nous promettions de prendre l'un & l'autre dans vingt-quatre heures. Cela se passoit à la tranchée, d'où nous entendîmes un cri de mauvaise augure, qui partoit du rempart, & qui répéta deux ou trois fois, alerte à la muraille; ce cri fut suivi d'une salve de canon & de mousqueterie, & cette salve d'une vigoureuse sortie, qui, après avoir

„ culbuté la tranchée, nous mena battant jusqu'à notre grande garde.

„ Le lendemain, *Gregorio Brice* envoya „ par un trompette, des présens de glaces & „ de fruits à monsieur le Prince, priant „ bien humblement son altesse de l'excuser „ s'il n'avoit point de violons pour répon- „ dre à la sérénade qu'il avoit eu la bonté „ de lui donner; mais que s'il avoit pour „ agréable la musique de la nuit précédente, „ il tâcheroit de la faire durer tant qu'il „ lui feroit l'honneur de rester devant sa „ place. Le bourreau nous tint parole; & dès „ que nous entendions alerte à la muraille, „ nous n'avions qu'à compter sur une sor- „ tie, qui nettoyoit la tranchée, combloit „ nos travaux, & qui tuoit ce que nous „ avions de meilleurs en soldats & en offi- „ ciers. Monsieur le Prince en fut si piqué „ qu'il s'opiniâtra, malgré le sentiment des „ officiers généraux, à continuer un siége, „ qui pensa ruiner son armée, & qu'il fut „ encore obligé de lever assez brusquement.

„ Comme nos troupes se retiroient, dom „ *Grégoire*, bien loin de se donner de ces „ airs que prennent les gouverneurs en pa-

„ reille occasion, ne fit de sortie que pour „ faire un compliment plein de respect à „ monsieur le Prince. Le seigneur *Brice* partit quelque temps après pour rendre compte „ à Madrid de sa conduite, & pour en recevoir la récompense. Votre majesté sera „ peut-être bien aise de savoir le traitement „ qu'on fit au petit *Brice*, après la plus brillante action que les Espagnols eussent faite „ de toute la guerre. On le mit à l'Inquisition. „

Quoi! dit la reine mere à l'Inquisition pour ses services; pas tout-à-fait pour ses services, dit-il: mais sans égard à ses services, on le traita comme je viens de dire, pour un petit trait de galanterie, que je conterai tantôt au roi.

„ La campagne de Catalogne finie de cette „ maniere, nous revenions médiocrement „ couverts de lauriers. Mais comme monsieur le Prince en avoit fait provision en „ d'autres rencontres, & qu'il avoit de „ grands desseins en tête, il eut bientôt oublié „ cette petite disgrace. Nous ne faisions que „ goguenarder pendant le voyage. Monsieur „ le Prince étoit le premier à nous mettre

,, en train sur son siége. Nous fîmes quel-
,, ques couplets de ces *Lérida*, qui ont tant
,, couru, afin qu'on n'en fît pas de plus mau-
,, vais. Nous n'y gagnâmes rien; nous eu-
,, mes beau nous traiter cavaliérement dans
,, nos chansons, on en fit à Paris, où on
,, nous traitoit encore plus mal. Nous arri-
,, vâmes enfin à *Perpignan* un jour de fête.
,, Une troupe de Catalans qui dansoient au
,, milieu de la rue, vinrent danser sous les
,, fenêtres de Monsieur le Prince pour lui
,, faire honneur. Monsieur *Poussatin*, cou-
,, vert d'un petit casaquin noir, dansoit au
,, milieu de cette troupe comme un vrai
,, possédé. Je reconnus d'abord la danse de
,, notre pays aux sauts & aux bonds qu'il
,, faisoit. Monsieur le Prince fut charmé de
,, sa disposition & de sa légéreté. Je le fis
,, venir après la danse, & lui ayant de-
,, mandé ce qu'il étoit, prêtre indigne, à
,, votre service, monseigneur, me dit-il.
,, Je m'appelle *Poussatin*, & suis de Béarn.
,, J'allois en Catalogne pour servir dans l'in-
,, fanterie; car dieu merci, je vais bien du
,, pied; mais puisque la guerre est heureu-
,, sement finie, s'il plaisoit à votre grandeur

„ de me prendre à son service, je la suivrois par-tout, & la servirois fidélement. „ M. *Poussatin*, lui dis-je, ma grandeur n'a „ pas besoin autrement d'aumônier; mais „ puisque vous êtes de si bonne volonté, je „ veux bien vous prendre à mon service.

„ Monsieur le Prince, présent à toute cette „ conversation, fut ravi de me voir un „ aumônier. Comme le pauvre *Poussatin* „ étoit fort délabré, je n'eus pas le temps „ de le mettre en équipage à *Perpignan*; „ mais lui ayant fait donner le juste-au-corps d'un des laquais du maréchal de „ Grammont, qui restoit avec l'équipage, „ je le fis monter derriere le carrosse de „ monsieur le Prince, qui mouroit de rire „ toutes les fois qu'il voyoit la mine peu „ orthodoxe que le petit *Poussatin* avoit en „ livrée jaune.

„ Dès que nous fûmes à Paris, on en fit „ le conte à la reine, qui d'abord en fut un „ peu surprise. Cela n'empêcha pas qu'elle ne „ voulût voir danser mon aumônier. Car „ en Espagne, il n'est pas tout-à-fait si rare „ de voir danser les ecclésiastiques, que de „ les voir en livrée.

„ *Pouſſatin* fit des merveilles devant la „ reine ; mais comme ſa danſe étoit un peu „ vive, elle ne put ſupporter l'odeur, que „ ſon agitation violente répandit dans ſon „ cabinet. Les dames lui demanderent quar- „ tier. Il y avoit de quoi vaincre tous les „ parfums & toutes les eſſences dont elles „ étoient munies. *Pouſſatin* ne laiſſa pas „ d'en remporter beaucoup de louanges, & „ quelques louis.

„ J'obtins au bout de quelque temps un „ petit bénéfice de campagne pour mon „ aumônier, & j'ai ſu depuis que *Pouſſatin* „ prêchoit avec la même légéreté dans ſon „ village, qu'il danſoit aux nôces de ſes „ paroiſſiennes. „

Le conte de *Pouſſatin* divertit fort le roi. La reine ne trouva plus ſi mauvais qu'on l'eût mis en livrée. Le traitement de *Grégoire Brice* la ſcandaliſa bien davantage ; & voulant juſtifier la cour d'Eſpagne ſur un procédé qui paroiſſoit ſi dur : Chevalier de Grammont, dit-elle, quelle héréſie dans l'état vouloit introduire ce gouverneur dont vous venez de parler ? De quel attentat contre la religion étoit-il accuſé, pour qu'on

le mit à l'Inquisition ? Madame, dit-il, l'histoire n'en est pas trop bonne à conter devant votre majesté. C'étoit une petite gentillesse d'amour, à la vérité mal placée. Le pauvre *Brice* n'avoit aucune mauvaise intention. Son crime n'auroit pas mérité le fouet dans le plus sérieux collége de France ; puisque ce n'étoit que pour donner une preuve de tendresse à certaine petite Espagnolette, qui avoit les yeux sur lui dans une occasion solemnelle.

Le roi voulut un détail précis de l'aventure ; & le chevalier de Grammont satisfit à sa curiosité, dès que la reine & le reste de la cour ne furent plus à portée de l'entendre. Il faisoit bon l'écouter, quand il faisoit quelque récit ; mais il ne faisoit pas bon se trouver en son chemin, par la concurrence ou par le ridicule. Il est vrai qu'il n'y avoit que peu de gens à la cour d'Angleterre qui eussent alors mérité son indignation. Le seul *Roussel* étoit de temps en temps l'objet de ses railleries, encore le traitoit-il bien doucement, en comparaison de ce qu'il avoit coutume de faire à l'égard d'un rival.

Ce *Rouſſel* étoit un des fiers danſeurs d'Angleterre ; je veux dire, pour les contre-danſes. Il en avoit un recueil de deux ou trois cents en tablature, qu'il danſoit toutes à livre ouvert ; & pour prouver qu'il n'étoit pas vieux, il danſoit quelquefois juſqu'à extinction. Sa danſe reſſembloit aſſez à ſes habits : il y avoit vingt ans que la mode en étoit paſſée.

Le chevalier de Grammont voyoit bien qu'il étoit fort amoureux ; & quoiqu'il vît bien auſſi qu'il n'en étoit que plus ridicule, il ne laiſſa pas de s'alarmer du deſſein qu'il apprit qu'il avoit de faire demander mademoiſelle *d'Hamilton* ; mais il fut bientôt délivré de cette inquiétude.

Rouſſel, ſur le point de faire un voyage, crut qu'il étoit dans l'ordre d'informer ſa maîtreſſe de ſes deſſeins avant ſon départ. Le chevalier de Grammont étoit un grand obſtacle aux audiences qu'on ſouhaitoit d'elle ; mais un jour qu'on le vint chercher pour jouer chez madame de *Caſtelmaine*, *Rouſſel* prit ſon temps, & s'adreſſant à mademoiſelle *d'Hamilton*, d'un air moins embarraſſé qu'on n'eſt d'ordinaire dans ces oc-

casions, il lui fit sa déclaration de cette maniere : « Je suis frere du comte *de Bedford*. Je commande le régiment des Gardes. » J'ai trois mille jacobus de rente, & quinze » mille en argent comptant. Je viens, ma- » demoiselle, vous les offrir avec ma per- » sonne. L'un des présens ne vaut pas grande » chose sans l'autre, j'en conviens. C'est » pourquoi je les mets ensemble. On m'a » conseillé d'aller aux eaux pour un petit » asthme, qui vraisemblablement ne durera » pas long-temps, car il y a plus de vingt » ans que je l'ai. Si vous me jugez digne » du bonheur d'être à vous, je ferai la pro- » position à monsieur votre pere, à qui je » n'ai pas cru devoir m'adresser avant que » de savoir vos sentimens. Mon neveu *Guil-* » *laume* ne sait encore rien de mon dessein ; » mais je crois qu'il n'en sera pas fâché, » quoiqu'il se voie par-là frustré d'un bien » assez considérable ; car il a beaucoup d'é- » gards pour moi : outre qu'il s'attache vo- » lontiers auprès de vous, depuis qu'il s'ap- » perçoit que je vous aime. Je suis fort aise » qu'il me fasse sa cour par ses assiduités ici ; » car il ne faisoit que dépenser son argent

» auprès de cette coquine de *Midleton*, au » lieu qu'il ne lui en coûte rien à présent dans » la meilleure compagnie d'*Angleterre*. »

Mademoiselle d'*Hamilton* avoit eu quelque peine à s'empêcher de rire pendant cette harangue. Cependant elle lui témoigna qu'elle étoit fort honorée de ses intentions pour elle; encore plus obligée de ce qu'il avoit bien voulu la consulter avant de les déclarer à ses parens. „ Il sera, lui dit-„ elle, assez temps de leur en parler à votre „ retour des eaux; car je ne vois pas beau-„ coup d'apparence qu'ils disposent de moi, „ que vous ne soyez venu. En tout cas, si „ l'on me pressoit beaucoup, votre neveu „ *Guillaume* aura soin de vous en avertir. „ Ainsi vous n'avez qu'à partir quand il „ vous plaira : mais gardez-vous bien de „ négliger votre santé pour précipiter votre „ retour „.

Le chevalier de Grammont apprit le détail de cette conversation, & s'en divertit le mieux qu'il put; car il y avoit de certaines circonstances de la déclaration qui ne laissoient pas de l'alarmer, malgré le ridicule des autres. Enfin, il ne fut pas fâché de son

départ. Il en reprit un ton plaiſant, & fut conter au roi la grace que Dieu lui faiſoit de lui ôter un rival ſi dangereux. „ Il eſt donc „ parti, Chevalier, lui dit le roi. Sûre- „ ment, Sire, dit-il. J'ai eu l'honneur de „ le voir embarquer dans un cochemen, „ avec ſon aſthme & ſon équipage de cam- „ pagne, la perruque à calotte proprement „ renouée avec un ruban feuille-morte, & „ le chapeau ambigu, couvert d'un étui „ de toile cirée, qui lui ſied à merveille. „ Ainſi, je n'aurai plus à faire qu'à *Guil-* „ *laume Rouſſel*, qu'il laiſſe réſident auprès „ de mademoiſelle d'*Hamilton*; & pour „ lui, je ne le crains ni ſur ſon compte, ni „ ſur celui de ſon oncle. Il eſt trop amou- „ reux lui-même, pour appuyer les intérêts „ d'un autre : & comme il n'a qu'une mé- „ thode de faire valoir les ſiens, ſavoir de „ ſacrifier le portrait ou quelques lettres de „ la *Midleton*, j'ai ma foi de quoi faire „ paroli de ces ſortes de faveurs. J'avoue „ qu'il m'en coûte un peu.

„ Puiſque vos affaires vont ſi bien du côté „ des *Rouſſel*, lui dit le roi, je veux bien „ vous apprendre que vous êtes délivré d'un

„ autre rival beaucoup plus à craindre pour „ vous, s'il n'étoit déja marié. Mon frere „ eſt nouvellement amoureux de madame „ *de Cheſterfield*. Que de bénédictions à la „ fois ! s'écria le chevalier de Grammont ; „ je lui ſais ſi bon gré de cette inconſtance, „ que je le ſervirois de bon cœur auprès de „ ſa nouvelle maîtreſſe, s'il n'avoit *Hamil-* „ *ton* pour rival. Votre Majeſté ne ſauroit „ trouver mauvais que je ſerve le frere de ma „ maîtreſſe contre le vôtre. *Hamilton* n'a „ pourtant pas ſi beſoin de ſecours dans une „ affaire comme celle-ci, que le duc „ d'*York*, lui dit le roi : mais de l'humeur „ dont je connois mylord *Cheſterfield*, il „ ne ſouffrira pas ſi patiemment que le bon „ *Shrewsbury*, qu'on ſe batte pour ſa femme. „ Il mérite pourtant aſſez la même deſti- „ née „. Voici ce que c'étoit que ce my-lord *Cheſterfield*.

Il avoit le viſage fort agréable, la tête aſſez belle, peu de taille & moins d'air. Il ne manquoit pas d'eſprit. Un long ſéjour en Italie lui avoit communiqué la cérémonie dans le commerce des hommes, & la défiance dans celui des femmes. Il avoit été

fort haï du roi, parce qu'il avoit été fort aimé de la *Castelmaine*. Le bruit commun étoit qu'il avoit eu ses bonnes graces avant qu'elle fût mariée; & comme ni l'un ni l'autre ne s'en défendoit, on le croyoit assez volontiers.

Il avoit recherché la fille aînée du duc d'*Ormont*, dans le tems qu'il avoit l'esprit encore rempli de sa premiere passion. Celle du roi pour la *Castelmaine*, & l'établissement qu'il espéroit par cette alliance, firent qu'il pressa ce mariage avec autant d'ardeur, que s'il eût été passionnément amoureux. Il avoit donc épousé madame de *Chesterfield* sans l'aimer, & vécu quelque tems avec elle d'une froideur à ne pas permettre de douter de son indifférence. Elle étoit fine & délicate sur le mépris; elle en fut affligée d'abord, indignée dans la suite: & dans le tems que son époux commençoit à lui faire voir qu'il l'aimoit, elle eut le plaisir de lui faire voir qu'elle ne l'aimoit plus.

Ils en étoient dans ces termes, lorsqu'elle s'avisa d'ôter *Hamilton*, comme elle venoit de faire son époux, à tout ce qui lui restoit de tendresse pour la *Castelmaine*. La chose

ne lui fut pas difficile. Le commerce de l'une étoit désagréable par l'impolitesse de ses manieres, ses hauteurs à contre-temps, & ses imaginations & inégalités perpétuelles. La *Chesterfield*, au contraire, savoit armer ses attraits de tout ce qu'il y a de séduisant dans l'esprit d'une femme qui veut plaire.

Elle étoit outre cela, plus à portée de lui faire des avances, qu'à nul autre. Elle logeoit chez le duc d'*Ormont*, à *Wit-Hall*. *Hamilton*, comme on a dit, y avoit les entrées libres à toutes heures. Son extrême froideur, ou plutôt le dégoût qu'elle témoignoit pour les nouveaux empressemens de son mari, réveillerent le penchant naturel qu'il avoit aux soupçons. Il se douta qu'elle n'avoit pu tout d'un coup passer de l'inquiétude à l'indifférence pour lui, sans quelque objet caché d'un nouvel entêtement ; & selon la maxime de tous les jaloux, il mit finement en campagne son expérience & son industrie, pour la découverte d'une chose qui devoit troubler son repos.

Hamilton, qui le connoissoit, se mit de son côté sur ses gardes, & plus ses affaires s'avançoient, plus il étoit attentif à lui en

ôter jusqu'aux moindres soupçons. Il lui faisoit les confidences les plus belles & les moins sinceres du monde sur sa passion pour la *Castelmaine*, se plaignoit de ses emportemens, & lui demandoit à deux genoux ses conseils, pour réussir auprès d'une personne dont lui seul avoit véritablement possédé les affections.

Chesterfield, que ces discours flattoient, lui promit sa protection de meilleure foi qu'on ne l'avoit demandée. *Hamilton* n'étoit donc plus embarrassé que de la conduite de madame de *Chesterfield*, de qui les gracieusetés se déclaroient un peu trop hautement à son gré. Mais tandis qu'il étoit discrétement occupé à régler le penchant qu'elle marquoit en sa faveur, & à la conjurer de tenir ses regards en bride, elle donnoit audience à ceux du duc d'*York*; & qui plus est, leur faisoit des réponses assez favorables.

Il crut s'en appercevoir, comme tout le monde : mais il crut que tout le monde s'y trompoit comme lui. Le moyen de croire ses yeux, sur ce que ceux de la *Chesterfield* sembloient dire à ce nouveau rival. Il ne

trouvoit pas de vraisemblance à se figurer qu'un esprit comme le sien pût avoir du goût pour des manieres dont ils avoient mille fois ri tête à tête : mais ce qu'il jugeoit encore moins possible, étoit qu'elle voulût commencer une autre aventure, sans avoir mis la derniere main à celle où ses avances l'avoient engagée. Cependant, il se mit à l'observer de plus près ; & toutes les découvertes qu'il fit par ses observations, lui firent voir que si elle ne le trompoit, elle en avoit bien envie. Il prit la liberté de lui en dire deux mots : mais elle le prit si haut, & le traita tellement de visionnaire, qu'il parut confus sans être convaincu. Toute la satisfaction qu'elle lui fit, fut de lui dire fiérement, qu'il méritoit que des reproches si déraisonnables fussent mieux fondés.

Mylord *Chesterfield* avoit pris les mêmes alarmes ; & ne doutant plus, par les observations qu'il avoit faites de son côté, qu'il n'eût trouvé l'heureux amant qui s'étoit emparé du cœur de sa femme, il se le tint pour dit : & sansla fatiguer d'inutiles reproches, il ne chercha plus que de quoi la confondre, avant que de prendre son parti.

Comment,

Comment, après tout, rendre raiſon du procédé de madame de *Cheſterfield*, ſi on ne l'attribue à cette maladie de la plupart des coquettes, qui charmées de l'éclat, mettent tout en uſage pour enlever la conquête d'une autre, & n'épargnent rien pour la retenir.

Mais avant que de paſſer au détail de cette aventure, jettons la vue ſur les fortunes galantes de Son Alteſſe, avant la déclaration de ſon mariage; parlons même de ce qui préceda cette déclaration. Il eſt permis de s'écarter un peu du fil de ſon récit, lorſque les faits véritables & peu connus répandent ſur la digreſſion une variété qui la rend excuſable. Voyons ce qui en arrivera.

Le mariage du duc d'*York* avec la fille du chancelier, n'avoit manqué d'aucune des circonſtances qui rendent les unions de cette nature valides à l'égard du ciel. L'intention de part & d'autre, la cérémonie dans les formes, les témoins, & le point eſſentiel du Sacrement en avoient été.

Quoique l'épouſe ne fût pas abſolument belle, comme il n'y avoit rien à la cour de Hollande qui l'effaçât, le duc, dans les

premieres douceurs de ce mariage, loin de s'en repentir, sembloit ne souhaiter le rétablissement du roi, que pour le déclarer avec éclat : mais dès qu'il se vit possesseur d'un rang qui touchoit de si près au trône, que la possession de mademoiselle *Hyde* n'avoit plus de charmes nouveaux pour lui ; que l'Angleterre si fertile en beautés, étaloit ce qu'elle avoit de plus rare dans la cour du roi son frere, & qu'il se voyoit l'unique exemple d'un prince, qui d'une élévation suprême fût descendu si bas, il se mit à faire des réflexions. D'un côté, son mariage lui paroissoit horriblement mal assorti de toutes les manieres. Il se souvint que *Germain* ne l'avoit engagé dans un commerce avec mademoiselle *Hyde*, qu'après lui avoir fait voir par certains petits exemples, la facilité d'y réussir. Il envisageoit son mariage comme un attentat contre le respect & l'obéissance qu'il devoit au roi. L'indignation qu' n auroit la cour & tout le royaume s'offrit à ses yeux, avec l'impossibilité d'obtenir le consentement du roi sur une chose qu'il sembloit par mille raisons être obligé de lui refuser. D'un autre côté, se présentoient les

larmes & le désespoir de la pauvre *Hyde* : mais plus que cela, les remords d'une conscience, dont la délicatesse commençoit dès-lors à lui vouloir du mal.

Au milieu de ces différentes agitations, il s'ouvrit à mylord *Falmouth*, & le consulta sur le parti qu'il devoit prendre. Il ne pouvoit mieux s'adresser pour ses intérêts, ni plus mal pour mademoiselle *Hyde*. *Falmouth* lui soutint d'abord, non-seulement qu'il n'étoit pas marié, mais qu'il étoit impossible qu'il y eût jamais songé; qu'un mariage étoit nul pour lui, sans le consentement du roi, quand même le parti se fût trouvé d'ailleurs sortable. Mais que c'étoit une moquerie de mettre en jeu la fille d'un petit Avoçat, que la faveur du roi venoit de faire pair du royaume, sans noblesse, & chancelier sans capacité : qu'à l'égard de ses scrupules, il n'avoit qu'à vouloir bien écouter des gens qui l'instruiroient à fond de la conduite que mademoiselle *Hyde* avoit tenue avant qu'il la connût; & que pourvu qu'il ne leur dît point que la chose fût déja faite, il auroit bientôt de quoi se déterminer.

Le duc d'*York* consentit, & mylord *Fal-*

mouth ayant aſſemblé ſon conſeil & ſes témoins, les mena dans le cabinet de ſon alteſſe, après les avoir inſtruits de ce qu'on leur vouloit. Ces Meſſieurs étoient le comte d'*Arran*, *Germain*, *Talbot* & *Killegrew*, tous gens d'honneur : mais qui préféroient infiniment celui du duc d'*York* à celui de Mademoiſelle *Hyde*, & qui de plus étoient révoltés, avec toute la cour, contre l'inſolente autorité du premier miniſtre.

Le duc leur ayant dit, après une eſpece de préambule, que quoiqu'ils n'ignoraſſent pas ſa tendreſſe pour Mademoiſelle *Hyde*, ils pouvoient ignorer à quels engagemens cette tendreſſe l'avoit porté, qu'il ſe croyoit obligé de tenir toutes les paroles qu'il avoit pu lui donner; mais que comme l'innocence des perſonnes de ſon âge étoit expoſée d'ordinaire aux médiſances d'une cour, & que de certains bruits, faux ou véritables, s'étoient répandus au ſujet de ſa conduite, il les prioit comme amis, & leur ordonnoit par tout ce qu'ils lui devoient, de lui dire ſincérement ce qu'ils en ſavoient, d'autant qu'il étoit réſolu de régler ſur leurs témoignages, les deſſeins qu'il avoit pour elle.

On se fit un peu tirer l'oreille d'abord, & l'on fit semblant de n'oser prononcer sur une matiere si sérieuse & si délicate : mais le duc d'*York* ayant réitéré ses instances, chacun se mit à déduire par le menu ce qu'il savoit, & peut-être ce qu'il ne savoit pas de la pauvre *Hyde*. On y joignit toutes les circonstances qu'il falloit, pour appuyer le témoignage. Par exemple, le comte d'*Arran*, qui parla le premier, déposa, que dans la galerie de Hons-laerdix, où la comtesse d'*Offery*, sa belle-sœur, & *Germain*, jouoient un jour aux quilles, mademoiselle *Hyde* avoit fait semblant de se trouver mal, & s'étoit retirée dans une chambre au bout de la galerie; que lui, déposant, l'avoit suivie, & que lui ayant coupé son lacet pour donner plus de vraisemblance aux vapeurs, il avoit fait de son mieux pour la secourir, ou pour la désennuyer. *Talbot* dit qu'elle lui avoit donné un rendez-vous dans le cabinet du chancelier, tandis qu'il étoit au conseil, à telles enseignes; que n'ayant pas tant d'attention aux choses qui étoient sur la table, qu'à celle qui les occupoit alors, ils avoient fait répandre toute l'encre d'une

bouteille, sur une dépêche de quatre pages, & que le singe du Roi qu'on accusoit de ce désordre, en avoit été long-tems en disgrace.

Germain indiqua plusieurs endroits où il avoit eu des audiences longues & favorables. Cependant, tous ces chefs d'accusation ne rouloient que sur quelques tendres privautés; ou tout au plus, sur ce qu'on appelle les menus plaisirs d'un commerce: mais *Killegrew* voulant renchérir sur ces foibles dépositions, dit tout net, qu'il avoit eu l'honneur de ses bonnes graces. Il avoit l'esprit vif & badin, & savoit donner un tour agréable à ses récits, par des figures gracieuses & sensibles. Il assura qu'il avoit trouvé l'heure du berger dans un certain cabinet construit au-dessus de l'eau, à toute autre fin que d'être favorable aux empressemens amoureux; qu'il avoit eu pour témoins de son bonheur, trois ou quatre cignes, qui pouvoient bien avoir été témoins du bonheur de bien d'autres dans ce même cabinet, vu qu'elle y alloit souvent, & qu'elle s'y plaisoit fort.

Le duc d'*York* trouva cette derniere accusation outrée, persuadé qu'il avoit pardevers lui des preuves suffisantes du contraire. Il re-

mercia messieurs ses témoins à bonne fortune de leur franchise, leur imposa silence à l'avenir sur ce qu'ils venoient de lui déclarer, & passa dans l'appartement du roi.

Dès qu'il fut dans son cabinet, mylord *Falmouth* qui l'avoit suivi, conta ce qui venoit de se passer au comte d'*Offery*, qu'il trouva chez le roi. Ils se douterent bien de ce qui faisoit la conversation des deux freres, car elle fut longue. Le duc d'*York* en sortant, parut tellement ému, qu'ils ne douterent point que tout n'allât mal pour la pauvre *Hyde*. Mylord *Falmouth* commençoit à s'attendrir de sa disgrace; & se repentoit un peu de la part qu'il y avoit eue, lorsque le duc d'*York* lui dit de se trouver avec le comte d'*Offery* chez le chancelier, dans une heure.

Ils furent un peu surpris, qu'il eût la dureté d'annoncer lui-même cette accablante nouvelle. Ils trouverent à l'heure marquée, son altesse dans la chambre de mademoiselle *Hyde*. Ses yeux paroissoient mouillés de quelques larmes, qu'elle s'efforçoit de retenir. Le chancelier, appuyé contre la muraille, leur parut bouffi de quel-

que chose. Ils ne douterent point que ce ne fût de rage & de désespoir. Le duc d'*York* leur dit de cet air content & serein dont on annonce les bonnes nouvelles : « Comme » vous êtes les deux hommes de la cour que » j'estime le plus, je veux que vous ayez les » premiers l'honneur de saluer la duchesse » d'*York* : La voilà ».

La surprise ne servoit de rien, & l'étonnement n'étoit pas de saison dans cette conjoncture. Ils en étoient pourtant si remplis, que pour s'en cacher, ils se jetterent promptement à genoux pour lui baiser la main, qu'elle leur tendit avec autant de majesté, que si de sa vie elle n'eût fait autre chose.

Le lendemain la nouvelle en fut publique, & toute la cour s'empressa par devoir à lui témoigner des respects, qui devinrent très-sinceres dans la suite.

Les petits maîtres, qui avoient déposé contre elle à toute autre intention que ce qu'ils voyoient, se trouverent fort déconcertés. Les femmes ne sont pas trop d'humeur à pardonner de certaines injures ; & quand elles se promettent le plaisir de la vengeance, elles n'y vont pas de main-

morte ;

morte : cependant ils n'en eurent que la peur.

La ducheſſe d'*York*, inſtruite de tout ce qui s'étoit dit dans le cabinet ſur ſon chapitre, loin d'en témoigner du reſſentiment, affecta de diſtinguer par toutes ſortes de gracieuſetés & de bons offices, ceux qui l'avoient attaquée par des endroits ſi ſenſibles. Jamais elle ne leur en parla que pour louer leur zele, & pour leur dire que rien ne marquoit plus le dévouement d'un honnête homme, que de prendre un peu ſur ſa probité, pour donner aux intérêts d'un maître ou d'un ami. Rare exemple de prudence & de modération, non-ſeulement pour le ſexe, mais pour ceux qui ſe parent le plus de philoſophie dans le nôtre.

Le duc d'*York*, ayant mis ſa conſcience en repos par la déclaration de ſon mariage, crut qu'il pouvoit donner un peu de bon tems à ſon inconſtance, en vertu de ce généreux effort. Il ſe prit donc à ce qui ſe trouva d'abord ſous ſa main. Ce fut madame *de Carneguy*, qui s'étoit trouvée ſous la main de bien d'autres. Elle étoit encore aſſez belle, & ſa bonté naturelle ne fit pas beau-

coup languir son nouvel amant. Tout alla le mieux du monde, pendant quelque-tems. Mylord *Carneguy* son époux, étoit encore en Ecosse : mais son pere étant mort subitement, il en revint aussi subitement, avec le nom de *Southask*, que sa femme haïssoit, mais qu'elle prit encore plus patiemment que son retour. Il avoit eu quelque vent de l'honneur qu'on lui faisoit pendant son absence. Il ne voulut point faire le jaloux d'abord : mais comme il étoit bien aise de s'éclaircir sur la vérité du fait, il tenoit l'œil sur ceux de sa femme. Il y avoit long-tems que les choses étoient entre elle & le duc d'*York*, à ne plus s'amuser à la bagatelle ; cependant, comme ce retour les obligeoit à quelques égards, il n'alloit plus chez elle que dans les formes ; c'est-à-dire, toujours accompagné de quelqu'un pour y donner un air de visite.

En ce tems-là *Talbot* revint de Portugal. Ce commerce s'étoit établi pendant son absence, & sans savoir ce que c'étoit que madame *Southask*, il apprit que son maître en étoit amoureux.

Il y fut mené, pour figurer, à quelques

jours de-là. Le duc le présenta. Quelques complimens se firent de part & d'autre, après lesquels il crut devoir laisser à son altesse la liberté de faire le sien, & se retira dans l'anti-chambre. Cette anti-chambre donnoit sur la rue. *Talbot* se mit à la fenêtre pour y regarder les passans.

Il étoit de la meilleure volonté du monde pour ces sortes d'occasions : mais il étoit si sujet aux distractions & aux inadvertances, qu'il avoit laissé bonnement à Londres la lettre de complimens, dont le duc l'avoit chargé pour l'infante de Portugal, & ne s'en étoit apperçu que dans le tems qu'on le menoit à son audience.

Il étoit donc en sentinelle, comme nous avons dit, fort attentif à ses instructions, lorsqu'il vit arrêter un carrosse à la porte ; sans s'en mettre en peine, & moins encore, d'un homme qu'il en vit sortir, & qu'il entendit bientôt monter.

Le diable qui ne devroit pas être malin dans ces rencontres, lui amenoit mylord *Southask* en personne. On avoit eu soin de renvoyer l'équipage de son altesse, parce que la *Southask* avoit assuré que son époux

étoit allé faire un tour aux dogues, aux ours & aux taureaux : ſpectacles qui l'amuſoient agréablement, & dont il ne revenoit d'ordinaire que fort tard. Il n'eut garde de s'imaginer qu'il y eût ſi bonne compagnie au logis, n'y voyant aucun carroſſe : mais s'il fut d'abord ſurpris de voir *Talbot* tranquillement aſſis dans l'anti-chambre de ſa femme, ſon étonnement ne dura guere. *Talbot* ne l'avoit point vu depuis qu'on étoit revenu de Flandre : & ſans s'imaginer qu'il eût changé de nom : « Eh, bon jour, *Carneguy*, bon jour, mon gros cochon, lui » dit-il en lui tendant la main : d'où diable » ſors-tu, qu'on ne t'a point vu depuis » Bruxelles ? Que viens-tu faire ici ? N'en » voudrois-tu point auſſi à la *Southask* ? Si » cela eſt, mon pauvre ami, tu n'as qu'à » tirer pays : car je t'apprends que le duc » d'*York* en eſt amoureux, & je te veux » bien confier, qu'à l'heure que je te parle, » il eſt là-dedans, qui lui en dit deux » mots ».

Southask interdit, comme on peut ſe l'imaginer, n'eut pas le tems de répondre à ces belles queſtions. *Talbot* le mit dehors

comme son ami ; & comme son serviteur, lui conseilla de chercher fortune ailleurs. *Southask* ne sachant rien de mieux à faire pour lors, remonta dans son carrosse ; & *Talbot*, charmé de l'aventure, mouroit d'envie que le duc sortît pour lui en faire le récit : mais il fut bien surpris de trouver que le conte n'avoit plus rien de plaisant pour ceux qui y étoient de quelque chose, sur-tout il trouva fort mauvais, que cet animal de *Carneguy* n'eût changé de nom, que pour s'attirer la confidence qu'il venoit de lui faire.

Cet incident rompit un commerce auquel le duc d'*York* n'eut pas grand regret : & bien lui prit de son indifférence ; car madame de *Chesterfield* se mit d'elle-même entre ses mains, comme nous allons dire en reprenant la suite de son histoire.

Fin du Tome Premier.

TABLE DES CHAPITRES
DU TOME PREMIER.

CHAPITRE PREMIER.

Servant d'introduction à l'ouvrage, Page 25

CHAPITRE II.

Arrivée du chevalier de Grammont au siége de Trin, & son genre de vie, 29

CHAPITRE III.

Son éducation & ses aventures avant son arrivée à ce siége, 36

CHAPITRE IV.

Son arrivée à la cour de Turin, & comment il y passe son tems, 62

CHAPITRE V.

Son retour à la cour de France; ses aventures au siége d'Arras; ses réponses au cardinal Mazarin. *Il est exilé de la cour de France,* 105

CHAPITRE VI.

Son arrivée à la cour d'Angleterre : caracteres des personnes qui composoient cette cour, 137

CHAPITRE VII.

*Il devient amoureux de mademoiselle d'*Hamilton. *Diverses aventures d'un bal de la reine ; voyage curieux de son valet-de-chambre à Paris,* 169

CHAPITRE VIII.

Histoire burlesque de l'aumônier Poussatin. *Relation du siége de Lérida. Mariage du duc d'*Yorck, 216

Fin de la Table du Tome Premier.

[illegible]279